

LES
HÉBRÆO-PHÉNICIENS

INTRODUCTION A L'HISTOIRE
DES
ORIGINES DE LA COLONISATION HÉBRAÏQUE
dans les pays méditerranéens

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

NAHUM SLOUSCHZ

Auxiliaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

1909



LES

HÉBRÆO-PHÉNICIENS

LES
HÉBRÆO-PHÉNICIENS

INTRODUCTION A L'HISTOIRE
DES
ORIGINES DE LA COLONISATION HÉBRAÏQUE
dans les pays méditerranéens

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

NAHUM SLOUSCHZ

Auxiliaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

1909





Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547907_0009

A MONSIEUR PHILIPPE BERGER

Sénateur du Haut-Rhin
Professeur au Collège de France
Membre de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres

INTRODUCTION

Cadmos et Melqart sont deux personnages mythiques, dont les traits personnifient pour l'antiquité classique les migrations des Phéniciens et leur influence sur le développement de la société méditerranéenne. Voici ce que les traditions grecques racontent à leur sujet ¹.

Cadmos l'Errant ou l'« Oriental » est le petit-fils de Poseidon à qui Libye donna deux fils : Bélos (Baal) et Agénor (Canaan). Le premier devint roi d'Égypte, le second, roi des Phéniciens. Celui-ci épousa Téléphassa (celle qui luit au loin) et en eut quatre enfants : une fille, Europa, et trois fils : Cadmos, Phénix et Cilix.

Europa ayant été ravie par Zeus, Agénor envoya ses fils à sa recherche, mais comme ils ne la trouvaient point, Phénix s'établit en Phénicie, Cilix en Cilicie et Cadmos poussa vers l'Occident. Pendant ses pérégrinations en Grèce, Cadmos arriva à un endroit où il rencontra une vache qu'il suivit; puis il se mit à fonder des villes, entre autres celle de Thèbes, la Cadmée par excellence, et probablement aussi Carthage la Cadméeenne ².

Cadmos — ailleurs Cadmilos ³ — le dieu Qedem, apporte

1. Cf. la note I. Supplément.

2. Cf. MOVERS, *Die Phœnizier*, II, II, p. 36.

3. קדמיאל, c'est le quatrième Cabire ou l'Hermès adoré en Thracie, *ibid.*, t. I, 1, p. 23. La leçon Cadmiel-Cadmilus, qu'on rencontre dans plusieurs textes anciens, confirme définitivement l'origine sémitique de ce terme.

l'alphabet cadméen¹ et enseigne l'art d'exploiter les mines. Il introduit le culte de Dionysos, c'est-à-dire le vin. Entre autres exploits, il combat le Dragon.

Ce mythe, — dont les éléments étymologiques d'origine orientale sont à retenir ici, — qui faisait venir les Cadméens de l'Afrique, fait d'eux les aînés des Phéniciens, les congénères des Égyptiens ; il se trouve d'accord avec la liste généalogique de la Bible qui compte, parmi les fils de Cham, Coush, Misraïm, Pout et Canaan. Canaan engendra Sidon et Heth et les peuplades cananéennes de la Palestine².

L'autre mythe concernant les Phéniciens se rattache à l'époque de la prédominance tyrienne ; il est compris dans le cycle légendaire d'Héraclès — Hercule — Melqart. En voici une analyse succincte³.

Le dieu Héraclès, né à Tyr, protecteur de cette ville qui l'adorait dans un temple splendide sous le nom de « Melqart » ou « roi de la cité », aurait accompli des voyages et fait des conquêtes dans tout l'Occident ; il subjuguait les peuples barbares, renversait les tyrans, détruisait les bêtes sauvages qui ravageaient les pays, abolissait les coutumes cruelles et inhospitalières et répandait partout la connaissance des arts les plus nécessaires à la vie des hommes, avec les bienfaits de la civilisation asiatique.

Après avoir parcouru la Grèce, le héros tyrien équipa une flotte ; il se rendit en Crète, passa de là en Afrique où il tua le cruel Antée⁴, y introduisit l'art et l'agricul-

1. Cf. PH. BERGER, *l'Écriture et les Inscriptions sémitiques*, p. 16 et suiv., où la question est précisée. Il existait un alphabet cadméen primitif composé de 16 ou 18 lettres (MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, édit. 1905, p. 844).

2. *Genèse*, X, 6 et 15-20.

3. L'abbé BARGÈS a résumé la question dans ses *Recherches archéologiques sur la colonisation phénicienne*, p. 11 et suiv.

Cf. DIODORE DE SICILE, I, IV, ch. VI ; MOVERS, *loc. cit.* (cf. note 1, *supp.*).

4. Fils de Neptune et de Géa.

ture, le bien-être et la paix. Il bâtit ensuite une grande cité du nom d'Hécatompyle ¹, la « ville aux cent portes » et arriva avec son armée aux bords de l'Océan, où il érigea deux colonnes sur les rivages opposés de l'un et de l'autre continent, afin d'immortaliser le souvenir de son expédition. Après avoir soumis l'Espagne et y avoir établi un gouvernement sage et vertueux, il prit le chemin de la Gaule et de l'Italie.

Ces deux mythes sont la représentation symbolique de l'histoire du peuple phénicien : celui qui se rattache à Cadmos semble faire venir ce dernier de la Libye et lui assigne une parenté égyptienne.

Dans ce récit, Cadmos a peu à voir avec la Phénicie proprement dite : il y figure comme frère aîné de Phénix et symbolise, par conséquent, une race plus ancienne ; c'est d'Égypte ou de Libye qu'il pénètre en Grèce où il paraît avoir concentré son activité civilisatrice. On s'attendrait vainement à rencontrer le nom de Sidon, l'« aîné de Canaan » ; le nom de Tyr ne s'y trouve pas davantage. Quant au mythe de Melqart, il est d'un caractère tout différent : c'est, comme son nom l'indique, le roi de la Cité, le « Baal » qui domine la période de l'activité maritime de Tyr ² ; son champ d'action qui s'étend très peu en Grèce, mais qui embrasse toute l'Afrique du Nord et la Méditerranée occidentale, correspond exactement à celui des migrations maritimes des Phéniciens de l'époque plus ou moins historique. La légende de Melqart doit donc être considérée comme le symbole de l'histoire véritable de Tyr.

Il est vrai que certains critiques ont cherché à enlever à ces mythes tout caractère historique. Ils rejettent jusqu'à l'étymologie sémitique du mot « Cadmos » et

1. Tebessa.

2. Cf. *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, I. 122, לאדן למורקרת בעלצר.

traitent de pur artifice l'identification de Melqart avec Héraclès-Hercule.

Cependant cette chute des dieux éponymes, loin de faire avancer la solution du problème des origines phéniciennes, a plutôt entraîné l'effondrement de la seule base qui servit de point d'appui aux historiens de la Phénicie de toutes les époques. La critique scientifique des données fournies par la Bible sur leur origine hamitique n'a pas été faite non plus pour jeter la lumière sur ce problème obscur : Que n'a-t-on pas imaginé sur l'origine et le caractère de ce peuple phénicien célèbre entre tous, dont l'histoire, la langue, les traditions présentent des affinités si intimes avec celles des Hébreux de Palestine ? Alors que les uns font venir les Phéniciens du golfe Persique, les autres voient en eux une population palestinienne autochtone, tandis que d'autres encore leur assignent une origine anatolienne et vont jusqu'à nier le rôle joué par les Phéniciens dans l'histoire de la civilisation.

Une théorie récente, qui procède d'ailleurs d'une méthode déductive, cherche à remettre en honneur les traditions bibliques et fait venir les Phéniciens de la Palestine, de l'Afrique ¹, tout en diminuant la portée de leur action civilisatrice et politique. Si bien que le chercheur indépendant, pris entre toutes ces théories inconciliables, demeure interdit, étreint par le doute, en présence d'hypothèses dont plusieurs sont nées dans le cerveau des maîtres.

Heureusement, les documents qui servirent de base aux historiens des temps passés, bien que discrédités par une critique trop hâtive, restent toujours intacts et ont souvent le mérite d'être sinon certaines, du moins ingénieuses ; l'helléniste, déconcerté par la divergence des opinions, a toujours la possibilité de revenir à ses anciens

1. Cf. surtout LANDAU, *Die Bedeutung der Phönizier im Völkrlleben*, Leipzig, 1905, *passim*. L'auteur de ce petit essai s'appuie surtout sur les recherches de Winckler, dont il sera question plus loin.

auteurs préférés et de reprendre pour son propre compte un nouvel examen des textes suspectés par certaines écoles critiques¹.

La Bible et telles traditions talmudiques demeurent toujours, du moins en ce qui concerne l'histoire des Sémites du nord, les documents les plus solides, sinon dans le détail, du moins quant au fond et à l'ensemble ; c'est la source première à laquelle on revient toujours².

Heureusement, les prodigieuses découvertes archéologiques effectuées dans tous les pays de l'Orient sont venues non seulement régénérer la science archéologique, mais élargir notre connaissance du monde antique : sur des périodes de plusieurs milliers d'années, qui naguère appartenaient à la préhistoire, se lève pour nous le voile qui les enveloppait ; les documents contemporains des événements qu'ils relatent nous font pénétrer le mystère des destinées des deux premières grandes civilisations jusqu'au IV^e millénaire avant l'ère vulgaire. Déjà, dans l'état actuel

1. Que le dernier mot n'a pas encore été dit, pour ce qui concerne le caractère et l'âge des productions de l'antiquité classique, nous prouve le dernier ouvrage de M. Michel Bréal intitulé : *Pour mieux faire connaître Homère*. Dans cette ingénieuse étude, l'illustre maître développe une idée que je l'ai entendu formuler pour la première fois au Collège de France et qui se résume dans la phrase suivante : Homère représente la maturité et non l'enfance d'un âge poétique. Appliquée à la littérature biblique, cette maxime qui se laisse confirmer par l'archéologie, nous ouvre des horizons nouveaux sur les origines de la poésie hébraïque.

2. J'ai acquis cette certitude surtout après avoir suivi pendant de longues années l'enseignement que mon éminent maître, M. Philippe Berger, fait au Collège de France. Ce savant s'attache surtout à étudier les textes bibliques au point de vue de l'archéologie comparée et les envisage d'un double point de vue : point de vue *extérieur*, qui consiste à étudier les textes dans leurs rapports avec les données de l'archéologie, et point de vue *intérieur*, qui consiste dans une étude minutieuse des textes bibliques. De tout cet enseignement une vérité, qui fait honneur à la science française se dégage : La Bible n'est pas un recueil de littérature pure, mais plutôt une savante compilation où la précision du style est commandée par son caractère d'oracle et où chaque mot, même douteux, mériterait une étude minutieuse avant d'être écarté d'emblée. Ce caractère d'oracle s'impose surtout pour ce qui concerne les livres prophétiques de la Bible.

de nos connaissances, nous savons qu'au commencement du III^e millénaire une grande et puissante civilisation florissait sur les rives de l'Euphrate et du golfe Persique, dont procède la civilisation de l'Égypte et de tous les pays d'Orient, depuis les Indes jusqu'à l'Arménie¹. Déjà nous commençons à distinguer toute une suite de nations civilisées, de races florissantes que l'antiquité classique elle-même ne connaissait plus, si ce n'est sous la forme de mythes dont les héros se disputaient la domination du monde.

Il en est de même pour la Méditerranée, où la découverte des antiquités mycénienes et étrusques fait supposer que des relations de commerce, d'art et de pensée s'étaient établies entre le Levant et l'Océan Atlantique dès le début du II^e millénaire². Si bien qu'au lieu de placer l'apogée de la civilisation antique vers le commencement du premier millénaire, on doit considérer cette époque comme celle de la décadence morale d'une civilisation vieille et usée; il faut plutôt se représenter l'humanité, à la veille de la naissance de la civilisation méditerranéenne, comme étant dans le même état où elle se retrouvera plus de dix siècles après, lorsque, décrépète, elle deviendra la proie des Barbares du nord.

Au point de vue de l'évolution des civilisations antiques, ces trois peuples classiques de l'humanité nouvelle, les Hébreux, les Phéniciens et les Grecs, nous apparaissent comme les débris de races plus ou moins homogènes réussissant à sauver le patrimoine d'un passé glorieux et qui reconstitueront sur les ruines d'un monde disparu une civilisation nouvelle : Cadmos-Yahou et Melqart-Hercule ne sont plus pour le chercheur le premier écho d'un monde naissant, mais l'expression synthétique de plusieurs

1. WINCKLER, *Geschichte der Stadt Babylon* (*Der Alte Orient*, VI, I, p. 12-13).
Idem, *Forschungen* III, p. 350; LANDAU, *ouvr. cité*, p. 30.

2. WINCKLER dans ses *Forschungen*, pas. cité.

millénaires de civilisation et d'évolution humaines : ils passent des civilisations de l'Orient qui déclinent à celle de la Méditerranée qui va s'épanouir.

Comment expliquer autrement le silence des textes cunéiformes et hiéroglyphiques, jusqu'à une époque très tardive, sur l'histoire de ces trois peuples, alors que ces mêmes textes font revivre pour nous tant de civilisations qui ont disparu sans laisser de traces ?

Comment concevoir l'ignorance complète des Orientaux sur la genèse et l'évolution de ces peuples ? Car ce n'est qu'à l'époque où la décadence est sensible déjà en Mésopotamie et en Égypte et où les populations amalgamées de la Syrie et de l'Asie Mineure se constituent en groupement sautonomes, que quelques informations nous sont fournies.

Comment expliquer surtout que la première manifestation de la conscience individuelle de chacun de ces peuples se produise à peu près au même moment ?

Le Cantique de Débora qui marque la première apparition de la conscience nationale d'Israël, les légendes des guerres de Troie, qui ont la même valeur pour les Grecs, ne sont-ils pas suivis de près par le mythe de Melqart, le génie des Phéniciens¹ ?

Ces trois épisodes nous montrent trois nouveaux groupes ethniques, trois nouvelles civilisations se dégageant du chaos qui préside à tout travail de gestation. Il serait trop hasardeux de vouloir lever le voile qui couvre les origines de ces peuples, il serait téméraire surtout de vouloir poursuivre l'évolution des idées et des éléments moraux qui ont influé sur leur constitution matérielle :

¹ 1. M. Michel Bréal (*Ibid.*, p. 6) place l'ère de la composition définitive de Homère au septième siècle. La rédaction du Livre des Juges daterait de cette même époque. Quant aux origines des mythes de Melqart, le roi-Dieu de la cité tyrienne, elles apparaissent pour la première fois dans le livre d'Ezéchiel (V. plus loin, ch. XII).

comme tous les embryons, tant qu'ils ne vivent pas de leur vie propre, ils échappent à notre contrôle.

En revanche, les documents archéologiques et épigraphiques dont nous disposons actuellement, nos connaissances ethnographiques et géographiques sur l'évolution des peuples classiques nous permettent d'ores et déjà de nous faire une idée plus ou moins précise des ancêtres de ces peuples, de l'importance et des facteurs de leur activité et de leurs migrations : elles nous permettent surtout de percevoir, à la lumière des documents découverts, le fond de vérité caché sous les mythes grecs ou sous les récits prophétiques de la Bible.

En revisant, à la lumière des découvertes archéologiques de notre temps, ces données qui ont pour elles le mérite d'être anciennes et plus voisines de la réalité, nous pourrions aboutir à des conclusions plus ou moins décisives sur le problème des origines.

LE BENI-QEDEM DANS LA BIBLE

L'opinion prédominante dans les études historiques de notre époque tend à rattacher les origines des deux anciennes civilisations de l'Orient à une race, qui aurait différé sensiblement de celle que nous trouvons plus tard établie dans les régions sémitiques de l'Asie.

Touranienne selon les uns, proto-sémitique ou hamitique selon les autres¹, cette race semble avoir déjà été submergée par les invasions sémitiques vers 3000, c'est-à-dire à l'époque à laquelle remontent les premiers documents retrouvés en Mésopotamie : du moins, langue et mœurs, croyances et organisation portent déjà, à l'époque de Sargon d'Agade l'Ancien², un cachet sémitique prononcé. Il n'en devait pas être de même en Égypte : l'égyptien et les autres idiomes, que l'on pourrait intituler proto-sémitiques³, s'arrêtèrent dans leur évolution, à cause de l'isolement géographique du bassin du Nil, alors que dans

1. MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 1^{re} éd., I, p. 551. Sémite ou Sumérien, on ne sait encore lequel précéda l'autre aux embouchures de l'Euphrate. M. Joseph Halévy, lui, est plus catégorique. Dans de nombreuses recherches, l'éminent savant rejette l'existence même des Sumériens.

2. WINCKLER (*Untersuchungen*, p. 44-45) place ce roi au troisième millénaire.

3. Le terme est de Maspero. HOMMEL (*Geschichte der Völker des alten Morgenlands*, p. 36) croit à l'origine commune de l'égyptien et des langues hamito-coushites. Nous admettrions volontiers pour les langues éthiopiennes et berbères un croisement sémito-égyptien.

les pays mésopotamiens, sous le choc continu des nomades du voisinage, les langues continuaient leur évolution pendant de longs siècles avant d'arriver à leur forme actuelle.

C'est précisément la deuxième race sémitique de la Bible, celle des Yaqtan, qui doit être considérée comme la première nation de Proto-Sémites conquérants ; cette race réussit à s'emparer de la Mésopotamie et à imprimer à la Syrie et à l'Arabie la physionomie sémitique qu'elles ont gardée depuis. Il faut chercher le lieu de séjour primitif de ces Sémites entre l'Indo-Kouch et le golfe Persique, ce qui explique le fait que les traditions postérieures s'accordent toutes à les faire venir du Qedem ou de l'Orient¹. L'état de civilisation assez élevé, dans lequel nous les rencontrons, s'explique parfaitement par le contact que ces ancêtres des Sémites durent prendre avec la civilisation mésopotamienne, avant de passer en Arabie et en Syrie : aussi sont-ils connus, dès la plus haute antiquité, dans les textes archaïques de la Bible, sous le nom générique de Beni-Qedem, Sémites orientaux, par opposition aux Beni-Ereb ou Sémites occidentaux, de formation postérieure, avant que la Bible n'ait introduit par sa table généalogique des divisions par trop subjectives et artificielles, reposant seulement sur l'état des choses en Orient vers le dixième siècle avant Jésus-Christ.

Au cours de leurs longues pérégrinations, les Beni-

1. Le Paradis se trouve au Qedem ou à l'est du lieu du séjour d'Adam après la chute (*Genèse*, II, 8 et III, 28). Les anciens peuples qui construisirent la Tour de Babel figurent comme « ayant voyagé du Qedem » (*ibid.*, XI, 2). Dans la table généalogique de la *Genèse*, Élam situé à l'est de la Mésopotamie est l'aîné de Sem. Les fouilles entreprises à Suse par M. de Morgan et les travaux du P. Scheil ont révélé la haute antiquité de cette civilisation, qui déjà vers 2000-2500 av. J.-C. avait débordé jusqu'à la Méditerranée syrienne.

Ce Qedem primitif est-il l'État mystérieux qui, à partir du deuxième millénaire, sépare la mer de la Mésopotamie et met fin aux relations commerciales que ce pays entretenait avec les Indes ? Cf. WINCKLER, *die Politische Entwicklung Babylonien und Assyriens*, p. 10.

Qedem culbutent toutes les populations proto-sémitiques ou autres d'origine obscure qu'ils rencontrent sur leur route : en Mésopotamie, ils se rendent maîtres du pays; dans les régions maritimes et les oasis du désert, ils s'infiltrèrent lentement, mais sûrement, et comme les Arabes en Afrique, tantôt ils exterminèrent les aborigènes et les supplantent, tantôt ils se croisent avec eux. Plus tard, de nouvelles branches qui leur sont apparentées, mais qui ont subi par suite d'un long séjour en Chaldée l'influence de la civilisation mésopotamienne, les suivent dans la même voie; ils refoulent certains peuples jusqu'à la Mer Rouge, ils s'amalgament à certains autres, et la fusion entre ces divers groupes ethniques donne naissance à de nouvelles races congénères, notamment celle des Hébreux (ceux d'au delà de l'Euphrate), des Araméens (ceux du nord montagneux), des Arabes enfin, race solidement assise à l'Occident : de ces heurts, de ces croisements de races, de cette confusion des traditions généalogiques, les auteurs de la Bible, imbus d'une conception moniste cherchent à dégager toujours de simples unités, ce qui aboutit à d'étranges contradictions.

En effet, les mêmes peuples, les mêmes groupements ethniques figurent dans la Bible comme appartenant tantôt à la branche couchite, tantôt à celle des Yaqtanides et souvent même à la jeune branche, incontestablement d'origine mésopotamienne, des Abrahamides ou Hébréo-Araméens ¹. Prenons quelques exemples qui appuieront notre recherche.

La table généalogique de la Genèse attribuée à Couth la descendance suivante : Saba, Havila, Sabta, Ragema père de Shaba et de Vedan. Ici toutes ces peuplades figurent comme Couthites congénères de Mizraïm et de Canaan².

1. Cf. l'expression אֲרָמִי אֲבִד אֲבִי (Deuter., XXVI, 5) : mon ancêtre (Abraham) fut un Araméen nomade.

2. Genèse, X, 7. Couth est identique à l'Éthiopie et se trouve sur les

Cependant cette même table attribue également à Yaqtan le *Sémite* la 'race de Shaba, de Ophir et de Havila, qui occupent l'Arabie jusqu'au mont d'Orient (Qedem)¹.

Arrive un troisième texte qui fait de Yaqtan-Jaqshan l'Ituréen, le fils d'Abraham, l'ancêtre de ces mêmes Shaba, Dedan et Ephér, les fils de Midian qui occupent exactement le territoire de Qedema, du côté de la terre de Qedem².

Nous ne nous arrêterons pas à une quatrième et à une cinquième sources, selon lesquelles se serait établie sur les monts de Qedem et à Qadouma la race araméenne, dont plusieurs peuples portent les noms qui se trouvent déjà chez les Couthites et les Yaqtanides de pure race³.

Le phénomène d'ailleurs n'aurait rien d'extraordinaire : la généalogie des Berbères, qui se plaît à attribuer aux fractions diverses d'une même souche tantôt une origine berbère pure, tantôt une origine himyarite, tantôt une origine juive ou arabe (et ceci selon les influences religieuses ou ethniques, selon le séjour géographique et surtout selon le croisement avec les autres races), nous fournit la clé de ces contradictions apparentes qui tiennent à la conception même des Orientaux⁴.

Cependant, en ce qui concerne les Berbères du moins, nous sommes renseignés sur le fond du problème : nous savons que dans l'éponyme de Ber, fils de Himyar, etc., il faut voir, abstraction faite des croisements de races, des infiltrations étrangères et d'autres circonstances primordiales, un ensemble ethnique plus ou moins homogène

deux rives de l'Érythrée. Saba se trouve située au sud-ouest de l'Arabie (DILMANN, *die Genesis*, p. 181).

1. *Ibid.*, X, 26.

2. *Ibid.*, XXV, 25. On reconnaît facilement dans Qetura, la prétendue femme d'Abraham, Yetur, ou la race ituréenne.

3. *Ibid.*, XXII et XXV ; entre autres (v. 14), יִמְיָר וְקִדְמוֹה.

4. Nous avons étudié cette question dans notre essai : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, II, ch. I-III.

constituant une race nouvelle, subdivisée à son tour en plusieurs branches secondaires.

Existait-il quelque chose d'analogue chez les races dont la formation était différente, mais l'origine identique? Pourrions-nous retrouver, dans l'état actuel de nos connaissances historiques, le nom générique de tous les nomades sémites, dont le trait caractéristique est précisément cette direction de leurs migrations, qui les portait depuis la plus antiquité de l'Orient vers le Sud-Ouest? Retrouverons-nous un terme commun qui pour les Sémites de la première race, serait l'égal d'« Arabes » dans les pays islamisés, de « Berbères » en Afrique, de « Tartares » pour les Mongols, de « Slaves » pour l'Europe orientale?

Nous croyons pouvoir répondre affirmativement à cette question; nous retrouvons ce nom générique dans le terme géographique même de Qedem qui, chose curieuse, se rencontre simultanément dans plusieurs des listes généalogiques de la Bible; et il coïncide avec le lieu de séjour de toutes ces races prises dans leur ensemble. En effet, les Beni-Qedem de toute origine occupaient invariablement toute la région de Havila et de la Mer Rouge jusqu'au désert Shour¹; ce sont toujours les mêmes nomades qui, sous des désignations diverses, se rencontrent sur la même étendue: Beni-Qedem, Araméens, Minéens et Hébreux, suite des races congénères, forment toujours les mêmes. Ces populations, dans leur marche vers l'Occident, apportèrent avec elles des éléments d'une civilisation à peine inférieure à celle des Égyptiens². Leur langue, comme l'indiquent les termes sémitiques³ fournis par les

1. *Genèse*, XXX, 1 אֲרָץ בְּנֵי קֵדָם. Selon WINCKLER, ces peuples habitaient l'est et le sud-est de la Mer Rouge (*Geschichte Israels*, II, p. 53). Déjà la cinquième dynastie pénétra au Soudan et au Pouanit, pays des baumes et des parfums (HOMMEL, *ouvr. cité*, p. 61). V. *Genèse*, XXV, 6; XXIX, 1; *Juges*, VI, 3 et 33, etc.

2. MASPERO, *Hist. anc.*, etc., éd. 1905, p. 124.

3. *Ibid.*, p. 97-98. 'Amou, Harichatou, Habâsa, Tiba-Tema, etc.

textes égyptiens dès la dixième dynastie, était déjà foncièrement sémitique; ils connaissaient l'art de la navigation, puisque Pharaon Ounou se vante déjà d'avoir réfréné les hardiesses des pirates de la Mer Rouge. Le groupe avant-coureur de ces envahisseurs du Golfe Persique réussit à se fixer en Mésopotamie; un deuxième groupe vint s'échouer dans le nord de la Mer Rouge où il fonda le royaume de Qadouma des Égyptiens, Qedema des textes hébreux, devenu plus tard Edom ou « pays rouge »; Magan ¹ ou Ma'an des textes chaldéens n'est que la partie orientale de cette agglomération, de même que Tiba ou Tema devrait peut-être être considérée comme en étant la partie méridionale.

Successivement le bassin de la Mer Rouge est occupé par ces nomades. Des races maritimes s'installent dans le Pouanit, le Habashet, et commencent à dominer les rives africaines jusqu'alors occupées par les noirs.

Les textes égyptiens précisent ce passage des races sémitiques sur la Mer Rouge. Sous la dixième dynastie, Qadouma et Tema existaient déjà en Arabie. Leurs congénères maritimes commencent à envahir la rive africaine encore peuplée de noirs. Pharaon cherche à réagir contre cette occupation des régions du Nil, mais il ne réussit qu'à détourner les envahisseurs de l'Égypte même ². Successivement, des races cadméennes, dont Ma'an-Minà, Havila et Saba, se transportent du golfe d'Aqaba vers le golfe de Bab-el-Mandeb. Des empires civilisés se fondent en Nubie et en Afrique : la Nubie est occupée par des

1. HOMMEL, *Gesch. des alten Morgenlands*, p. 41 : « Magan der später nach Südarabien übertragene Landesname Ma'an, die Minäer der Araber. »

2. Hommel et Glaser ont d'abord placé les origines de la civilisation ma'ancienne-minéenne vers l'an 2000 (av. J.-C.). Cf. LAGRANGE, *Revue Biblique*, 1902, p. 250 et suiv. Aujourd'hui HOMMEL (*ouvr. cité*, p. 107) s'en tient encore à la date de 1300 comme étant celle de la floraison de la civilisation des Minéens du sud.

M. OTTO WEBER (*Arabien vor dem Islam*, p. 15) considère les Minéens

Havila¹, Shaba et Dedan qui se dispersent et refoulent les Proto-Sémites vers l'Afrique intérieure; les origines de la couche première des Berbères doit être cherchée dans cette poussée des Orientaux.

Cependant les Beni-Qedem restent confinés dans le pays de Qedem, qui est leur centre principal, et nous les y retrouvons jusqu'à l'époque historique d'Israël.

Le désert de Qedemot est mentionné à l'occasion de l'Exode²; à côté du pays de Qedema³ et de Har Ha-Qedem⁴, nous avons la mer Qadmoni et la tribu cananéenne de Qadmoni⁵.

Les traditions postérieures des Hébreux et des Phéniciens sont toutes d'accord pour placer l'origine de ces peuples, de leurs croyances et de leur civilisation dans ce pays de Qedema qui correspond à la presqu'île de Sinai : les légendes de Peleg et Yaqtan, c'est-à-dire des Sémites après la séparation, celles d'Abraham ou de Nahor (Tarahides), c'est-à-dire des Hébreux et des Araméens, se rapportent à cette région : les origines religieuses du peuple d'Israël, son Olympe même, demeurent tributaires de ce premier courant de civilisation sémitique⁶.

La sagesse des Beni-Qedem⁷ est vantée par les auteurs bibliques : elle se perpétue même à l'époque où Edom, devenu à son tour vassal et parent d'Israël, domine Petra

et les Cananéens comme une seule race, dont les origines remontent au troisième millénaire.

1. M. J. HALÉVY place Ophir et Havila dans le Yémen oriental sur les rives du Golfe Persique (*Revue des études juives*, t. VI, p. 291).

HOMMEL (*ouvr. cité*, p. 12) les place simplement près du Golfe Persique. Nous admettons volontiers que le séjour au Yémen ne fut qu'une deuxième phase dans l'histoire de ce peuple. Les Phéniciens avaient des emporia et des teintureries dans le bassin de la Mer Rouge et de l'Érythrée (cf. BARGÈS, *ouvr. cité*, p. 150).

2. *Deuter.*, II, 26.

3. *Nombres*, XXV, 20; *Ibid.*, XXIII, 7.

4. *Genèse*, X, 30; *Nombres*, XXIII, 3.

5. *Ibid.*, XLI, 5. Le Qadmoni est souvent mentionné dans la Bible.

6. Cf. WINCKLER, *Geschich. Israëls*, I, 58-60.

7. *I Rois*, V, 10.

et Tema. La sorcellerie vient de Qedem¹ ; le premier prophète, Balaam le Midianite, habite les Monts de Qedem². On pourrait citer d'autres passages relatifs à la haute civilisation des Édomites qui, à l'époque israélite, occupent le territoire même de Qadouma et de Tema.

Les noms varient, la race mère jamais. Qu'elle s'appelle Qadouma ou, de préférence, Qedem, qu'elle s'appelle Edom ou Tema, Havila ou Ophîr, Dedan ou Shaba, Pouanit ou Habashet, Coush ou Midian, Haggarites ou Ismaélites³, c'est toujours la perpétuation de l'ancienne civilisation, la véritable conquérante de Qedem.

Le premier peuple de navigateurs et de trafiquants, dont les caravanes sillonnèrent dès la plus haute antiquité tout le monde connu de l'Afrique et de l'Asie, dont les flottilles du Golfe Persique débouchèrent écumant l'Océan Indien à une époque où la Chaldée était encore le centre d'activité du monde civilisé⁴. Ce sont toujours ces Beni-Qedem, ces Proto-Phéniciens de Havila, qui dès le IV^e millénaire apportent en Chaldée l'or et les pierres d'Oman et des Indes ; ce sont encore eux qui de Qadouma dans l'Est, de Pouanit et de Habashat dans le Sud importent en Égypte⁵, à partir de l'époque de la domination des Hycsos, de l'or, des pierres précieuses, des baumes, des parfums.

Ce sont toujours les Beni-Qedem, qui plus tard, sous le nom de Midianites ou même d'Ismaélites, détiennent, lors de l'apparition des Israélites, le commerce de l'Orient⁶.

1. *Isaïe*, II, 6.

2. *Nombres*, XXIII, 7. A noter que le clan rubénide de רַבִּינִי se retrouve chez les Midianites. Cf. *Genèse*, XXV, 4 ; *I Chron.*, V, 8.

3. Midian est souvent assimilé aux Coushites. Cf. *Nombres*, XII, 1 ; *Habacuc*, III, 7, etc.

D'autre part, les Qénites et les Midianites sont des groupes subordonnés aux Beni-Qedem (WINCKLER).

4. Au troisième millénaire, les navires égyptiens pénètrent sans intermédiaires dans le Pouanit. MELTZER, *Gesch. der Karthager*, I, 17.

5. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 195.

6. La famille d'Abraham semble avoir monopolisé le commerce dès ses débuts ; Douma, Tema, Kedar, Nebaïot, Midian, Épha, Dedan, Shaba,

Coushites, ils le sont à Havila ou à Ophir parmi une population proto-sémitique, pour être Hamites à Ma'an et à Sinaï sous la domination égyptienne; Sémites, puis Midianites, Dedanites¹ et Ismaélites dans les régions où les Abrahamides s'installent en maîtres. A ces époques reculées ces peuples, dans leur trafic, font déjà preuve de la souplesse, faculté d'assimilation surprenante qui fait la fortune des Hébreo-Phéniciens de l'époque historique.

Une conclusion, bien que toute négative, s'impose.

Parmi ces populations civilisées, commerçantes, qui dominent les Sémites par la religion, les traditions, nulle mention n'est faite du peuple phénicien comme tel; jamais il n'est question d'un rôle que les Cananéens auraient joué; jamais il n'est question, avant le douzième siècle, de la Phénicie Palestinienne. Déjà les Hébreux apparaissent comme une entité historique; Édom, Ammon et Moab se fondent; Israël entre en scène avec le Cantique de Débora; seuls les Phéniciens figurent à l'époque des Juges seulement, sous le nom de Sidoniens. Même ils font leur apparition dans l'histoire à côté de Maon et d'Amaleq², c'est-à-dire des Beni-Qedem de l'Érythrée par excellence; mais ils n'y figurent que comme les Shasu-Shosim de la Bible, Bédouins « pillards » que personne n'oserait prendre pour

Yétour, etc., tous ces enfants d'Abraham s'adonnent au commerce (Cf. MOVERS, *ibid.*, II, III, p. 272).

1. Syncellus affirme que les Phéniciens descendraient des Dedan qui habitaient originairement les rives du Golfe Persique. JOSÈPHE (*Antiq.*, I, 6, 2) place ce peuple, qu'il appelle Juda-Dan, en Éthiopie (MOVERS, *die Phönizier*, II, I, 59). Dedan du prophète est Ad-Dan, Aitana du Golfe Persique de Pline (Cf. notre append. V).

2. *Juges*, X, 12. On remarquera que les Sidoniens figurent dans ce passage comme les aînés des Mao'nites et des Amalécites. Pour nous, il s'agit d'une invasion de la Palestine par les Beni-Qedem nomades venus de la presqu'île de Sinaï. C'est à ces invasions successives des Beni-Qedem, qu'il faudrait attribuer la fondation de Sidon (dérivé du nom du dieu générique Sid), celle des villes qui portent le nom de Ma'on ou Baal-Ma'on, de même que l'installation des Amalécites dans le Mont d'Éphraïm (Cf. *Juges*, V, 14; XII, 15). Une fois de plus la tradition classique sur l'origine érythréenne des Sidoniens se trouve corroborée.

des Phéniciens civilisés; nulle mention du commerce et de l'industrie, qu'ils auraient exercés à l'époque des patriarches, comme à celle des Juges. Ce sont encore les Midianites et les Israélites qui font la besogne des Cananéens de l'époque historique. Ce n'est donc pas comme Phéniciens, que les premiers éléments sémitiques font irruption en Palestine, mais bien comme Beni-Qedem : les sanctuaires, la mythologie primitive des anciens habitants de la Syrie, leurs traditions les plus accréditées, les termes géographiques et l'onomastique dénotent une antique influence *cadméenne* à tel point visible, que nous croyons pouvoir poser le problème du rôle joué par les Beni-Qedem en tant que civilisateurs du Levant, avant que les Égyptiens n'eussent établi leur autorité sur les confins de la Syrie.

Cette conception des Siatou ou des Sémites nomades à une époque anté-hycsosiste nous est suffisamment connue¹ par des textes égyptiens pour que nous puissions ne pas y insister. Disons seulement que le Panthéon céleste de ces populations est dominé par le dieu El-Chronos² qui forme le trait caractéristique des Sémites³; c'est là que domine la théologie des nomades⁴, qui préside à la fondation des antiques cités phéniciennes déjà existantes, avant la pénétration des idées égyptiennes en Asie. Et il semble que, sous la diversité des noms selon les pays et les tribus, on adorait toujours le même dieu de Qedem, comme plus tard le Baal Shamaïm arrive à imposer son nom à toutes les divinités araméennes⁴. Expliquons-nous.

1. Les Siatou sont probablement les שֵׁט = שֵׁטַת de la Bible (Cf. *Nombres*, XIV, 17); sur l'origine présumée du culte de Jéhovah chez le fils de Set cf. *Genèse*, IV, 24.

2. C'est le Elohim collectif du Shamaïm subdivisé en divinités locales dont il est le résumé (V. note I, sup).

3. LAGRANGE, *El, sur les relig. sémitiques*, p. 71 et suiv., où cet auteur résume les opinions diverses émises à ce sujet.

4. El Elion est le dieu de tous les Hébreux, on l'adorait sous un arbre (*Genèse*, XII, 18; XXI, 33), sur une montagne (*ibid.*, XXII, 2), sur une source (*ib.*, XXI, 27), sur des pierres béthyl (*ib.*, XVIII, 18). Cf. MOVERS, *ibid.*, I, 8.

Le terme Qedem implique une valeur étymologique double : ancienneté (Chronos) et Levant. Dans la mythologie grecque Cadmos ou Cadm-El est le fils d'Agénor (l'Océan et la Lune ¹).

Pour les Sémites, c'est le nom collectif des sept divinités (les Cabirim) qui, selon la conception babylonienne et hébraïque, correspond à l'idée des sept planètes ². Ces sept cieux se rattachent dans la Bible au terme de « Cieux des Cieux de Qedem » ³. Mais chacun de ces cieux, dont la littérature hébraïque nous avait conservé les noms distincts, équivalait à un Dieu-Ciel (Ouranos) de l'ancien Panthéon de Qedem. De plus, Jéhovah lui-même ou le Dieu de Zabaot (« armées célestes ») semble se rattacher au mythe cadméen. Voici, d'ailleurs, la liste de ces sept divinités célestes d'après le Talmud : Vilon ; Raqia (firmament) ; Shehaqim ; Zebul ; Ma'on ; Macon ; Arabot ⁴.

Le fait que plusieurs de ces noms s'identifient avec ceux des peuplades sémitiques nous permet de supposer qu'il s'agissait des divinités éponymes, qui plus tard prennent place dans le Panthéon des Sémites comme relevant de Qedem. Peut-être le Har Ha-Qedem était-il l'Olympe des Cadméens, comme la Mecque l'est pour les Arabes, comme Jérusalem l'est pour les Hébreux ? Parmi ces dieux célestes, Ma'on-Minos, le dieu des Mé'unim-Minéens, nous semble être le plus ancien : il correspond au nom sous lequel Sar-

1. Agénor est Chnas כנז ou כנען selon un grammairien grec et d'après le *Livre des Jubilés* ; PIETSCHMANN, *Gesch. der Phönizier*, p. 98.

2. לרכב בשמי שמי קדם. *Psaumes*, LXVIII, 34.

3. HOMMEL, *ouvr. cité*, p. 43 ; WINCKLER, *ibid.* ; LAGRANGE, *ouvr. cit.*, passim.

4. Talm. Babyl., tr. *Haquiga*, f. 126. (Cf. tr. *Nedarim*, f. 39.) וילון רקיע שחקים זבול כיען כיען ערביה.

Vilon n'a aucun attribut : Raqia garde le soleil, la lune et les étoiles ; Shehaqim est réservé aux justes ; Zebul est le ciel où se trouvent situés Jérusalem, le temple, l'autel et l'ange Michaël ; Ma'on est le siège des anges ; Macon, le foyer des neiges, des orages, des grêles ; Arabot est le siège du char divin. Il va sans dire que cette liste varie avec le milieu et l'époque.

gon d'Agade désigne le premier peuple sémite sédentaire, celui même que les Égyptiens connaissent sous le nom de Qadouma : c'est le nom qui se généralise plus tard avec les Mé'onim de l'époque biblique, les Maunéens des Égyptiens du second empire, les Minéens des auteurs mythologiques classiques : leur territoire primitif est le pays de la révélation de Moïse et du culte du Sinaï¹.

Ma'on, Élohim de Qedem (le dieu du Temps), est à plusieurs reprises identifié avec l'ancien Dieu d'Israël. La bénédiction de Moïse nous dit : « Ma'on² Élohim de Qedem est celui qui chassa les ennemis. » Dans ce passage Ma'on est associé à Shehaqim et à Arabot qui correspondent au troisième et au septième cieux.

« Ma'on, tu étais à nous, de génération en génération, avant que les monts et les hommes existassent³ ! », s'écrit le Psalmite dans une épiphanie, qui a certainement trait à l'idée de Chronos. Le Lévite en dira autant⁴.

Habacouc ne fait pas autrement lorsqu'il s'écrit : « N'est-il pas de Qedem Yahou ? » (toujours dans le sens de Chronos)...

Plusieurs localités de Palestine portent le nom de Ma'on et nous montrent la pénétration de ce culte dans ce pays. Mentionnons par exemple Bet-Ma'on, Gour-Ma'on et même Baal-Ma'on, nom qui est l'équivalent de Baal-Shamaïm. Les Ma'onites sont en guerre avec les Israélites ; David les subjugue et les judaïse ; ce roi, de même que ses succes-

1. Cadmos (קדם), Macar (מכר), Minos (מין) sont trois dieux célestes ; CARL NIEBUHR, *Gesch. des Hebräischen Zeitalters*, I, p. 57. Ma'on et Minos ne font qu'un (cf. MOYERS, *ibid.*, I, I, p. 32 et I, I, p. 264).

2. *Deuter.*, XXXIII, 27. La version primitive de Ma'on מעון est présumée par le passage talmudique de *Mequila*, f. 9.

3. *Psaumes*, XC, 1. Cf. aussi *Samuel*, II, 29 et 32 ; *Deuter.*, XXVI, 15 ; *Psaumes*, LXXI, 3 ; *ibid.*, LXVIII, 6 ; II, *Chron.*, XXX, 27 מעון קדש (השמים ; עדן מכון כסא).

4. *Deuter.*, VI, 15. השקיפה ממעון קדשך. Tous ces passages se rattachent à une terminologie sacrée.

seurs, s'empare d'Élat, la ville des Ma'onim ; plus tard nous les rencontrons, avec les Nefousséens, parmi les Judéens revenus avec Esdras ¹.

Dans l'étymologie hébraïque Ma'on est le synonyme de Zebul, termes qui signifient tous deux « demeure ». Ce ciel occupe dans la carte céleste une place à part : il doit être rattaché à un des plus purs groupements ethniques d'Israël, dont la tribu de Zabulon fut le dernier rameau.

C'est dans le Carmel que nous trouverons un sanctuaire consacré au Dieu invisible qui rappelle celui du Sinaï. Bien que le nom de Baal-Zebul ne nous soit connu, semble-t-il, qu'à une époque postérieure², il ne faudrait pas considérer comme un simple hasard le fait que dans la partie reconnue la plus ancienne de la dédicace de Salomon le temple est appelé le « Bet-Zeboul » à côté de Macon³, lequel correspond au sixième ciel, là où résident les « brumes ».

C'est dans le ciel dit Zebul que sont situés « Jérusalem, le temple et Michael, le génie du peuple hébreu ».

Comme Ma'on, Zebul est le dieu Chronos des Hébreux, le « El-Elion » qui est adoré à Jérusalem et à Sidon ⁴.

Qedem est donc une divinité cadméenne qui, chez les Sémites de l'époque anté-égyptienne, marque un attribut du Dieu-Ciel. Pour revenir à l'objet de notre recherche, nous pouvons désormais émettre l'hypothèse suivante : avant l'établissement des Hébreux en Palestine et avant l'invasion des Hycsos en Égypte, l'antiquité sémitique a connu dans le pays que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Arabie et dans les dépendances de ce pays, une civilisation plus ou moins indépendante, une conception

1. *Esdras*, II, 3 ; *Néhémie*, VII, 52.

2. Cf. plus loin ch. V (MOVERS, *Die Phœnizier*, I, I, p. 261).

3. *I Rois*, VIII, 3. *Macon* est le ciel des pluies, des grêles, des grandes eaux. Jéhovah ne procède pas autrement.

4. BARGÈS, *ibidem* ; cf. שִׁמְשׁ יִרְחַ עֶמֶד דְּבִלָּה (*Ihabac.*, III, 11).

religieuse apparentée sans doute à celle de la Chaldée, mais ayant son caractère propre.

Cette civilisation, ces croyances variant avec les tribus se rattachent à une seule origine, qui fait que tout l'ensemble ethnique des Beni-Qedem, comme plus tard les Beni-Ereb ou les Arabes, formeront une nouvelle race sémitique. Peu importe que les Égyptiens appellent de noms différents les uns des autres, Qedema ou Qadouma ou Adouma¹, le foyer de cette civilisation qui marque la première étape de la marche des Cadméens du Golfe Persique vers la Mer Rouge ; à cette époque, rien ne séparait encore les fils de Qedem des Hébreux, des Phéniciens et des autres races de formation secondaire.

1. L'ancienne, Qadouma ou pays des Beni-Qedem, devient après l'invasion des Hycsos Adouma-Edom ou pays rouge (WINCKLER, *Gesch. Israëls*, I, p. 45). Quand on pense à la persistance de la tradition qui fait venir les Phéniciens de la Mer Rouge, à la confusion entre phénix et φοίνικς (*le rouge*, v. p. 45 et suiv.), à la présence dans la mythologie des Tyriens du mythe d'Esau-Esaü, on ne peut qu'affirmer davantage l'origine cadméenne et phénicienne. A l'époque des troubles entraînés par les Hycsos, plusieurs peuples trafiquants de Qadouma-Adouma remontent vers la Phénicie.

III

CANAAN ET COUSH

Au troisième millénaire, le Qedem, le Sud-Est de la Mésopotamie où les Sémites placent leur Éden, semble être devenu un foyer de populations conquérantes. Parallèlement au mouvement des Ariens personnifiés dans la légende du roi Indo-Thyrsis ¹, mouvement qui aboutit à l'occupation du nord et de l'Europe par les Indo-Européens et probablement pour les mêmes raisons économiques ou sociales, on signale l'apparition d'une nouvelle race méridionale se dirigeant vers le sud. Celle-ci semble avoir porté le nom de Coush; Canaan en serait l'aîné. Aux origines, elle habitait les rives du Golfe Persique. Ce sont déjà les conquérants phéniciens, comme les appelle Winckler, qui s'emparent de la Chaldée et ils poussent leurs conquêtes plus loin. C'est la race qui est personnifiée par Nemrod, le chasseur devant l'Éternel ², l'éponyme des Couthites, qui pénètre d'abord dans la Mésopotamie sémitique, pour être ensuite refoulée vers la Mer Rouge ³. Voici comment M. Maspero

1. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 125.

2. HOMMEL (*ouvr. cité*, p. 64) place l'invasion des Couthites vers 1900. Les noms des rois de la dynastie d'Hammourabi ne sont pas absolument Phéniciens comme le croit Winckler (*Gesch. Israëls*, II, 30), mais purement et simplement Hébreux. Cf. Hammourabi עמירב, Abichoua אבישוע, Schoumoulou שמואל, Amouzadoca עמיצדוק.

Cet auteur (*ibid.*, p. 65) place la date de l'invasion des Hycsos en Égypte vers 1800. Toutefois si nous excluons le terme de Salitis (שליט) les noms des rois hycsos et hittites (Apopi, Khayan), comme ceux des Hit-

résume ce remous de peuples, qu'il tient d'ailleurs pour des Sémites concentrés sur la rive occidentale et méridionale du Golfe Persique. « Ces populations de l'est avaient appris l'art de la navigation et s'étaient enrichies par le commerce. Leurs caravanes cheminaient à travers le désert d'Arabie jusque vers les côtes d'Afrique. Une première aventure avait déjà jeté Coush l'ainé dans le bassin du Nil. Une seconde conduisit les Pouanit du sud au nord de l'Égypte. La descente des Élamites en Chaldée n'y dut pas être étrangère. Ils quittèrent leur patrie et se dirigèrent vers l'Occident, entraînant à leur suite les peuples qu'ils rencontrèrent sur la route. Selon les uns, ils auraient longé le cours de l'Euphrate, se seraient reposés dans les environs de Babylone, puis se seraient introduits en Syrie. D'après les historiens arabes, ils traversèrent la gorge de la péninsule Arabique, de l'embouchure de l'Euphrate à la vallée du Jourdain¹. A leur arrivée, ils culbutèrent sans peine les nations à demi barbares, probablement les populations dites Hamites (proto-Sémites ?), Rephaïm, Nephilim, Zamzumim, que la tradition leur oppose, et ils s'emparèrent du pays tout entier. Après avoir conquis la Syrie, ils se ruèrent sur l'Égypte (vers 1900), s'emparèrent de Memphis et du Nord, se donnèrent pour roi Shalati et inaugurèrent la période des Pasteurs en Égypte. »

Cette invasion des Hycsos ou rois-pasteurs marque un tournant dans l'histoire du monde : elle fait entrer l'Égypte, qui jusqu'alors se tenait dans ce que nous appellerions un « superbe isolement », dans l'orbite du monde sémitique. Mais quels étaient ces pasteurs envahisseurs ? Le fait que

tites (v. notre p. 38) sont d'allure peu sémitique. Les Couthites ne sont pas Sémites, mais ils sont suivis par des populations cadméennes. En Afrique, où l'élément égyptien prédomine, les rois pasteurs se hamitisent. En Syrie, ils subissent l'ascendant des autochtones sémites.

1. *Justin*, I, XIII, c. 14, § 2. *Caussin de Perceval*, I, 33, 512.

cette invasion des nomades ait pu modifier la carte ethnique du monde ancien, la fait ressembler aux migrations des peuples du commencement du moyen âge.

C'était une mêlée de peuples poussés par des pasteurs, mais il n'est pas douteux que les Beni-Qedem, soit entraînés de force par ces « chasseurs », soit attirés par l'appât du gain, participèrent largement à ce mouvement ¹.

Les populations commerçantes de la Mer Rouge convoitaient trop les richesses de Mizraïm pour ne pas chercher à lancer de ce côté les nomades venus de l'Orient : seule, la civilisation avancée des Beni-Qedem, qui accompagnèrent les Pasteurs, explique ce fait que les Hycsos aient pu se maintenir en Égypte et y fomenter des luttes religieuses.

La tradition d'une migration cananéenne s'est perpétuée dans le monde grec avec une singulière précision. D'après Hérodote ², les Phéniciens (qui sont Cananéens, dit Manéthon) viennent de la mer Érythrée. Homère (*Odysée*, IV, 84) et à sa suite Eustathe (*Schol. in Odys.*) ³ y font allusion. Strabon ⁴ a rapporté, sans y croire, la même tradition attestée par les gens du Golfe Persique où l'on retrouvait les noms de Sidon, de Tyr et d'Arad et où les temples étaient semblables à ceux des Phéniciens. Pline relate les mêmes faits ⁵. Justin indique les circonstances de cette migration : *Tyrriorum gens condita a Phœnicibus fait, qui terræ motu vexati relicto patriæ solo ad Syrium stagnum primo mos mari proximum litus incoluerunt condita ibi urbe grama a piscium Sidona, Sidona appellerunt, nam pisces phœnices Sidon vocant* ⁶.

1. Cf. NIEBUHR, *die Gesch. des Zeitalters de Hebräer*; MUNK, *Palestine*, p. 197.

2. *Hérodote*, I, 2; IV, 27; VII, 89; XVI, 4.

3. Cf. LAGRANGE, *ouvr. cité*, p. 57-8.

4. *Strabon*, XVI, 3, 4.

5. *His. Nat.*, IV, 36.

6. XVIII, III, 2-4. Des pirates arabes se rencontrent encore dans la

Le P. Lagrange croit que le lac de Syrie est la Mer Morte et il rapproche ce passage du texte des Nombres (XIII, 29) selon lequel les Cananéens habitent Arad dans le sud. Et il ajoute : « Si les Phéniciens étaient déjà marins sur les côtes du Golfe Persique et des îles Bahrein, on s'expliquerait mieux comment, dans le premier élan de leur migration, ils sont devenus matelots sur les bords de la Méditerranée. » M. Berger ¹ constate que les Phéniciens appartenaient à la race couchite. On les voit apparaître déjà sous Thoutmès III comme tributaires de Pharaon, chargés des objets de leur commerce, d'or, d'argent, de lapis-lazuli et de vases en métal richement décorés. Or, « non seulement ces hommes n'ont pas le type sémitique, mais ils ont la barbe rare et la peau rouge et offrent la plus grande analogie avec les Égyptiens ». Seulement, Winckler a très bien vu ² que ce n'est pas comme simples marchands que les Phéniciens ont exercé tant d'influence en Occident, en Grèce, en Afrique, en Espagne. Ce ne sont pas de simples comptoirs qu'ils ont fondés ; ils ont occupé le sol, parfois assez avant dans les terres. Leur expansion s'explique mieux comme une conquête véritable que comme le résultat d'un trafic. Cette migration ressemble à celle de l'Islam : or, c'est surtout aux débuts qu'un semblable mouvement déploie toute sa force.

Cependant est-il nécessaire de voir dans les Hysos ces Phéniciens trafiquants ? Le fait qu'une tribu cananéenne occupait, à l'époque de l'Exode, à la lisière même de l'Égypte, une partie du pays serait-il suffisant pour l'établir ? Est-il

bourgade de Zur, près d'Aqaba (LAGRANGE, *ouvr. cité*, p. 38). C'est probablement le nom de צור ערב (*Juges*, VII, 25 ; *Isaïe*, X, 26). Tyr l'arabique (telle serait la signification de ce terme) est dissimulée sous le nom du chef midianite צור (*Josué*, XIII, 21). Ce Zur, à en croire les textes bibliques, fut le roi de la tribu midianite-roubenide חמור.

1. *La Phénicie*, p. 2 (cf. plus haut).

2. Die Bedeutung der Phönizier für die Kulturen des Mittelmeers (*Zeitschrift für Sozialwissenschaft*, t. VI, 1903).

certain que les Cananéens et les Phéniciens forment une seule race ? De l'avis même des anciens auteurs, rien n'est moins sûr. La table généalogique de la Bible ne saurait nous fournir de preuves suffisantes pour une époque aussi reculée.

D'après la source de Jules l'Africain (alias Manéthon)¹, ces Hycsos ou Pasteurs étaient Phéniciens. Seulement, Josèphe, d'après ce même Manéthon², les fait venir de l'Orient, ajoutant que selon certains ils auraient été Arabes : M. Maspero, qui voit dans les chefs envahisseurs des Khati, dit maintenant que le gros de la population était sémite. L'opinion du célèbre orientaliste mérite toute notre attention. Les renseignements des auteurs de l'antiquité sur une grande migration, venue du Golfe Persique vers le commencement du troisième millénaire, sont trop affirmatifs. « Hérodote dans son récit sur la formation de Tyr rapporte le témoignage des Phéniciens. Strabon a recueilli une onomastique locale, dont la persistance, si elle pouvait être contrôlée, serait la meilleure des preuves. » Winckler croit reconnaître des Cananéens dans les dynasties d'Our et de Lagash³.

Le P. Lagrange⁴ s'étonne de voir M. Maspero revenir sur sa thèse et considérer les Khati comme les chefs de l'invasion, peut-être les Hycsos en personne.

Seulement, M. Maspero, avec la sagacité clairvoyante qui le caractérise, a très bien saisi la connexité existant entre l'apparition des Hycsos rois-pasteurs et le remous des peuples sémitiques venus de l'Orient. Le fait que les Hittites et les Hycsos adoraient le même dieu (Soutouch) est très important : les Hycsos ou rois-pasteurs ne seraient-ils pas des tribus plus remuantes qui, à l'instar des Français

1. *Fragm. Hist. Græc.*, éd. Didot, II, p. 566-8.

2. *Contre Appion*,

3. *Gesch. Babylonien und Assyrien*, I. *Ges. Isr.*, II, 30.

4. *Pas. cité.*

des Huns, entraînent des populations hétérogènes, et ne serait-il pas plus rationnel de voir dans cette population conquérante une hégémonie militaire couchite qui s'impose aux Sémites ? C'est l'opinion de l'auteur biblique, qu'aucun *fait* nouveau n'est encore venu contredire¹.

L'époque qui avait précédé ce mouvement est illustrée par le règne de Hammourabi, fondateur de la monarchie babylonienne, celui qui déplaça définitivement, en faveur de cette ville, l'axe de la domination de la Mésopotamie. Neuf noms sur onze des rois de la dynastie de Hammourabi sont plutôt arabes que chaldéens. C'est une nouvelle race sémitique qui affranchit la Chaldée et l'ouest du joug élamite. Parmi ces « Arabes » on rencontre des noms purement hébreux². D'après la Bible, Eber a deux fils, Yaqtan et Peleg : le premier est père des Arabes, l'autre des Araméens et des Hébreux. Les deux races auraient donc une même origine hébraïque.

Ce mouvement, qui met en branle les tribus de la deuxième race sémitique, qui se répand, avec l'aide des Couchites, sur l'Occident, devait se heurter partout à des populations cadméennes solidement établies dans les régions fertiles de l'Arabie et de la Syrie ; du moins, la langue et les noms propres sont déjà les mêmes ; les divinités ne changent pas non plus.

Seulement rien ne prouve que ces Sémites soient les Hycsos et les ancêtres des Phéniciens ; rien ne prouve surtout que les Cananéens soient Sémites et que la langue cananéenne soit l'hébreu ; par contre, nous admettons volontiers avec la Bible, Josèphe et M. Maspero que les

1. Les noms propres hittites qu'on trouve dans les textes de Tell El-Amarna sont d'une allure non sémitique : Kourigalzou, Barraburias le Kanachéen (le Cananéen ? HOMMEL, *ibid.*, p. 90), Nawaizama, etc.

Les récentes fouilles entreprises par Winckler nous fournissent les noms suivants : Khatousil, Shoubilouli, Moursilou, etc. (MASPERO, *Journal des Débats* du 21 juin 1908).

2. V. le ch. précédent.

Hycsos, les Khati (et les Cananéens) aient une même origine : les uns et les autres n'apparaissent pas dans les textes avant l'invasion des Hycsos. C'est une race de chasseurs couchites qui forme partout une minorité dominante : en Égypte et dans l'Éthiopie, pays déjà antérieurement colonisés par les Égyptiens, ils sont absorbés par les Égyptiens et donnent naissance à toute une série de peuples hamitiques ; ceux d'entre eux qui s'établissent en Syrie, dans la région du Liban surtout¹, subissent les effets de la même loi ; en tant que minorité, ils s'y laissent absorber par les Cadméens sémites.

La table généalogique de la Genèse assimile les Hittites, les Cananéens et les Sidoniens aux Égyptiens : tous font partie de la race hamitique qui est étrangère dans les pays des Sémites².

Ce qu'on a appelé depuis la « race rouge » n'est, en effet, qu'un mélange des Égyptiens et des Couchites sémitisés. Ainsi Adouma-Edom ne remplace Qadouma-Qedem qu'à l'époque des Hycsos. Peut-être une parenté lointaine liait-elle ces deux peuples. Pour ce qui concerne les pays sémitiques, du moins, jamais les Hamites ne surent les absorber : dans l'Arabie du Sud on considère les autochtones de Havila et les Sabéens comme Couchites ; en Palestine même, on les considère comme étrangers, bien qu'ils semblent avoir parlé la langue des Hébreux à l'époque de la prédominance de ce peuple³.

1. RENAN (*Mission de Phénicie*, p. 358) montre le peu d'influence que l'élément phénicien avait exercé sur les populations de la montagne.

Par contre, il constate l'influence de l'Égypte sur la Phénicie (*ibid.*, pp. 70-100).

WINCKLER (*Die Völker Vorderasiens*, p. 20) suggère l'idée que les conquérants de Khati seraient les précurseurs des Indo-Germains.

2. J. HALÉVY leur attribue une origine hittite (*Rev. Sem.*, I, 3, p. 31). En réalité Libyens, Cananéens, Hittites et probablement aussi les כְּנַעֲנִים de Chypre ne font qu'une seule race d'origine mixte.

3. WINCKLER, *Gesch. Israels*, p. 52, place les débuts des Amorrhéens au quinzième siècle. Cette hypothèse doit être conforme à la réalité.

Profitant de la faiblesse de l'Égypte et de la Chaldée, les Pasteurs gagnent le sud. Au temps d'Aménophis III et IV, Rab-Abdi, roi de Byblos, se plaint des attaques de Hittites, comme le roi de Tyr se plaint de celles des Amorrhéens. Pour les villes phéniciennes, ces nouveaux venus sont des barbares, des envahisseurs de race étrangère. Le fait que les Hittites ont dominé pendant de longs siècles plusieurs régions syriennes et qu'ils n'ont jamais su s'imposer aux indigènes, nous montre une race conquérante peu civilisée et peu nombreuse¹.

Jensen a remarqué avec raison que Khati était moins un nom de peuple qu'un nom de pays².

Si la Bible rattache les Hittites à la race hamitique couchite dont Canaan est le frère, elle entend par là que ce peuple était un peuple étranger, envahisseur d'un pays qui était sémitique, où il ne fut qu'une minorité³. D'ailleurs Josèphe et Julien l'Africain ne se contredisent nullement : les Cananéens entraînent à leur suite des populations arabes, entre autres des Havila, Saba, etc., tous les Cadméens qui dominaient le commerce du monde.

Mais peu importe ; l'invasion des Hysos a provoqué une transformation dans la carte ethnique de l'Orient : c'est une période qui rappelle celle des débuts du christianisme ; du choc des races et des croyances naissent des nations, sortent des religions.

Les cinq siècles de domination des Pasteurs ne furent pas inféconds. L'Égypte sort de cette crise à moitié sémitisée ; l'Arabie occidentale et la Nubie⁴ prennent depuis

1. Cf., les Textes de Tell El-Amarna ; CARL NIEBUHR, *die Tell-el-Amarna Zeit.*

2. *Zeitschrift der Deutsch. Morgenl. Ges.*, t. XLVIII, p. 245 ; LAGRANGE, *ouvr. cité*, p. 50.

3. Cf. entre autres, *Genèse*, XII, 6 ; XIII, 7, etc. Les Hittites apparaissent seulement sous la dix-neuvième dynastie (MELTZER, *ouvr. cité*, I, p. 18).

4. Cf. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 24.

leur aspect hamitique. Le Delta ne cesse plus de demeurer un lieu de séjour des Sémites.

En Syrie, les peuples qui avaient possédé ces régions au temps de l'ancien empire égyptien s'étaient effacés presque complètement. Surpris par la grande invasion cananéenne, protégés par les Hycsos, ils avaient été en partie détruits, en partie absorbés par les conquérants.

Si l'Égypte est soumise à l'influence sémitique, la Palestine devient plus tard une dépendance politique et morale de l'Égypte.

Ce phénomène, qui se produisait dans l'Est asiatique du Nil, devait nécessairement se répéter dans l'Ouest africain. A partir de la domination des Hycsos, les textes égyptiens font mention de ces peuples qui, sous leurs noms divers de Machacha, Rotenou ou Lotenu¹ ou même de Lebou-Lehabim, constituent la race libyenne qui devait ensuite essaimer vers l'Afrique septentrionale².

Le mouvement, partant de la Mer Rouge pour se diriger vers le Nord et l'Est africain, est devenu presque une loi historique pour les races non noires du continent africain ; les Proto-Sémites apparentés aux Égyptiens ne devaient pas échapper à cette règle, comme d'ailleurs les Cousho-Poutites sous la poussée des Cananéens et des Hébreux. Une fois posée l'hypothèse de l'arrivée des Libyens en Libye au début du II^e millénaire, il reste à l'établir par des témoignages historiques³.

1. Les Lotenou-Rotenou (לֹטְנוּ-רֹטְנוּ) apportent à Pharaon (dix-huitième dynastie) des présents en argent, en baumes et en nègres de Coush. Arvad, Samyra, Beruth, Tyr, Acco, Jaffa apparaissent dans les textes (MELTZER, *Gesch. der Karthager*, I, p. 18).

2. Les Machoucha-Mazices, Masutæ. Les Égyptiens appellent les nomades de l'Ouest maritime Temhu ou Tahenna (peaux claires) et ceux du désert Lebu ou Rebu (MELTZER, *ouvr. cité*, p. 52, *ibid.*, 65). Rebu-Lebu apparaissent vers 1300 au-delà de la Cyrénaïque. Aucun monument, aucun souvenir d'une influence égyptienne antérieure à la dix-huitième dynastie n'y subsiste (MELTZER, *ibid.*, p. 63).

3. Cf. WINCKLER, *die Bedeutung der Phönizier* (*Zeitschrift für Sozialwissenschaft.*, VI, 1903) ; LANDAU, *ouvr. cité*, p. 30.

En premier lieu, constatons que jusqu'à l'époque des Hycsos l'activité commerciale du monde s'exerçait entre les Indes et la Mésopotamie ; que dans les relations qui semblent avoir existé entre la Mésopotamie¹ et la Méditerranée, les Phéniciens et les cités maritimes de la Palestine ne sont pour rien.

Peut-être faudrait-il citer ici les Lydiens, la Méonie d'Homère, qu'Hérodote présente comme le premier peuple commerçant du monde.

Ce n'est qu'avec les conquêtes des Hycsos que le cadre maritime s'élargit ; des relations maritimes entre l'Égypte et les pays méditerranéens s'établissent ; les « peuples de la Mer » (dont les Phéniciens non palestiniens) surgissent et commencent à jouer un rôle considérable.

Reprenons seulement les textes qui se rattachent à l'apparition première des Phéniciens.

Ceux-ci apparaissent au moment où la Méditerranée devient un centre de civilisation, où les transits commerciaux s'établissent entre elle et la Mer Rouge ; une poussée de civilisation vers le nord se manifeste à partir de ce moment.

Les Phéniciens peuvent donc avoir été des fractions des populations couchites ou cadméennes qui, si elles ne provoquèrent pas les invasions des Pasteurs, en profitèrent du moins pour étendre leur activité vers le nord, sous la protection du Shaliti-Hycsos.

Strabon, quand il fait venir les Phéniciens du Golfe Persique², confirme les origines primitives des peuples navigateurs, dont les villes du sud portaient les noms de Sidon et d'Arvad avant l'existence même de ces cités.

Lorsque Justin³, généralement très bien renseigné, indique en chiffres ronds l'année 2000 comme date de

1. HOMMEL, *ouvr. cité*, p. 50.

2. V. plus haut, p. 31. Cf. MUNK, *Palestine*, p. 79.

3. V. plus haut, *ibid.*, et MUNK, *ibid.*, p. 78.

l'apparition première des Phéniciens dans le Levant, son affirmation concorde parfaitement avec le rôle que jouèrent réellement les Hycsos dans cette poussée vers le nord. Et quand Hérodote¹ fait venir de la Mer Rouge les Phéniciens de Palestine, il nous indique que ces peuples avaient gardé le souvenir de leur séjour précédent dans le pays d'Édom, « l'Érythrée ».

Tous ces indices rattachent, comme le font la table généalogique de la Bible et le mythe de Cadmos, les Phéniciens aux autres Cadméens commerçants.

Diodore de Sicile², surtout, a raison de constater la présence en Afrique d'une race libo-phénicienne : il s'agit là des Cadméens égyptiens, comme il y avait en Palestine des Philistins et des Cananéens hébraïsés. La langue ne signifie rien pour un peuple trafiquant. Les Libo-Phéniciens de Leptis n'ont jamais parlé l'hébreu³. D'ailleurs, les Juifs nous fournissent le meilleur exemple de la facilité avec laquelle des colonies commerçantes changent leur langue.

Il devait pourtant y avoir un lien de parenté entre les Phéniciens et les anciens Beni-Qedem, ce qui fait une fois de plus surgir le problème de l'origine du nom ethnique des Phéniciens : faudrait-il voir dans les Phéniciens des Beni-Qedem égyptisés ou les Coushites sémitisés⁴ ?

Les textes égyptiens, qui seuls auraient pu nous renseigner, sont muets sur ce point : pour les Pharaons du quinzième siècle, la côte libyenne s'appelle Dzech ou Tech, tandis que la Phénicie s'appelle Tahou-Zahi; c'est le même nom qui semble indiquer les « peaux claires⁵ ».

1. II, 7, 59.

2. V. plus loin p. 42.

3. Cf. *ibid.*

4. Ce n'est qu'après la disparition des Hycsos qu'on rencontre les Machoucha, les Lebou (aux yeux bleus), ces ancêtres des Berbères. En 1300, les Lebou, les Machoucha et les Qehaq s'associent aux peuples de la mer pendant l'invasion de l'Égypte (MELTZER, *ibid.*, p. 64).

5. Cf. HOMMEL, *ibid.*, p. 83. L'auteur traduit ce terme par DIE SCHÜNMERENDE.

Les sources hébraïques connaissent d'abord les Phéniciens sous les noms divers des peuplades trafiquantes de l'Arabie, pour les rattacher plus tard à Canaan et aux peuples de la Mer.

« Mais il est étonnant, dit leur dernier historien ¹, que les Phéniciens, en tant que peuple et que race, n'aient jamais eu de nom ethnique distinct. »

Le fait suivant montre que cet étonnement n'est pas justifié.

Les Phéniciens n'ont jamais été un peuple à part ; comme les Juifs de la Diaspora ils constituaient une caste, de préférence la caste trafiquante et industrielle des peuples anciens. Cadméens ² maritimes, ils ne tardèrent pas à adopter la langue et les coutumes de leurs maîtres mésopotamiens. Sémites maritimes, ils se laissèrent facilement assimiler, au moment où la race cananéenne entra en scène, par les civilisations couchite et égyptienne. Seul leur esprit de corps et leurs intérêts économiques, qui dominaient le commerce mondial, expliquent l'autonomie relative dont ils jouissaient dans leurs emporia maritimes.

A ce point de vue, l'invasion des Hycsos est une étape importante dans l'histoire des relations internationales du monde antique : une première invasion sémitique avait transporté le centre de gravité du Golfe Persique dans l'Érythrée ; une deuxième, guidée par les Hycsos ou Couchites chasseurs, l'avait porté jusqu'à l'Égypte, pays méditerranéen par excellence.

1. PIETSCHMANN, *Gesch. der Phönizier*, p. 96.

2. À noter le terme « Cadmos l'Errant », lequel, pour l'antiquité, fait pendant au « Juif Errant » du moyen âge. (Cf., entre autres, Hérodote, *Hist.*, IV, 147 ; V, 87, etc.) Les colonies cadméennes sont souvent expulsées. D'ailleurs « les Phéniciens sont cités chez Homère comme de rusés commerçants et c'est tout » (M. BRÉAL, *ibid.*, p. 35).

IV

CADMÉENS ET PHÉNICIENS

Le remous des nations nomades déterminé par les Hycsos et qu'on a justement comparé à la poussée des invasions arabes, ne devait plus s'arrêter jusqu'à la formation du peuple d'Israël. L'Égypte, à moitié sémitisée, entraîne dans son orbite la Syrie et la Libye lesquelles pour longtemps devaient être ses satellites ; mélange de races, mélange de croyances entre les deux continents ne cesseront plus.

La puissance des Pasteurs en Égypte n'a pas été de longue durée : ces Cananéens s'usèrent, subirent l'ascendant de la civilisation égyptienne et finirent par succomber ; leur dernier effort armé, que le concours de la nouvelle race nomade, celle des Hébreux et des Araméens, n'avait pas appuyé, se brisa contre la résistance nationale des Égyptiens ; il y a certainement un grand fond de vérité historique dans le récit de Manéthon reproduit par Josèphe sur l'expulsion des Pasteurs bien avant la prise finale d'Auaris. Les Pasteurs que cet auteur identifie avec les Cananéens (Phéniciens) se ruent, selon lui, sur la Palestine : là ils purent s'appuyer sur leurs congénères, les Hittites.

1. L'émigration d'une partie de l'armée hycsos vers la Syrie est confirmée par MANÉTHON, par POLÉMON (EUSÈBE, I. X, c. II), par SYNCCELLUS, 120, par TACITE, *Hist.* V, II et jusque par ABOULFEDA (*Histoire antéislamique*, p. 179, éd. FLEISCHER). Cf. MOVERS, *ouv. cité*, I, 1, p. 35.

Les sources bibliques, dans lesquelles, à l'époque des patriarches, il n'est pas question encore des Cananéens, en parlent après la domination des Hyksos; dans les textes égyptiens, le nom de Canaan se retrouve depuis très fréquemment. Ces envahisseurs se caractérisent par leur supériorité militaire. Les Cananéens, peuples de la plaine, possédaient des chars de fer qui devaient jusqu'à l'époque de David inspirer la terreur aux Hébreux nomades; ce trait leur est commun avec les Hittites et les peuples de la Libye, qui nous sont présentés dans les textes égyptiens comme voyageant sur des chars attelés de bœufs. C'est une simple confirmation de la table généalogique, qui attribue aux peuples de la Lybie et aux Cananéens une origine couchite commune.

Diodore de Sicile¹ nous parle de l'existence en Afrique, avant l'arrivée des Phéniciens, de populations libo-phéniciennes venues par terre, populations de même origine que les Tyro-Sidoniens, auxquels ils doivent leurs succès coloniaux. Les livres du Jubilé et de Hénoc (sources de 135 av. J.-C.) affirment que Canaan séjourna primitivement sur la côte africaine et qu'il ne s'empara de la Palestine que par « sédition ».

Josèphe identifie les Gétules avec Havila ou Haula de la Bible : il les fait venir de la Mer Rouge²; ce même auteur attribue aux Africains une origine ituréenne (térahide) et il signale l'existence en Afrique de deux races : les

1. IV, 55, 20. Les Libo-Phéniciens sont des Libyens phénicisés ou des Cadméens berbérisés. C'est la même population qui occupait de nombreuses villes maritimes, mais qui occupait également le pays fertile du Tell (STRABON, 17, 3). L'exemple de Leptis (SALLUSTE, B. J., LXXVII) et de Sabratha (MELTZER, *ouvr. cité*, I, note 25), deux villes libo-phéniciennes où on ne parlait pas le phénicien, devrait être généralisé.

La ville d'Hadrumète (cf. הַדְרַמֶּט) doit son origine à une colonie érythréenne. Il en devrait être de même de Carthage, l'ancienne Camba où Kadmea d'avant l'immigration tyrienne.

2. *Antiq.*, I, 1, 6. Cf. GASTER, *Chronicles of Jerahmeel*, 1899, p. 68. Cf. notre ét. : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berberes*, I, II, ch. I-III.

Coushites du sud et les Abrahamides, Sémites du nord.

Les textes législatifs du Talmud, généralement très réservés en ce qui concerne les restrictions au mariage avec les gentils, n'hésitent pas à attribuer aux Libyens indigènes une origine commune avec les Égyptiens ¹.

C'est donc en Égypte, et à une époque qui ne doit pas être antérieure à la domination des Hycsos, qu'il faut chercher le problème des origines des Phéniciens. C'est chez les Libo-Phéniciens, population mélangée de Coushites et de Cadméens marchands qui avaient subi l'influence égyptienne, qu'il faudrait voir l'origine de leur activité maritime.

Nous avons signalé déjà l'importance relative qu'il faut attribuer aux différences de langue et d'écriture. Il est possible que les premiers Phéniciens, venus vers la Méditerranée sous la conduite des Hycsos, aient oublié bien vite leur langue sémitique pour subir l'influence des langues égypto-berbères; il est possible aussi que l'écriture libyque ², si différente de la phénicienne, soit le prototype de l'alphabet cadméen et que cette écriture, dont l'origine égyptienne a été supposée par Champollion et Halévy, soit la plus ancienne des écritures connues ³; si on l'admet, il n'y a plus à se demander pourquoi les Sémites de la Syrie continuaient à se servir des cunéiformes: l'écriture, déjà répandue en Arabie, en Afrique et jusque dans les îles méditerranéennes, n'aurait pénétré en Palestine qu'à une époque postérieure.

La légende de Cadmos, qui s'accorde parfaitement avec la Bible, ne procède pas autrement lorsqu'elle fait venir

1. *Talm. Jérus.*, *Kilaïm*, 8, 3; *Sabbat*, 5, 7, etc. הוא לובי הוא כנעני. Les Libyens sont de la même origine que les Égyptiens.

2. Il est certain, dit d'AVEZAC (*l'Univ. Pitt.*, *Numidie et Mauritanie*, p. 79), qu'une partie des Maures connut toujours la navigation. Poseidon est un dieu d'origine libyenne. Sous les Romains, les pirates maures font des incursions en Espagne.

3. Cf. plus haut, p. 8, note 1.

Cadmos, frère aîné de Phénix, de la Libye et qu'elle le présente comme civilisant la Grèce, à une époque où la Phénicie syrienne s'appelait encore Zahi ; elle a doublement raison quand elle rattache la première activité des Cadméens à l'Égypte : les Cadméens, frères aînés des Phéniciens, sont précisément les peuples maritimes de la Mer Rouge qui, entraînés par le flot des Pasteurs, se transportent vers la côte égypto-libyenne où ils font souche et donnent naissance à cette race libo-phénicienne qui devait plus tard faire la fortune des colonisateurs phéniciens¹.

Après avoir pris contact avec la civilisation égyptienne et y avoir puisé des renseignements plus ou moins précis sur les pays méditerranéens, ces Beni-Qedem égyptiens inaugurent la première période des excursions maritimes sous le nom de Cadmos l'Errant, nom générique des populations du Golfe Persique².

En Crète³, en Lydie, en Grèce, en Étrurie⁴, ces Cadméens jouent exactement le rôle que leur attribue la légende. Issus de Qedem-Chronos ou Ma'on-Minos, apparentés aux Égyptiens, ces Cadméens initient la population

1. Cf. MOVERS, *die Phœnizier*, t. II, p. I, p. 40; HÉRODOTE fait venir les Phéniciens de l'Érythrée. MELTZER (*ouvr. cité*, I, note 3) ne contredit pas cette opinion, mais croit que les Phéniciens étaient encore à l'état barbare lorsqu'ils vinrent en Palestine.

Sur les Phéniciens en Égypte, V. *Odyssée*, XIV, 29; HÉRODOTE, I, I et II, 12. Les Phéniciens dominaient sous Cadmos une partie de l'Asie. Phénix et Cadmos vinrent de Thèbes en Syrie et s'emparèrent de Tyr et de Sidon (SYNCELLUS, 228). Cadmos est appelé « l'Errant ». Une partie des Hycsos s'établit sous la conduite de Cadmos et Danaos en Grèce. (MOVERS, *ouvr. cité*, I, I, 36.)

2. Les Israélites ne parlent plus l'hébreu sans cesser pour cela de se considérer comme les descendants des Hébreux.

3. Les anciens signalent pour la Crète une tallassocratie sous le règne de Minos-Ma'on (MOVERS, *ibid.*, I, I, p. 38). Minos est également l'éponyme de la Lydie-Méonie (BRÉAL, *ibid.*, p. 35). La nation des Minyens est remarquable par ses richesses, sa civilisation et ses arts (RECLUS, *l'Homme et la Terre*, II, p. 282).

4. Sur Cadmus-Hermès l'Étrurien, voir MOVERS, I, 512. NONNUS appelle ce dieu du nom de *χαδμήλος*.

de l'Éreb à l'agriculture, au culte de Dionysos, leur enseignant l'art d'exploiter les mines et leur donnant une organisation sociale et militaire. Qedem ou Qadmilos préside à ce mouvement des Proto-Sémites, comme le dieu Qedem préside à la formation du culte du peuple hébreu.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que Carthage elle-même, l'ancienne Cacabé ou « étoilée », avait autrefois porté le nom de Cadméa, attribut qui ne fut celui d'aucune ville de la Phénicie syrienne. La « ville nouvelle » aurait donc joué un rôle important bien longtemps avant l'apparition des Phéniciens, à une époque où Cadmos incarnait les migrations maritimes des Proto-Phéniciens.

Si nous acceptons cette explication du mythe de Cadmos, nous arriverons facilement à trancher quelques problèmes qui ne cessent de préoccuper les savants.

En premier lieu, elle confirme les traditions grecques, déjà corroborées par les traditions bibliques, d'après lesquelles c'est de l'Afrique et de l'Égypte, et non pas de l'Asie, qu'était venue la civilisation primitive de la Grèce ; elle confirme que la première colonisation orientale en Crète et en Grèce vient des Phéniciens de l'Égypte et de la Libye, ce qui concorde avec les données de l'anthropologie et de la linguistique ¹. Plusieurs savants ont été frappés de la parenté physiologique des populations préhistoriques de Crète avec les Berbères. D'autre part, la mythologie grecque la plus ancienne qui se rattache au cycle cadméen ne se rapproche-t-elle pas par sa simplicité des idées naturalistes des anciens Sémites, avant que le culte solaire d'Osiris — dont Melqart n'est qu'une des multiples in-

1. Cf. EL. RECLUS, *l'Homme et la Terre*, II, p. 269.

V. le docteur BERTHOLON, *Origine et formation de la langue berbère* (*Rev. Tunisienne*, 1906). Cet auteur arrive (p. 51) à la conclusion suivante : Il existe dans les langues berbères une première couche d'expressions archaïques ayant été usitées aussi en Europe et en Asie Mineure. Et en Palestine, ajoutons-nous.

carnations — ne soit venu leur imprimer le caractère extravagant et mythologique que l'on sait.

En second lieu, nous ferons ainsi tomber une grosse objection qu'opposent les archéologues non sémitisants au rôle civilisateur des Phéniciens à une époque préhistorique : la grande civilisation mycénienne notamment, qui remonte au moins au milieu du deuxième millénaire, avait déconcerté les historiens les plus conservateurs ; on se trouvait acculé à deux thèses, dont l'une tendait à diminuer le rôle des Phéniciens dans l'histoire de la civilisation méditerranéenne, et dont l'autre aurait été réduite à reculer l'histoire de la Phénicie jusqu'à des époques où même le nom ethnique de ce peuple ne pouvait pas exister.

Or, si nous tenons compte du fait que les Hycsos apparaissent en Égypte et dans la Méditerranée vers l'an 2000 et si nous plaçons à cette époque les origines de l'activité maritime des Cadméens, entraînés de la Mer Rouge vers le nord, nous comprenons facilement que, plusieurs siècles après, une civilisation prospère, profondément influencée par celle de l'Égypte, ait été florissante déjà sur plusieurs points de la Méditerranée, que des relations maritimes aient existé à partir du quinzième siècle depuis Tarshish « l'espagnole » jusqu'en Asie Mineure. Les invasions des peuples de la Mer en Égypte et en Syrie et les traditions qui rattachent les Phéniciens et les Philistins de la Palestine à l'île de Crète se trouvent par ce moyen expliquées tout simplement. La civilisation mycénienne fut donc tributaire des Cadméens égyptiens, comme plus tard la civilisation occidentale sera tributaire des Tyro-Phéniciens.

Il nous reste à dire quelques mots de l'origine des mots

1. M. BERTHOLON (*ibid.*, p. 163) explique l'origine du terme Tarsis par l'ethnique Toursha-Tyrsiens, peuple maritime par excellence. C'est à lui que doivent leurs noms Tarsis-Tars et Tarsis l'africaine et l'espagnole.

« Phéniciens » ou « Puniques », termes qui ont fini par prévaloir chez les peuples classiques.

Au risque de paraître exagérer notre manière d'élucider tant de problèmes compliqués, nous croyons devoir présenter ici une nouvelle hypothèse.

Tout d'abord, il est évident que le terme « Phéniciens » n'est pas d'origine sémitique. Les anciens Égyptiens ont deux termes pour désigner les peuples maritimes de la côte libyenne : ce sont les Dzamhi ou les Tahi-Dzahi (les peaux claires). D'autre part, on a déjà pensé à la racine grecque (φοινίς, rouge), ce qui répondrait à l'origine primitive des Phéniciens venus, d'après certains auteurs, de la Mer Rouge, en outre aux termes de Édom — pays rouge — (la Qadouma de l'époque préhistorique) et, même, à Adam le « Rouge », l'ancêtre présumé de la race humaine.

La couleur rouge s'explique, d'ailleurs, par les teintes rougeâtres des sables sur les côtes de la Phénicie syrienne et africaine. En hébreu, ce mot se traduit Hôl, plus correctement « Haul »; Haula veut dire « Dunes maritimes ». Or, ce terme se retrouve dans plusieurs localités occupées par les Beni-Qedem, sous le nom de Haoula (pays des sables rouges¹).

On rencontre un pays de Havila dans l'extrême est du Golfe Persique, la patrie première des Phéniciens navigateurs². Strabon connaît encore un pays « Havelata »; le Targoum traduit Havila-Indica, c'est-à-dire les Indes dans le sens large du mot³. Or, ce pays de Havila se trouve être,

1. הוּלָה. Cf. מְגִלַּת תְּעֵנִית, c. III. C'est un collectif formé de הוּל à l'instar de עֲנָנָה (*Job*, III, 4) de עֲנָן, etc.

2. On pourrait affirmer que הוּלָה a toujours désigné un peuple des dunes et des sables (Cf. les Touaregs de nos jours). C'est le cas pour la Bible. Lorsque Josèphe (v. p. 48) traduit הוּלָה par Gétules, il pense évidemment à la valeur étymologique de ce terme. En effet, Salluste place les Gétules aux bords du Sahara (*Bellum Jugurt.*, XIX, II); Strabon, XVI, Jerachmiel et Eldad le Danite placent les Havila-Haulata dans le même pays.

3. Cf. SCHWARTZ, תְּבוּאוֹת הָאָרֶץ, Havila.

avec Ophir, le centre commercial du monde antique : Havila est le pays de l'or, c'est là qu'on trouve également le bdellion et l'onyx¹.

On peut donc supposer que le commerce était exercé primitivement par les habitants de Haoula, habitants des dunes ou « Cadméens de la mer ».

Plus tard, à l'époque où la deuxième race sémitique entre en scène et où le bassin de la Mer Rouge devient un pays sémitique, nous trouvons un Havila — fils de Yaqtan — dans l'extrême Sud-Arabique, exactement au point du Pouanit qui devient, à partir de la dixième dynastie, avec Habashet, le centre commercial des rives de la Mer Rouge².

Ce sont donc des fractions des anciens marins de la Mésopotamie, les Havila ou populations des dunes maritimes du Golfe Persique, qui pénètrent à cette époque jusqu'aux dunes de l'Érythrée, où ils fondent une nouvelle Havila. Après la conquête des Hycsos, les Havila pénètrent en Afrique et plus tard Josèphe identifie les Gétules avec les Havila, pensant probablement à l'étymologie du mot, qui veut dire sables³. L'histoire de ce terme géographique est donc exactement l'histoire des pérégrinations des Cadméens maritimes ; après avoir primitivement séjourné à Havila, « pays de l'or et de l'onyx », centre du commerce mésopotamien, ceux-ci font avec les Sémites cadméens une étape cadméenne et arrivent avec les Hycsos à la Libye-Phénicie.

Dans le Delta comme dans les parages du sud, ces marchands occupent toujours les dunes maritimes : ce sont les gens des sables rouges ou des dunes, comme les Cana-

1. *Genèse*, II.

2. Les inscriptions proto-arabes connaissent une divinité du nom de 𐤇𐤃𐤕 (OTTO WEBER, *Arabien vor dem Islam*, p. 19).

3. Les Havila sont les concurrents des Ma'ounim (Minéens), pour ce qui concerne la domination commerciale. Dans la grande inscription de Glaser n° 1155, nous voyons les Havila s'associer aux Sabéens pour surprendre la caravane marchande des Minéens (OTTO WEBER, *ibid.*, p. 28).

néens sont les gens de la plaine ; les Amorrhéens, les habitants des montagnes ; les Labnani, les habitants des neiges du Liban.

Cette simple exposition étymologique paraîtrait sans doute trop vague et trop faible, si la mythologie chère aux anciens ne venait la corroborer. La mythologie ne fait pas dériver « Phénix » de « rouge », mais de Phénix, frère cadet de Cadmos — oiseau fabuleux qui renaîtrait de ses cendres tous les mille ans¹. Or, le rapprochement étymologique qui en Grèce fait associer « rouge » à « Phénix » se retrouve en hébreu, et nous pourrions très bien présumer que les origines du mythe de Phénix sont plutôt sémitiques que grecques : en effet, dans la légende grecque, le Phénix se perd dans le sable du désert ; en hébreu, le terme « Haul », sable, s'applique au Phénix lui-même. Déjà le livre de Job connaît cette faculté mythique du Phénix lorsqu'il dit : « Je mourrai avec mon nid et je multiplierai mes jours comme le Phénix². » La version des Septante n'a pas hésité à traduire Haul par φοινίξος. Le Talmud raconte que le Haul est un oiseau qui n'a pas mangé du fruit prohibé de l'Éden. Aussi vit-il mille ans, après quoi il déchoit, son corps se détruit et il finit par ne plus rester qu'un œuf qui se transforme en oiseau².

1. *Genèse Rabba*, 19, 4. Le פִּנִּיץ est un oiseau pur, qui couvre en volant la sphère solaire. Talm. Bab. tr. *Sanhedrin*, f. 108. Tous lui obéissent (à Eve) sauf le Hôl = Phénix. En commentant le verset 18 du chapitre XXIX de Job, le Talmud dit que le Phénix vit mille ans, après quoi il disparaît dans le sable pour renaître de ses cendres. La question précisée par MOYERS (v. II, l. I, p. 23) est reprise par MELTZER (*Geschichte der Karthager*, I, 3, 76). Cet auteur écarte avec raison les termes de פִּנִּיץ-Pount et de Fenchu ; פוֹיִנִּיץ, פוֹיִנִּיץ, פוֹיִנִּיץ sont des mots grecs certains. L'hypothèse de la provenance de ce terme de פוֹיִנִּיץ « pays des palmiers » ne tient également pas debout. Il en est de même pour פוֹיִנִּיץ de פוֹיִנִּיץ = brigand, qui ne saurait pas être expliqué par la forme latine, qui est Pœnus. Les Égyptiens désignent leur pays du nom de Kem (pays noir), mais ils appellent aussi le pays de la côte syrienne du nom de Desert ou pays rouge, ce qui correspond à l'hébreu אֶדֶן.

2. *Midrash Rabba*, *Genèse*, 2 et 19, 4 ; *Midrash Samuel*, § 12 ; Talm. Bab., tr.

Tout cela nous amène à l'étymologie sémitique de Havila-Houla qui a pour racine les Dunes Maritimes : les conceptions de rouge et de phénix ne viennent que plus tard.

Les peuples méditerranéens auraient donc pu expliquer ainsi l'origine étymologique de la fraction maritime des Cadméens qui portait le nom de Beni-Havila, peuples des Dunes, rapproché de celui de Haul-Phénix et que personnifient les fils du Phénix.

On nous objectera que ce terme n'était pas connu en Palestine, berceau de la langue phénicienne, telle que nous la connaissons. A quoi nous répondrons que la Phénicie arabe et africaine ayant peut-être précédé celle de la Syrie, ce terme se répandit dans la Méditerranée avant d'être connu en Palestine. Cependant, nous avons déjà vu que, pour les anciens Hébreux, les Sidoniens figuraient à côté des Beni-Qedem envahisseurs ; ils les guidaient peut-être. Mais même en Syrie la trace du nom de Havila, « habitants des Dunes », ne semble pas avoir été absolument effacée. Il y avait, parmi les peuplades araméennes avoisinant Hamat la Cananéenne, une tribu qui portait précisément le nom de Houla¹. D'autre part, la Bible ne mentionne pas le nom du petit lac du nord, qu'elle appelle simplement le Mé-Mérom, lac Supérieur². Cependant, ce lac est célèbre par le fait que les Israélites y remportèrent une victoire décisive contre la coalition des Cananéens et des Amorrhéens. Or, ce lac a conservé son ancien nom : les Arabes l'appellent toujours du nom Bachr-el-Houl. Les sources talmudiques connaissent encore l'ancien terme de Hauvalata³, nom qui dans cet endroit dépourvu de sables n'a rien à voir avec l'étymologie de

Sanhedrin, f. 108. La légende de Phénix est plus tard reprise pour le compte de Hiram. Tout comme le Phénix ce roi aurait vécu 1000 ans.

1. *Genèse*, X, 23.

2. *Josué*, XI, 5 et 7.

3. *Talm. Jérus.*, tr. *Demaï*, II, commencement.

dunes et qui doit se rattacher à un groupement ethnique. D'ailleurs, les Israélites établis en Galilée ¹ continuent à désigner ce lac sous le nom de Yam-Havila : simple coïncidence, dira-t-on, que rien ne permet plus d'expliquer. Mais ce fait se rencontre précisément dans la région la plus phénicienne de la Palestine, en face de Sidon la Grande. S'il est vrai que les Phéniciens sont originaires de la Havila du Golfe Persique, ou de l'Érythrée, nous nous expliquons facilement la persistance de ce nom dans une région qui fut toujours le point d'appui des Phéniciens de la Palestine et d'où procédèrent probablement les ancêtres des Sidoniens; de là à conclure qu'à un moment donné de l'histoire on désignait les divers clans des Cananéens de la Haute-Galilée sous le nom générique de Havila, il n'y aurait qu'un pas. Toutefois, on ne saurait négliger cet indice au sujet d'une population cadméeenne, dont les avant-gardes, selon la Bible, campaient de « Havila au désert de Shour ».

La mythologie, les traditions, l'archéologie et l'antiquité classique, l'étymologie elle-même s'accordent pour faire des Phéniciens une race cadméeenne qui apparaît simultanément en Afrique et en Syrie sous la protection cananéenne. De plus, en leur assignant comme patrie primitive le bassin de la Mer Rouge et partant l'Égypte et la Libye, l'antiquité semble avoir voulu indiquer que les Phéniciens n'étaient que des nouveaux venus en Palestine. Cette tendance, qui est certainement déjà celle des livres bibliques, est formellement exprimée par les apocryphes du deuxième siècle avant Jésus-Christ, lorsqu'ils font de l'Afrique la patrie primitive des Cananéens. Reste à préciser si on peut voir dans ces Phéniciens des populations d'origine étrangère qui auraient, à un moment donné, prédominé en Palestine.

1. J. J. SCHWARZ, תבואות הארץ, p. 63.

V

LES HÉBREUX

Derniers venus en Syrie, les Hébreux ou « ceux de l'au delà de l'Euphrate », c'est-à-dire les plus Chaldéens des Sémites, profitent de la domination des Hycsos pour s'infiltrer simultanément en Syrie, en Arabie et dans le Delta. Leur individualité sémitique plus prononcée que celle des autres, leur long séjour dans les pays mésopotamiens font de ces nomades les plus résistants, les plus conscients des Sémites ¹. Les Beni-Qedem du désert et de l'Est palestinien s'hébraïsent bien vite ; sur les ruines des anciens peuples, des nouvelles tribus s'établissent, Ammon, Moab, Édom, etc., qui harcèlent les Couthites cananéens et amorrhéens ; les anciens Cadméens de pure race tels les Saba, Tema, Havila, subissent eux-mêmes l'ascendant des nouveaux venus et par des liens généalogiques se rattachent à Abraham, « le père de multiples races ».

Dans le Delta, ceux de leurs congénères qui devaient former le noyau du peuple d'Israël s'installent en pasteurs ; asservis plus tard par les Pharaons, on les rencontre comme fugitifs dans les traditions juives et égyptiennes et comme « Ephriû » jusqu'à l'époque des Juges ².

En Palestine, la domination égyptienne ne les empêcha pas de devenir les maîtres du pays : les tablettes de Tell

1. Cf. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 201 et suiv.

2. Ce terme était-il l'équivalent de עִבְרִי ou celui de אֶפְרַיִם ?

El-Amarna, qui jettent une lumière nouvelle sur la situation de la Syrie du quinzième siècle, nous montrent la Palestine harcelée par les Habirou ou par les clans de Haber et de Malkiel ¹ qui précèdent les Beni-Israël.

Nous les voyons s'emparer successivement du territoire d'innombrables petits royaumes, dont l'organisation rappelle singulièrement celle des sociétés berbères de nos jours. Pendant toute la durée que la Bible assigne à l'époque des Juges, c'est-à-dire entre le quinzième et le onzième siècle, la Palestine traverse une crise où se forment et se développent de nouvelles nations, et au fond de tous les récits qui nous ont été transmis, nous voyons deux races aux prises pour la conquête du pays : celle des Cananéens, à laquelle on rattache les Amorrhéens et les Hittites, vers le nord, race militaire et conquérante primitive et ayant « des chars de fer et des chevaux », qui pénètre jusqu'à la montagne, et celle des Hébreux, race nomade, mais apparentée aux Cadméens et ayant une conception religieuse très élevée et une conscience propre très développée. C'est en vain que nous chercherions à découvrir entre ces deux envahisseurs, qui tantôt s'entr'égorgent sans merci, tantôt fusionnent entre eux ou avec les petites peuplades cadméennes, le fameux peuple phénicien, illustre entre tous ; ces habitants de la côte du Liban, qui déjà au dix-huitième siècle auraient écumé les mers, civilisé les peuples, colonisé l'Espagne, se réduisent au quinzième siècle, en Palestine même, à quelques bourgs situés au bord de la mer et nullement distincts des autres Beni-Qedem. Les textes de Tell El-Amarna nous montrent les villes d'Arvad, de Gebal, de Berut, de Sidon, de Tyr,²

1. Cf. HOMMEL, *Gesch.*, etc., p. 100 ; *Ibid.*, p. 68 et 88 ; LANDAU, *ouvr. cité*, p. 15. Les Habirou menacent Arad-Hiba le roi-prêtre de Jérusalem. Malkiel et ses partisans font fuir les garnisons de Guezer, de Kiltu-Ké'ila et de Rubutu-Hebron (קרית ארבע) ; HOMMEL, *ibid.*, p. 89.

2. HOMMEL, *ibid.*, p. 82.

d'Acco et d'Alasia-Chypre, formant toutes de petites principautés isolées à l'instar des autres villes de la Syrie ; toutes, elles sont menacées par les Khati et les Amorrhéens du nord, les Habirou ou Hébreux du sud. Ce n'est qu'à cette époque, que les Amorrhéens occupent Arvad et Byblos et que ceux qui devaient devenir les Sidoniens s'emparent de la ville maritime de Sidon. Quant à Tyr, son prince ne garde plus que la petite île ou « rocher de la mer », où « il est enfermé comme un oiseau dans une cage » et où il implore en vain l'aumône de l'eau et d'un peu de bois : combien nous sommes loin de l'époque où la mer fournissait à « Tyr la Couronnée » les richesses d'outre-mer !

De navigation mondiale, de solidarité d'intérêts et de croyances, aucune trace ; de ces fameux Phéniciens écueurs des mers, aucun indice n'existe encore dans les annales trouvées à Tell El-Amarna.

Tout le pays de Zahi se réduit à quelques bourgs isolés, comme le resta plus tard Laïch-Dan, pauvres, insignifiants comme le reste de la Palestine, ayant d'ailleurs la même onomastique, les mêmes origines que les autres cités cadméennes.

Soumis par les Cananéens-Amorrhéens, dont ils embrassent peut-être la religion et dont l'origine ne s'explique que par les Hycsos « Hamites », ces villes reçoivent, ultérieurement peut-être, ce nom de Canaan, qu'illustrèrent aux yeux des Hébreux les peuples ayant des origines communes avec les Couchites¹.

Mais déjà les Habirou ou les Hébreux les suivaient de près ; ce qui ne fut point occupé par les Cananéens devint la proie des fils d'Abraham. En voici un exemple caracté-

1. Ce qui confirme que les Cananéens et les Hittites sont des Hycsos refoulés de l'Égypte. La présence des Cananéens dans le désert de Sinai (*Nombres*, XXI, 1, etc.), et des Hittites à Hébron (*Genèse*, XXIII) nous montre la persistance des arrière-gardes des pasteurs dans le sud. L'occupation de la vallée de l'Oronte ne daterait que de cette époque.

ristique : les Cananéens réussissent à s'emparer du nord de la Phénicie ; ils y restent et occupent le Liban jusqu'à Hamat. Le nord de la côte syrienne se rattache dès lors au monde couchito-égyptien. Cependant, les deux clans hébreux de Haber et de Malkiel, qui du temps des tablettes de Tell El-Amarna occupent le territoire de Juda, semblent se retrouver, un siècle plus tard, établis dans le nord où ils occupent le pays d'« Aseru », c'est-à-dire la Phénicie méridionale, que les Amorrhéens n'ont pas pu reconquérir sur les anciens Beni-Qedem¹.

L'Égypte, qui était alors la souveraine de la Palestine, semble avoir pratiqué la politique du laisser-faire ; elle se contentait d'occuper quelques points stratégiques importants, dont Guezer, que Pharaon cédera à Salomon (dixième siècle), devait être le dernier vestige ; l'influence égyptienne s'exerçait par la fondation des colonies religieuses, dont les souvenirs se perpétuent, tels ces nombreux Bet Shemesh ou les « Heres » — Serah-Héliopolis 𐤌𐤍² qui se rencontrent après cette époque en Palestine, prouvant l'introduction du culte d'Osiris — Amon en Syrie.

Tyr la Maritime n'aurait-elle pas été occupée par une garnison égyptienne, et son sanctuaire devenu plus tard celui de Melqart n'aurait-il pas une origine africaine ? Nous n'en savons rien ; mais ce qui nous est connu, c'est qu'au commencement le Baal de Tyr paraît avoir été un dieu du Ciel localisé et qu'on l'adorait sans forme ni image³ ; ce qui est plus certain encore, c'est qu'aux yeux des auteurs hébreux, les Cananéens et les Hébreux représentaient deux groupes ayant des tendances distinctes ; les uns Chaldéens et Cadméens personnifiant le culte de Qedem, le El Elion-Baal-Shamaïm, dont le culte austère devait aboutir à Jéhovah ;

1 C'est l'opinion de M. Jastrow (cf. *Jew. Encyclopedia*, art. *Asher*).

2. *Josué*, XV, 10 ; XIX, 22 et 41 ; XXI, 15 ; *Juges*, I, 35 ; VIII, 13 ; II *Rois*, XIV, 11, etc.

3. V. notre ch. XII.

les autres, les Cananéens, les Hittites, etc., ayant subi une influence égyptienne, restent fidèles aux conceptions égyptiennes et perpétuent le culte du Soutouch-Baal, le dieu Soleil, qui personnifie la civilisation égyptienne de l'époque. Plus tard, ce culte aboutit à Melqart-Amon, le dieu sanguinaire et somptueux. Ce qui n'empêcha pas, du moins à l'époque où nous en sommes, un phénomène de croisement et d'absorption entre les deux races : plusieurs des fils de Jacob sont d'origine mixte hébréo-cananéenne ¹.

Cependant, l'arrivée inopinée d'un troisième facteur donna une nouvelle tournure aux destinées ultérieures de la Palestine.

Nous parlons de ces peuples de la Mer, dont, grâce à la lumière des textes, le rôle commence à s'éclaircir.

Après la poussée des Cadméens, du Golfe Persique du troisième millénaire, la Phénicie palestinienne, située juste au centre géographique des trois continents, devient nécessairement le rendez-vous de toutes les races connues de l'antiquité.

1. Les patriarches épousent fréquemment des Cananéennes.

VI

LES MÉDITERRANÉENS EN PALESTINE

Dès le quatorzième siècle, les peuples riverains de la Méditerranée commencent à jouer un rôle actif dans les destinées de la Méditerranée sémitique : quelques siècles de contact avec les Libo-Phéniciens en Afrique, avec les Hittites en Anatolie (et probablement aussi un courant de colonisation active partant aussi bien de l'Égypte que de la Libye pour aller en Grèce et en Italie, avec l'île de la Crète comme point de ralliement central) avaient fait naître dans les régions des îles de Kittim une civilisation assez avancée¹. Les « peuples de la Mer », comme les Égyptiens les appellent, peut-être grossis des premiers flots indo-aryens, commencent à se distinguer surtout comme navigateurs et comme guerriers ; aussi Ramsès II² les emploie-t-il déjà dans ses campagnes contre les Hittites. Dans les récits des guerres de ce souverain, nous rencontrons les Loukou (Lyciens), les Darden (Dardaniens), les Moschi, les Javan, les Kishag-Kolch, à côté des Libyens et des Nubiens³ ; les relations maritimes

1. V. E. de ROUGÉ, *Extraits d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée* (Rev. Archéol., nouv. sér., t. XVI).

2. HOMMEL, *Gesch.*, etc., p. 38 ; MELTZER, *Gesch. der Kart.*, I, p. 18.

3. M. HALÉVY attribue à tous ces peuples une origine libyenne (*Journ. Asiat.*, 1874, p. 408). On pourrait dire, avec autant de raison, origine cadméenne-égyptienne ou méditerranéenne, les mouvements maritimes en

entre ces peuples riverains des trois continents ne peuvent donc plus être contestées ; l'homogénéité de leur civilisation, de leur caractère est confirmée par les gravures égyptiennes : on voit nettement que le génie de Cadmos a passé par là. Les peuples mercenaires subissent toujours la loi de l'attraction qui les attire vers leurs clients : c'est là une règle historique à laquelle les peuples dits « de la Mer » n'ont pas échappé.

Sous le règne de Mer-en-Ptah (1258-1230), une coalition de pirates méditerranéens, convoitant les richesses de l'Égypte et de la Syrie, se jette sur les côtes de ces pays. Leurs troupes, pour la plus grande partie, se composaient de peuples du nord et de tous les pays de la Mer, peuples classiques : Loukou (Lyciens), Akhaïvach (Achaïens), Tourshou (Tyrsiens), Shakloush (Siciliens), Sharden (Sardes), Mashoush (Libyens, Berbères, etc.)¹. Voici un tableau de cette invasion que nous ont transmis les Égyptiens : « Aucun peuple ne résista à leurs armes. Du pays des Hittites et de Qode (golfe d'Isée), de Carchemish jusqu'à Arvad et Alasia (Chypre), ils exterminèrent la population et dressèrent leur camp jusqu'à l'intérieur du pays d'Amoura dont les bourgs furent saccagés, les champs ravagés de fond en comble ».

« Ils arrivèrent en armes et menaçaient en Égypte : leur force principale consistait en Palsat, Zakkal, Dardaniens, Danan, Chaklouch et Mashousha. »

Cette époque troublée, où la Syrie et l'Égypte se trouvèrent menacées par les Libyens et les insulaires, coïncide avec la première apparition du peuple d'Israël dans un texte écrit : un document égyptien se plaint qu'en même temps les peuples de la Palestine du Sud furent harcelés par « la tribu d'Israël qui occupait alors le pays entre

question étant l'effet d'une réaction des Méditerranéens contre les Cadméens soumis à l'influence de l'Égypte, leurs maîtres en civilisation.

1. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 295 ; HOMMEL, *ibid.*, p. 100.

Askalon, Guezer, In'oom d'un côté et la Troglodyté (Hori-Édom), de l'autre ¹ ».

Ce fut une politique avisée que de livrer ce même territoire au reste des peuples de la Mer, car c'était mettre le noyau du futur peuple d'Israël aux prises avec une race qui lui était infiniment supérieure dans l'art militaire ; le roi d'Égypte se débarrassait ainsi des menaces de l'un en faisant des autres ses mercenaires. Les Philishis, les étrangers — terme d'origine hamitique probable ² — ne cesseront plus d'être une dépendance égyptienne.

Les nouveaux venus s'installèrent dans les cités maritimes : la ville d'Askalon, la cité la moins ancienne, mais aussi la plus purement maritime de la fédération des Philistins, doit probablement son nom aux Shakoula, comme Zéqalag et Zakkal³. En Dor le doivent aux Zakkala. Quant aux « Danan », il en sera question plus loin.

L'établissement des peuples de la Mer sur la côte syrienne eut une influence décisive dans l'histoire du peuple d'Israël. C'est grâce au choc avec cet ennemi d'outre-mer, qui soumit les « Beni-Eber » à une rude et longue épreuve, que ces derniers se ressaisirent et finirent par affirmer leur individualité propre : Israël tendra désormais à personnifier les Hébreux en général. Les textes Bibliques les plus anciens ont conservé le souvenir de cette invasion. C'est à elle que fait allusion l'oracle de Balaam ⁴ :

« Des flottilles viendront des Kittim ⁵ ; elles affligeront

1. MASPERO, *ibid.*, p. 208 ; HOMMEL, *ibid.*, p. 101.

2. Cf. celui de PHALASHA de nos jours.

3. HOMMEL, *ibid.*, p. 105.

4. *Nombres*, XXIV, 24.

5. L'identité des Hittites avec les Kittim, entrevue par MOVERS, est mise en doute par MELTZER (*ouvr. cité*, I, notes 7 et 11), mais elle ne saurait être réfutée. C'est là le propre de toutes ces colonisations qui fait que plusieurs fractions des tribus maritimes s'établissent chacune sur un point différent de la Méditerranée. Ainsi nous trouvons des villes qui portent le nom de כִּיִּתִּים en Phénicie et près du Golfe d'Akaba ; celui de

Asour ⁴ et affligeront Eber, mais (après tant d'autres) elles aussi finiront par être détruites... »

Les deux siècles qui vont suivre sont connus pour être l'âge héroïque d'Israël. C'est l'époque où les Hébreux et les Méditerranéens, qui finirent par se sémitiser, amalgamés aux anciens aborigènes cadméens, donneront naissance à une race nouvelle et éclectique : la race hébréo-phénicienne qui, vers la fin de l'époque des Juges, prendra définitivement conscience d'elle-même.

Jaffa (יפו = Jappo-Hyppo) en Palestine et en Afrique ; celui de Ascalon אשקלון en Palestine et en Ibérie ; celui de Tarsis-Tars, celui de חצרבות Hadrumète, en Arabie et en Afrique, etc.

1. Il s'agit ici évidemment de la côte palestinienne occupée par la tribu d'Asher. Or, le territoire de Tyr porte déjà dans les textes égyptiens du quatorzième siècle le nom d'Aseru. MOVERS nous signale une forme grecque Ζυρ pour désigner la Phénicie. Que la Phénicie tyrienne ait autrefois porté le nom de אשור, cela nous est confirmé par le passage du II *Rois*, II, 9. Or אשור et עבר (c'est-à-dire Edom, Midian, Israël), etc., ont tous les deux passé par Ma'on (OTTO WEBER, *Arabien vor dem Islam*, p. 24-5), le foyer des Beni-Qedem qui campaient entre שׂיר = אשור et חׂילה = Phénicie.

VII

LES PHILISTINS EN PALESTINE

L'établissement des peuples de la Mer sur la côte syrienne marque la deuxième époque de l'activité maritime des Phéniciens, celle que symbolise le cycle de Melqart — génie local de Tyr — qui finit par dominer les divinités rivales.

Parmi ces immigrants maritimes, il y avait des ancêtres des anciens Ioniens, originaires de Crète ou des autres îles grecques, il y avait des Anatoliens, il y avait certainement aussi des Lybiens originaires d'Afrique, races hamitiques, probablement apparentées aux anciens Cadméens de la Palestine, mais fortement mélangées d'Égyptiens. La Bible, en rattachant les Cananéens et les Philistins de la Phénicie à la race couchito-égyptienne, montre que tous ces peuples ont profondément reçu l'empreinte égyptienne, ce qui les mettait sous la dépendance des Hamites (Khem). D'ailleurs, les peuples de la Mer (les Ascaloniens) inaugurent leur activité par la destruction de Sidon. L'existence de leur colonie, qui supplanta celle des Sidoniens Cadméens, était sans doute la raison pour laquelle les Hébreux plaçaient en Afrique l'origine des Sidoniens. Quoi qu'il en soit, dans la tradition juive, les Sidoniens demeureront pour toujours des Cananéens non hébreux. D'autre part, la colonisation de Sidon par des Shakala met aux mains des Philistins la suprématie du commerce ma-

ritime et de l'activité industrielle, qu'ils ne perdront qu'avec l'établissement de l'empire de David.

A travers les légendes et les traditions qui nous sont parvenues touchant cette époque, à peine entrevoyons-nous quelques lueurs historiques sur le temps des Shofetim.

Pendant ces siècles du « devenir » de toutes les races qui se disputaient la possession de la Palestine, les Hébreux se montrent les plus résistants, les plus vigoureux : successivement ils se débarrassent de toutes les invasions nouvelles des nomades en Palestine, refoulant les unes, absorbant les autres ; ils rejettent les Cananéens vers le nord du Liban et finissent par supplanter les Philistins dans l'art militaire. Non seulement ils réussirent à se maintenir contre ces derniers, mais ils imposèrent aux Philistins et à tous les peuples de la côte leur langue et leurs traditions ethniques. A l'époque historique, le pays de Canaan ou d'Israël a la même langue et la même civilisation.

La première manifestation de l'individualité naissante d'Israël est marquée par la grande victoire des Hébreux du nord sur les Cananéens, victoire illustrée par le Cantique de Débora. C'est le premier réveil d'une race maîtresse qui prend conscience d'elle-même. C'est probablement à la suite de cette victoire, que les tribus du nord enlèvent la Phénicie aux Cananéens et forcent plusieurs tribus restées sur la côte à aller chercher, parmi leurs congénères libo-phéniciens, un refuge en Afrique. En effet, la tradition postérieure qui place en 1100 la fondation de la plus ancienne colonie phénicienne, paraît établir cet état de choses et prouve les relations maritimes avec l'Afrique ¹. D'autres traditions qui remontent au moins au troisième siècle (av. J.-C.) précisent même les noms des tribus, qui avaient quitté la Palestine pour se diriger en

1. PH. BERGER, *la Phénicie*, p. 7.

Afrique, notamment les Amorrhéens, qui occupaient la côte au temps de Tell El-Amarna; le Gergeséen, sur lequel on insiste particulièrement; les Qenites, tribu d'origine cadméenne qui habitait le nord du temps de Débora; les Qadmoni ou Cadméens de Juda; les Qenizi, dont une fraction fit partie de Juda et dont une autre figure comme la fondatrice de Carthage¹.

Ces traditions, que certains auteurs tendent à considérer comme imaginaires, sont trop anciennes pour que l'on puisse les traiter de la sorte: les relations entre la Phénicie syrienne et africaine étaient encore trop intimes pour que le souvenir s'en soit perdu; d'autre part, l'onomastique punique nous fournit de nombreux exemples de noms de Qenaz, Gîrgash, noms qui n'existaient pas chez les Hébreux et dont on doit nécessairement tenir compte.

Ces populations refoulées par les Hébreux, mais déjà fortement influencées par eux, sont précisément les Cananéens qui, venus, selon Diodore de Sicile, par la mer, s'établirent en Afrique à côté et grâce à l'aide des Libo-Phéniciens et qui demeurèrent depuis lors tributaires de la mère patrie²; leur onomastique, leurs croyances, leur organisation se distinguent tellement des races antérieures qu'ils gardent une place à part: ce sont des Phéniciens venus par voie de mer, des représentants des Hébréo-Phéniciens de la Syrie. Si les Philistins, grossis par des apports nouveaux du côté de la mer, savent encore maintenir leur individualité, les Phéniciens, dont l'expansion ultérieure devait être paralysée par les Méditer-

1. Les noms de קנו de גרגש sont très fréquents dans les inscriptions puniques de Carthage (*C. I. S.*). קניזי וקדמוני הלכו לאפריקא. Tal. Jér. 41 בכורות; שבועות, VI, 36 etc. Strabon et Ptolomée signalent la présence en Afrique de populations qui portent des noms sémitiques; entre autres, les Kénitiens, les Qedamasiens, les Erevides, les Negabiens (D'AVEZAC, *l'Afr. anc.*, p. 179).

2. Il est certain que les Libo-Phéniciens se considéraient comme Cananéens (SAINT AUGUSTIN, *Epis. ad Rom.*, 13).

ranéens, s'effacent de plus en plus : ils tendent à devenir Hébreux.

Peut-être Sidon a-t-elle joué un rôle dans ces migrations des Cananéens ¹, mais nulle trace ne se retrouve d'une activité qu'aurait exercée la future reine des mers, avant le dixième siècle et à l'époque des Juges. Tyr (la continentale) faisait partie du territoire d'Asher, occupé par les Hébreux. Elle était environnée des tribus israélites qui toutes, comme nous allons le démontrer, s'adonnaient à la navigation, autant que le leur permettaient les Philistins, dont l'influence s'exerçait peu vers le nord. A l'époque des Juges, les cités phéniciennes ne sont pas encore maîtresses des mers ; elles sont les égales, sinon les sujettes, de tant d'autres cités maritimes échelonnées depuis la Crète jusqu'à Tarsis l'Anatolienne et dont les relations commerciales, après l'invasion des peuples de la Mer, tendaient à se concentrer sur la rive de la Palestine. Ce pays ne se trouvait-il pas être, à une époque où l'Anatolie et la Grèce s'éveillent à la vie, le centre du monde alors connu ?

Movers ², en plaçant la fondation de la grandeur de Tyr au onzième siècle, est plus voisin de la vérité historique que tous les autres historiens ³ : tout au plus pourrait-on supposer qu'il y avait dans Tyr « le Rocher de la Mer » une garnison égyptienne qui, comme Guezer, avait pu s'y maintenir depuis l'époque des Tablettes de Tel El-Amarna. Il se pourrait aussi que ce fût un sanctuaire consacré à Amon-

1. Sidon est prise deux fois, une fois par les Amorrhéens (au quatorzième siècle) et une autre par les Ascaloniens (au douzième). Sa population, et surtout la classe dominante, devait donc être d'origine étrangère. Cependant עשתרת la divinité principale des Sidoniens et qui est la même que Athar, la déesse des Arabes, a une origine sémitique certaine.

2 *Ibid.*, II, II, p. 157-165 ; cf. toutefois PIETSCHMANN, *Gesch. der Phoenizier*, p. 374.

3. BERGER, *ouvr. cité*, p. 7. La puissance maritime des Phéniciens se développa sous la suprématie de Tyr vers 1000-900. LANDAU (*ibid.*) croit pouvoir la retarder jusqu'au sixième siècle.

Osiris qui donna naissance au culte de Melqart. Là serait l'origine de l'influence égyptienne ou des Libo-Phéniciens d'Afrique, devenus plus ou moins Égyptiens, sur le culte local, influence qui finit par avoir sa répercussion au temps où le culte de Jéhovah triomphe en Israël et détache les Hébreux des Tyriens.

Mais au moment où nous sommes, Hébreux et Phéniciens (ceux du sud au moins) forment un seul groupement : la communauté de langue est établie, la circoncision¹, d'origine égyptienne, est pratiquée par les deux peuples, à l'inverse des Philistins et des autres tribus non hébraïques ; les croyances cadméennes et égyptiennes sont partagées par les deux peuples : Samson et Josué tirent leur origine des mêmes conceptions mythiques que Melqart à Tyr². L'Égypte domine la tradition religieuse de Tyr ; il en est de même pour celle des Joséphites qui, eux, font remonter leur origine au prêtre d'On et dont le symbole est le « taureau » ; le veau est l'emblème du dieu Soleil d'Israël, comme il est celui de Melqart : ce sont toujours les « mêmes dieux qui font sortir Israël de la terre de Mizraïm » ou qui font venir Melqart-Baal de l'Égypte. Il en est de même aussi pour le culte du El-Elion ou du Baal-Sha'maïm de la basse époque : Sidon, Arvad et Byblos ont, avec Jérusalem et le Carmel, le dieu suprême de Qedem en vénération ; l'activité monothéiste d'Élie se concentre plutôt en Phénicie et le Carmel précède Jérusalem dans son évolution monothéiste. De plus, le dieu Bérit, le Baal-Bérit de la basse époque, qui, simultanément, se rencontre à Bérit et à Sichem, reste le centre de la fédération des Beni-Israël³ ; si Saül, David et Salomon laissent subsister

1. Hérodote, II, 104 ; Ezéchiel, XXVIII, 18 ; JOSÉPHE, *Contre Appion*, I.

2. Voir notre appendice *Melqart et Josué*.

3. Sichem est la Ka'aba des tribus d'Israël. Cf. מִשְׁכַּן רוּחָה אֲבֵן יִשְׂרָאֵל. Genèse, II, 24. C'est là qu'on trouve le betyl ou la pierre sacrée consacrée au Baal-Bérit, le dieu suprême de la fédération hébraïque. C'est là que Josué dépose l'arche, « sanctuaire de l'alliance des tribus du nord ». Abi-

Tyr seule, c'est qu'ils lui sont « frères », et « alliés ¹ ». Encore deux siècles plus tard, le prophète d'Israël reproche aux Tyriens, qui vendaient les Beni-Israël comme esclaves aux Grecs, de ne pas se souvenir du Bérît fraternel qui « liait » les deux peuples.

Donc, à l'époque des Juges, Hébreux et Phéniciens ne formaient qu'une seule entité ethnique. Les uns et les autres doivent être considérés comme un peuple cadméen à l'origine, mais avec des mélanges hétérogènes entre Hébreux et Cananéens et même entre Méditerranéens et Libo-Phéniciens.

En admettant qu'on puisse encore faire à notre thèse quelques objections au sujet des Phéniciens du Nord, submergés par les Cananéens, lesquels surent pendant longtemps se maintenir dans le Liban, aucune contestation n'est possible pour les Phéniciens du Sud dont Tyr fut le centre, et où les Hébreux, assimilés aux Beni-Qedem, possèdent du pays et le cultivent à partir de l'époque des Juges ².

Le rôle de Tyr se réduit à celui d'un petit bourg maritime fortifié, ce qui explique le nom de Mibezar-Zor ou « le Fort de Tyr » ; celle-ci ne pouvait pas encore être la reine des mers : le pût-elle, que les Philistins de la côte l'en auraient empêchée, de même qu'ils empêchaient les tribus d'Israël de prendre leur essor ; tout au plus, Tyr avait-elle des Suffètes peu différents des Shofetim qui présidaient, à la même époque, aux destinées des tribus éparses d'Israël ³. La période de développement de Tyr

melec, Saül, David et Roobaam y sont successivement couronnés. Cf. WINCKLER, *Geschichte Israëls*, II, p. 56 et notre appendice sur Melqart et Josué. Masoudi (*Prairies d'Or*, I, p. 115) connaît encore le terme de « Tour Berit » ou montagne du Berit, par lequel on désignait le mont de Garizim.

1. *Amos*, I, 9, בְּרִית אֲדָמִים.

2. Tyr, dit MOVERS (*ibid.*, II, I, p. 67), n'a pas été fondée par Sidon. Melqart est le génie de Tyr, tandis qu'Astarté est la déesse locale de Sidon.

3. Avant Abibaal, Tyr fut gouvernée par deux suffètes (V. MOVERS, *ibid.*, II, I, p. 353 ; MASPERO, *ouvr. cité*, p. 391).

ne dépasse pas celle de l'organisation définitive du peuple d'Israël : elle n'est guère devenue possible qu'après que les Israélites, sous Samuel et David, eurent réussi à secouer définitivement le joug des Philistins. Cette domination des Philistins, ce « peuple crétois », pesait d'ailleurs sur les Phéniciens de la mer comme sur les Israélites de la terre : l'écrasement des « Étrangers », que Hiram proclame dans son message à David, fut le signal de l'hégémonie de Tyr sur la mer et de Jérusalem au point de vue militaire¹. La victoire de David s'annonçait comme bien-faisante pour les deux nouveaux royaumes et rien n'annonçait encore la rivalité qui devait régner plus tard entre Tyriens et Israélites.

Les Tyriens étaient si peu Cananéens qu'ils voyaient d'un œil indifférent Salomon attacher à la glèbe les Cananéens restés en Palestine. Le chiffre de 150.000 auquel on évalue le nombre de ces Cananéens est exagéré sans doute, mais il montre pourtant le caractère de cette race guerrière, qui n'a jamais formé qu'une minorité conquérante, perdue parmi une population hébreo-cadméenne solidement assise² ; d'autre part, les souvenirs des anciennes relations des Cadméens avec les peuples de la Mer Rouge et du Golfe Persique étaient encore vivants chez les Phéniciens de Palestine. Hiram profite de l'écrasement des Philistins pour se rendre maître du commerce de Tarsis (l'Afrique et l'Ibérie), il s'empresse de mettre à la disposition du conquérant hébreu des « flottilles de Tarsis » pour renouveler les anciennes croisières vers

1. II *Samuel*, V, II.

2. Les Cananéens et les Hittites sont probablement les 240.000 guerriers Hycsos qui, selon MANÉTHON, quittèrent l'Égypte pour s'installer en Palestine. Encore ce chiffre ne devrait-il pas être pris en sérieuse considération. Toutefois, il s'agissait de plusieurs invasions successives : ce sont d'abord les Cananéens qui s'installent à Arad et les Hittites à Hébron ; puis vinrent les Yebousites, qui s'emparent de Jérusalem sur les Cadméens de Malchizedec. Partout, d'ailleurs, ces envahisseurs passent sans laisser de traces durables.

les pays d'Ophir, de Havila et reprendre le chemin de ces Indes antiques; comme on le sait, la domination du golfe d'Aqaba et la suprématie de la navigation arabe avaient préoccupé tous les rois guerriers de Jérusalem.

Asa, Josaphat et Uzia s'y mettent avec ardeur. Les Judéens colonisent Elat et les ports de la Mer Rouge, comme les Tyriens colonisent Tarsis; l'Afrique et la Méditerranée de l'Est¹.

Par ce fait, qu'on ne peut mettre en doute, sont expliquées les traditions populaires qui de tout temps avaient cours en Arabie et en Éthiopie au sujet des exploits de Salomon; comme le dit fort bien M. Maspero², le rôle d'Israël a été tout indiqué: « Le territoire d'Israël situé entre la Méditerranée, la Mer Rouge et le désert commandait les deux grandes routes du monde. » C'est une association parfaite. Tyr fournit la direction et Israël les ressources en hommes et en nature.

Pourquoi en serait-il autrement en ce qui concerne les pays d'outre-mer? Nous savons, du reste, que Salomon se réserva le monopole du fil, des chars et des chevaux, et que ses successeurs cherchèrent à en faire autant.

La participation directe et systématique des Beni-Israël aux mouvements maritimes des Phéniciens est donc un fait qui s'impose. Dans ce cas, ne serait-il pas plus logique d'accepter sans restriction la thèse d'une collaboration des Israélites et des Phéniciens à l'œuvre de colonisation dans les pays d'outre-mer? Ainsi, ce qu'on appelle généralement colonisation cananéenne serait plutôt une colonisation hébréo-phénicienne.

Le problème se pose si nettement que M. Pietschmann lui-même, le dernier historien des Phéniciens³, dont « l'esprit nie tout » ce qui n'est pas confirmé par des documents

1. Cf. HOMMEL, *ouvr. cité*, p. 120 et notre note 2, suppl.

2. *Ouvr. cité*, p. 392-393.

3. PIETSCHMANN, *Gesch. der Phönizier*, p. 28.

autres que la Bible, finit par reconnaître que des fractions de tribus du Nord ont pris part aux migrations des Tyriens.

Heureusement, des indices plus ou moins décisifs existent et démontrent jusqu'à l'évidence que la seconde période de la colonisation phénicienne, notamment celle des Tyro-Phéniciens proprement dite, qui distingue le cycle de Melqart de celui de Cadmos, diffère de la première, ou période libo-phénicienne, par son caractère foncièrement hébréo-phénicien.

Ces indices, on les rencontre un peu partout :

1° Dans les textes bibliques dont nous entreprenons ici une nouvelle révision, à la lumière des connaissances archéologiques actuelles ;

2° Dans les documents épigraphiques que le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* nous fournit dans leur ensemble et qui tous se rattachent à l'époque et à la civilisation hébréo-phénicienne ;

3° Dans l'onomastique, la théologie et le rituel sacerdotal même des deux peuples ;

4° Dans les données de la mythologie et du folklore fournies par les anciens et dont les survivances se retrouvent encore dans l'Afrique du Nord.

Nous ne saurions mieux faire, pour appuyer notre thèse, que d'énumérer minutieusement les sources qui concernent chacun de ces points. Étudions d'abord celles d'entre les tribus d'Israël qui, par leur situation géographique ou par leurs relations directes avec la Méditerranée, se trouvaient prédestinées à exercer une influence sur les migrations maritimes, à l'époque de la suprématie tyrienne¹.

1. MOVERS, *die Phœnizier*, II, I, p. 306-311, admet que des Israélites des tribus de Dan, d'Asher, de Zabulon, d'Issachar, de Naphtali ont formé une partie de la population des villes phéniciennes, où ils auraient exercé en tant que métèques les métiers d'artisans, de conducteurs de caravanes, et de marins.

VIII

TRIBUS MARITIMES D'ISRAËL

LES DANITES

Parmi les tribus dont les destinées semblent avoir été intimement liées aux migrations des peuples de la Mer et à celles des Phéniciens, la tribu de Dan mérite tout particulièrement notre attention. Un examen approfondi des textes, qui se rapportent à elle, nous montre qu'aux yeux même des auteurs bibliques, elle n'a jamais été l'égale de toutes les autres tribus d'Israël. Parmi les fils de Jacob, Dan figure comme une des quatre tribus « filles des concubines », c'est-à-dire issus de race mixte ; en outre, c'est la seule tribu qui ne soit pas composite : ses descendants forment un seul clan, celui de Shucham ou de Husham ¹ « le fils de l'inconnu », ce qui indique le peu d'importance qu'avait déjà cette tribu à l'époque de la rédaction des listes généalogiques du Pentateuque ; d'ailleurs, les récits les plus anciens ayant trait à l'époque des Juges désignent assez vaguement les Danites comme tribu en Israël : tantôt ils les appellent la famille Danite ², tantôt tout simplement

1. I *Chron.*, VII, 12. השם בני אחר. J'écarte la leçon de Shucham qui est très peu sémitique, tandis que השם fait penser à השכן (ville en Judée, *Josué*, XV, 27), השכמה (station des Beni Israël au désert ; *Nombres*, XXXIII, 29-30) ; et surtout à מוצרים (Psaumes, LXVIII, 32).

2. משפחת הדני, *Juges*, XIII, 2 ; XVIII, II.

le « camp de Dan ¹ ». Déjà Kuenen et Cheyne ² ont reconnu dans le nom de Dan un dieu éponyme, ce qui semble être confirmé par le texte concernant la conquête de Laïch où il est question du nom de « Dan leur père » ³. D'ailleurs, tous les autres noms des tribus s'expliquent de la même façon. Par ses origines douteuses, par le culte qui illustra le sanctuaire de Dan ⁴ où Jéhovah fut adoré sous la forme d'un taureau d'or, par son caractère de peuple maritime (à l'époque de Débora) et surtout par le cycle légendaire qui donna naissance à la légende de Samson, le Melqart des Danites, cette peuplade nous rappelle une de ces tribus libo-phéniciennes venues de l'Érythrée par l'Égypte, qui s'échouèrent en Palestine.

Le fait que les « Danan », qui figurent parmi les peuples venus avec les Philistins, disparaissent définitivement de la Palestine, tandis que les Phalazet, les Shakoula, les Zakkala ⁵ et plusieurs autres comme les Crétois et les Cariens y laissent des traces de leur passage, nous permettrait peut-être de voir dans ces guerriers nomades les derniers venus du flot des peuples de la Mer. Dans la mythologie grecque, Danaos est le fils de Bélus (le Baal) et d'Anchirrhoé, fille du Nil, nymphe d'un fleuve de la Libye se rattachant à la Phénicie, qui, elle, est petite-fille de Poseidon et de Libye ⁶. Rien n'empêche de supposer qu'à l'origine les Danites ne furent qu'une frac-

1. *Ibidem*, XIII, 25.

2. *Theologische Tijdschrift*, t. V, p. 291; *Encyclopedia Biblica*, art. Dan.

3. **בְּשֵׁם דָּן אֲבִיהֶם** *Juges*, XVIII, 29; XIX, 47. L'Apocalypse de Jean (VII) ne mentionne pas non plus la tribu de Dan. **דָּן יִצֵּן** (I. *Samuel*, XXIV, 6), serait Esculape ou Eshmoun le thérapeute (MOVERS, I, I, p. 533).

4. Dan est le serpent et le dragon sacré. Cf. FRIEDLANDER, *Revue des études juives*, t. XXXVII, p. 25.

5. L'origine du nom de la ville d'Ascalon doit être cherché de ce côté la ville de Dora avait porté le nom de Zaccala jusqu'à l'invasion assyrienne. Celle de **זַכְלָג**-Zakalag doit son origine à la même cause.

6. On remarquera que le premier Danite qui apparaît dans la Bible (*Levit.*, XXIV) est le fils d'un Égyptien; que l'autre Danite de marque (l'architecte de Salomon) a un Tyrien pour père.

tion de ces Danaens classiques, jetés par le sort des armes en Phénicie.

Dans la Bible même, deux indications incitent à formuler cette hypothèse : la première est fournie par le fameux passage, très ancien, qui, exactement rétabli par la critique moderne, a trait à la prise de Jaffa par les Cananéens ¹. Or, Jaffa fut une possession danite avant de tomber aux mains des Philistins ². Le deuxième texte, qui date de l'établissement de la royauté en Israël, dit explicitement : « Puisse Dan juger son peuple *aussi bien* qu'une des tribus d'Israël ³. » Dan est donc un nouveau venu, un fils adoptif admis à participer à la fédération législative du peuple d'Israël. D'ailleurs, la première mention biblique d'un individu appartenant à cette tribu ⁴ nous le représente comme un Danito-Égyptien.

Cette naturalisation, Dan semble l'avoir largement méritée.

A l'époque de la coalition cadméenne-israélite, sous Débora, contre les Cananéens, la tribu de Juda n'avait pas encore l'ascendant qu'elle devait exercer plus tard ⁵ ; aussi les Danites se désintéressent-ils des luttes qui mettent aux prises Hébreux et Cananéens. Débora leur reproche de continuer à vivre sur les eaux et de ne pas prêter leur concours aux autres Israélites ⁶. Ce reproche indique qu'à cette époque les Danites étaient déjà en train de s'hébraïser.

Cependant, ils sont mis en contact avec les peuples de la Mer par la poussée de ceux-ci ou peut-être même par l'arrivée de nouveaux immigrants de la Mer (Crétois et Cariens), qui ne figuraient pas sur la liste égyptienne des peuples de

1. Voir la note 6, *supp.*

2. Cf. *Josué*, XIX, 26.

3. *Genèse*, XLIX, 17. כֹּחֵד שְׁבִטֵי יִשְׂרָאֵל.

4. *Lévitique*, XXIV, 10.

5. Les Qénites du nord participent à cette campagne (cf. *Juges*, V-VI).

6. *Juges*, V, 17.

la Mer, et congénères des Philistins ¹. Acculé à la montagne de Juda, le camp de Dan, harcelé par les clans judéens, et plus développé sans doute au point de vue militaire que les Hébreux, soutenait le choc des envahisseurs ². Cette lutte des Danites contre les Philistins, est symbolisée par le mythe de Samson, le Melqart hébreu du Sud, qui combat contre Dagon, le dieu Poisson, la divinité nationale des Philistins ³.

Dans cette lutte nous voyons Samson, personnification de sa tribu, s'user en usant l'ennemi ⁴.

Dans la Bénédiction de Jacob ⁵, rattachée au séjour primitif de Dan dans le sud, l'oracle s'exprime de la sorte : « Dan est un serpent ⁶ sur le chemin et un céraste dans le sentier, mordant les paturons du cheval afin que son cavalier tombe à la renverse. O Éternel ! J'ai attendu ton salut !... »

Dans l'impossibilité où il était de se maintenir au sud, épuisé par les Philistins et tenu en échec par Juda, un clan de Danites comptant 600 guerriers, se décide à remonter vers le nord pour s'y établir solidement.

C'est l'histoire de la prise de Laïch sur les Cananéens et de l'établissement de la ville et des sanctuaires de Dan, dans le point le plus septentrional du pays d'Israël ⁷.

Dans le nord comme dans le sud, les Danites, déjà définitivement hébraïsés, forment le rempart d'Israël contre les Philistins étrangers. C'est à ce rôle des Danites soute-

1. I *Samuel* כרתי ופלתי VIII, 18; XXX, 14; II *Samuel*, XV, 18; I *Chroniques*, XVIII, 17, etc.; II *Samuel*, הכרי, XX, 23. Les Cananéens figurent souvent comme étant des Crétois. (*Ezechiel*, XXV, 17; *Sophonie*, II, 5).

2. A noter que la ville 'Yr Shemesh (Héliopolis) est comptée parmi les villes des Danites (*Josué*, XIX, 41). Abandonnée par les Danites, elle fut occupée sous le nom de Bet-Shemesh par les Ephraïmites (*Juges*, I, 35).

3. V. notre appen. I.

4. *Juges*, XVI, 30 תבמת נפשי עם פלשתים.

5. *Genèse*, XLIX.

6. Dan reste pour la Cabbale le symbole d'un serpent.

7. *Juges*, XVIII.

nant le choc des Bedouins nomades, que fait allusion la Bénédiction de Moïse¹:

« Dan est comme un jeune lion : il sautera du Bassan ».

Au couronnement de David, Dan entre définitivement dans l'alliance ou le Berit d'Israël ; les Danites figurent comme ayant délégué au roi 28.600 « guerriers dressés² ». Mais le rôle des Danites ne s'arrête pas à celui de tribut-
tampon et d'instructeur militaire d'Israël ; détenteurs de la civilisation méditerranéenne, déjà supérieure matériellement, sinon moralement, à celle des Hébreux, les Danites apparaissent comme leurs éducateurs en matière industrielle et religieuse.

Pour juger de l'ascendant que les Danites prirent sur Israël au point de vue religieux, il suffit de citer le mythe de Samson qui se répandit dans toutes les tribus d'Israël.

D'autre part, le culte des veaux d'or, importation africaine incontestable, couramment pratiquée à Dan jusqu'à l'exil, s'introduit à Bet-El, ville limitrophe du séjour primitif des Danites, et domine toute la tradition religieuse d'Israël ; il est si profondément enraciné dans les mœurs que, malgré les efforts des rédacteurs de la Bible, le nom d'Aaron, l'ancêtre présumé de la caste des prêtres, est intimement lié à l'introduction du culte du veau d'or³. Les descendants directs de Moïse figurent comme les prêtres du culte de Dan jusqu'à la destruction du royaume d'Israël⁴. Le premier prétendu blasphémateur de Jéhovah⁵ en Israël est un Danite dont le père est Égyptien.

1. *Deuter.*, XXXIII, 22.

2. *I Chron.*, XII, 35. Les chiffres n'y sont d'ailleurs que trop problématiques.

3. Cf. *Ezode*, XXVII, 35. העגל אשר עשה אהרן.

4. *Juges*, XVIII, 31.

5. *Levit.*, XXIV, 10. A noter cependant que שִׁלְמִיָּה, le nom de la mère de ce prétendu blasphémateur, est le même que celui du chef du clan des Lévites descendants de Moïse à l'époque de David (*I Chron.*, XXVI,

L'influence des Danites sur le culte de la Palestine nous ramène à la supériorité industrielle de cette tribu ; le sombre tableau que nous trace l'auteur du livre de Samuel ¹ sur l'absence de toute notion d'art et de métiers chez les Hébreux, nous montre les Danites dominant les cultes du « Pesel » et des veaux d'or et probablement aussi du Nehoustan (dieu-Serpent d'airain), en leur qualité de population industrielle. Aux époques les plus importantes de l'histoire de l'art en Israël, les Danites se trouvent toujours comme ses éducateurs.

Nous pourrions les comparer aux camps de nomades juifs ou Bahouzim, dont les survivants se rencontrent encore en Afrique, réunissant l'art de la guerre aux arts de la paix. Aujourd'hui encore ces Bédouins juifs sont les orfèvres, les forgerons et les tisserands des populations du désert ². Mais revenons à la Bible.

La première mention des arts en Israël, si nous tenons compte de l'état actuel des livres sacrés, se rencontre à propos de la construction du Tabernacle sacré. Dans le texte qui raconte les détails de cette prétendue construction, l'auteur évoque les noms des deux premiers artistes en Israël, notamment celui de Bezalel, fils de Ouri, fils de Hour, de la tribu de Juda, et celui de Ahaliab, fils de Ahisamach, de la tribu de Dan. Le malheur est qu'en rapprochant les textes, on sent qu'un rédacteur aaronide, qui

24-28). Ce récit serait-il l'écho lointain d'un conflit entre Mosaïdes et Aaronides ? Toutefois, le culte du Nehoustan (נחשת Dieu serpent), attribué à Moïse, nous semble être à la base du récit lévitique. Or, cette idole de fonte figurait dans le culte du temple de Jérusalem jusqu'à l'époque d'Ezéchiass (II Rois, XVIII, 4). D'ailleurs, les Docteurs du Talmud et même les Pères de l'Église n'ont jamais caché leur sentiment de répulsion pour cette tribu (L'Apocal. de saint Jean, VII et l'apocr. IV Esdras l'ont supprimé ; cf. Irénée, *Contra heretic.*, V, 30, 2 ; *Talm. Bab. Sanhedrin* 96a ; *Genèse Rabba*, 43, 98 ; tous ils ne savent trop blâmer l'attitude des Danites).

1. I Samuel, XIII, 29 ; cf. aussi Juges, I, 19, etc.

2. Cf. M. NETTER, *Univers israélite*, v. VII, p. 312 et s., et notre *Voyage d'études juives en Afrique*.

ne pouvait plus admettre qu'un événement de cette importance ait eu lieu sans le concours de Juda, a complètement remanié le fond du récit primitif.

Si l'on tient compte du fait que les rédacteurs bibliques n'inventent jamais et qu'ils s'efforcent de rétablir, avec les éléments que leur fournissent des textes divers, des vérités conformes à leur conception jéhoviste, nous arriverons facilement à découvrir les origines des noms des artistes qui figurent dans les deux récits. On a déjà reconnu que le récit de la construction problématique du Tabernacle est calqué sur celui de la construction du temple de Salomon. Ceci relève du domaine de l'histoire¹. On sera frappé de rencontrer les mêmes éléments étymologiques dans une partie de l'onomastique qui a trait aux artistes des deux constructions, comme on s'étonne de retrouver exactement les mêmes termes dans l'appréciation des qualités artistiques des deux générations d'artistes. Évidemment l'auteur du passage de l'Exode a connu le passage infiniment plus historique des constructions de Salomon².

Dès lors, comment se fait-il que ce soit précisément dans le récit fabuleux de la construction du Tabernacle que les noms des artistes figurent avec une précision qu'on ne retrouve pas dans le récit certainement authentique, du moins quant au fond, de la construction du temple de Salomon dans le texte des livres des Rois et des Chro-

1. Cf. entre autres, *Exode*, XXXI, XIII, 3-7: « Je l'ai rempli de l'esprit de Dieu en industrie, en intelligence, en science pour toute sorte de travaux, en or, en argent, et en airain et en sculpture de pierre et de bois... ils feront en pourpre, en azur (*Ibid.*, XVII, 7). » Hiram de Tyr, l'architecte de Salomon, est également rempli de l'esprit de Dieu en industrie, en intelligence, en science pour toute sorte de travaux, en or, en argent, en airain, en pierre, en pourpre, etc. (*I Rois*, VI et *II Chron.*, II, 13-14). On accordera que ce ne fut pas au désert que notre artiste aurait pu exécuter tous ces travaux artistiques compliqués.

2. Josèphe (*Antiquités*, VIII, 2, 4) affirme avoir copié aux archives même de Tyr les originaux des lettres échangées entre Salomon et Hiram.

niques. En effet, le nom de l'artiste a subi de telles altérations qu'il faut voir là le parti pris d'un rédacteur habitué à modifier, à écarter ou à changer une leçon qui le gêne. L'histoire des versions différentes que comporte ce nom est d'ailleurs très instructive. Dans le récit des Livres des Rois ¹, certainement mutilé, l'artiste que Hiram envoie à Salomon porte le nom même du roi de Tyr, ce qui prête déjà à des équivoques. Dans ce texte, Hiram est Tyrien d'origine, mais sa mère est issue de la tribu de Naphtali. Dans les Chroniques ², qui souvent puisent à des sources anciennes, le nom est Houram-Abi, un Tyrien dont la mère est de la tribu de Dan. Or, la traduction des Septante est ici très mutilée. Seul, Josèphe, qui prétend avoir lu des documents authentiques concernant ce sujet, a conservé la leçon de Houram ben Ouri : c'est le nom même du père du prétendu artiste de Moïse ³, Bezalel, de la tribu de Juda. Comme on ne saurait prétendre que les noms des artistes du Livre de l'Exode aient été modifiés, il est évident que l'intention d'écarter une contradiction flagrante a poussé les derniers rédacteurs des Livres des Rois à effacer les traces trop évidentes d'une coïncidence par trop fâcheuse.

En réalité, les différentes versions du nom du constructeur du temple de Salomon nous fournissent les éléments étymologiques, qui devaient servir de base aux rédacteurs de la Bible.

Cet artiste s'appelait primitivement Ouri ben Hour (am) Abi de la tribu de Dan, nom qui avait servi à fabriquer la généalogie de l'artiste judéen du Tabernacle : [Bezalel] le fils de Ouri, le fils de Hour. L'embarras qu'éprouvaient les rédacteurs bibliques devant cette identité de noms leur a suggéré l'idée de remplacer, à une époque où le Pentateuque était déjà clos, le nom de l'artiste par celui du

1. I *Rois*, VII, v. 13 et suiv.

2. II, ch. II.

3. בצלאל בן אורי בן חור *Exode*, XXXI, 2.

roi Hiram, le seul nom tyrien de l'époque qui leur fût connu.

Une seconde correction avait fait de ce Danite un homme de la tribu de Naphtali. Ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, ce sont les Chroniques, lesquelles se trouvent d'accord avec Josèphe, qui nous ont conservé la meilleure leçon. Quant au nom de Bezalel, il peut être un simple doublet du nom d'Ahaliab : l'idée exprimée par les deux étymologies est à peu près identique ¹.

Qu'on nous pardonne cette digression dans le domaine de l'Exégèse : elle nous confirme le rôle des Danites comme peuple navigateur, artisan, industriel et militaire. Le fait que ce fut un Danite qui dirigea la construction du Tabernacle, que ce fut un autre Danite établi à Tyr qui fut l'artiste chargé de diriger les entreprises du roi Salomon ; ce fait, joint aux récits des veaux d'or, du serpent d'airain et des idoles de fonte, n'est-il pas concluant pour démontrer la supériorité industrielle des Danites ?

D'ailleurs, la tribu de Dan disparaît de bonne heure de la Palestine. Le cas du clan de 600 Danites qui se voient forcés à chercher un refuge dans le nord, ne doit pas être unique. Peuplade maritime et industrielle, mêlée d'Égyptiens et de Tyriens, les Danites doivent être les premiers à profiter de la reprise par les Hébreux des relations commerciales avec les pays méditerranéens.

La grande colonisation qui se poursuit des deux côtés, du côté sud, vers le Golfe Persique, et du côté nord, vers la Méditerranée, explique seule la disparition de cette tribu, dans le sud, après le règne de Salomon, et dans le nord, un peu plus tard. Dans les textes où il est question des tribus d'Éphraïm, de Manassé et même de Siméon, il n'est jamais plus question de Dan. L'inscription de Zakir,

1. בצלאל = « dans l'ombre (l'abri) de El » אהליאב = « ma tente (mon abri) est Ab. » A noter que Ab fait partie du nom de Houram-Abi tel qu'il figure dans la version des *Chroniques*.

roi de Hamat, semble parler de Laïch ¹ comme d'une ville araméenne. Parmi les tribus du nord qui reprennent sous Ézéchias les relations avec Jérusalem, Dan fait totalement défaut : dans le sud comme dans le nord, Dan disparaît de bonne heure de la terre d'Israël.

Dans l'Oracle d'Ézéchiël sur Tyr, il est question d'un peuple arabe du Sud du nom de Dan ou de Ou-Dan ² qui fournissait à la Phénicie du fer et d'autres matières premières et qui figura parmi les peuples commerçants de la Mer Rouge, à côté des Arabes et des Sabéens. Sans doute, on aura de la peine à reconnaître dans ce peuple les Danites des tribus d'Israël, mais, d'autre part, les traditions qui courent les pays éthiopiens depuis la plus haute antiquité, et qui ont trait aux premiers rois de Juda, se trouvent singulièrement renforcées par tout un cycle de légendes qui se rattachent aux Danites et expliquent les origines d'une influence juive sur les deux rives de l'Erythrée. Depuis que les Arabes ont remué l'Asie et l'Afrique et amené des régions inconnues à la civilisation, on signale plusieurs apparitions des Danites, Juifs primitifs, industriels et maritimes qui surgissent des ténèbres de l'Arabie et de l'Éthiopie ³.

Nous traiterons ailleurs de ces apparitions systématiques des Danites depuis Eldad, le Danite aventurier du neuvième siècle, jusqu'aux temps modernes.

1. M. POGNON, *Inscriptions sémitiques de la Syrie*; M. Berger, à son cours (1908).

2. Chap. XXVII, 19. יִדָן וְיִזָן בְּאֵיזֶל. On a voulu corriger ici יִדָן sans tenir compte du fait que ce dernier nom ethnique figure déjà dans ce chapitre même (v. 15, à côté des peuples du nord et v. 20, à côté des Arabes et des Sabéens). Si nous admettons que אֵיזֶל est certainement une région arabe, (voir *Genèse*, X, 27 et I *Chron.*, I, 21) les deux autres noms doivent être cherchés dans la même direction. Cf. l'appendice V et notre étude sur les *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*. Ajoutons que l'*Apocalypse de S. Jean*, VII et l'apocryphe *Esdra*s IV, méconnaissent jusqu'à l'existence de la tribu de Dan. Le Talmud (*Sanhedrin*, f. 96) dit que « Dan repose dans l'obscurité ». Les *Chroniques* ne connaissent plus la généalogie des Danites.

3. Cf. nos appendices IV et V.

Encore au seizième siècle les rabbins du Caire voient dans les Phalacha, ces Juifs primitifs de l'Abyssinie dont le nom rappelle celui de Philistins¹, des descendants des Danites.

Le rôle joué par ces Danites dans le folklore juif du Moyen âge est tellement frappant que M. Neubauer s'écrie avec raison : « Évidemment les Danites se rencontrent avec plus de persistance que toutes les autres tribus d'Israël² ». Rien d'impossible à ce que des fractions importantes de Danites, plus ou moins monothéistes, aient pris la mer sur les flottilles de Salomon, d'Asa et de Josaphat, et à ce que ces Juifs primitifs aient laissé dans l'Arabie et l'Éthiopie³ des colonies plus ou moins importantes ; le cycle légendaire qui se rattache à Salomon et à la reine de Saba, comme plusieurs autres traditions connues des rabbins et des Arabes anté-islamiques, ne seraient-ils pas l'écho de ces migrations des Danites⁴?

1. V. appendice V.

2. *Were are the ten tribes of Israel?* Jewish Quarterly Review I, I-IV.

3. Ces migrations s'effectuaient également par voie terrestre. Cf. les exploits des Beni Ruben qui refoulent les Haggariens, des Ituréens, etc. ; ceux des Beni Siméon qui supplantent les Ma'ounim et les Hamites (I *Chron.*, IV et V). Les migrations des Israélites vers l'Arabie ont donc commencé à partir du dixième siècle av. J.-C. Que certaines fractions d'entre ces populations nomades n'aient pas rompu tout contact avec Israël, cela nous est démontré par les renseignements précis que donnent les *Chroniques* à leur égard.

4. Cf. notre appendice V, et notre étude : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*.

IX

LA TRIBU D'ASHER

L'histoire de la tribu d'Asher, telle qu'elle se trouve dans la Bible, est des plus instructives si on veut se faire une idée des rapports entre Hébreux et Phéniciens. Avec Dan, Asher figure au nombre des tribus « filles des concubines », c'est-à-dire de race mixte.

Le nom de cette tribu se rapporte également à une divinité éponyme : Asher est identifié avec Adonis Esmun ¹ et Esculape ²; c'est le dieu local qui en féminin fait Ashéra, l'Astarté des Hébréo-Phéniciens, dont le culte est certainement d'origine sémitique.

Les tablettes de Tell El-Amarna nous montrent les clans hébreux de Heber et de Malkiel (Habirou et Milkili) envahissant le sud de Juda. Mais déjà au dix-huitième siècle, Pharaon s'empare du territoire d'Aserou, qui n'est autre que la Phénicie méridionale occupée par les Beni-Asher ³. Les frontières de cette tribu sont bien indiquées dans le livre de Josué ⁴ : Asher occupe dix-neuf villes, c'est tout

1. Nous supposons que c'est à cette identité que fait allusion le jeu de mots qui figure dans la bénédiction de Jacob (*Genèse*, XLIX) בְּאַשֶׁר
שְׂמֵנָה לְחֵמּוֹ.

2. Le Baal-Marpé; cf. Ph. BERGER, *la Phénicie*, p. 21 : « Esmoun était la manifestation suprême de la divinité, celle qui enveloppait toutes les autres manifestations et les résumait en sa personne, comme le monde enveloppe les sept cieux planétaires ». C'est donc un dieu du Qedem qui devient plus tard Es'moun-Melqart.

3. Cf. Max MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 236.

4. Josué, XIX.

le territoire de la Phénicie méridionale, de Sidon à Acco ; la ville de Tyr est comprise dans ce territoire sous le nom de Fort de Tyr ¹.

Cette dernière ville est si bien occupée par les Hébreux qu'elle ne figure pas au nombre de celles qui restaient en la possession des Cananéens, telles que Sidon et Acco ². Le voisinage des Cananéens et des Hébreux a donné lieu à une de ces races mixtes désignées sous le nom de « filles de concubines ». Dans la division théocratique des tribus d'Israël en quartiers, Asher se trouve être le voisin de Dan et de Naphtali ³. A l'époque des Juges, Asher occupait toute la côte maritime. Le Cantique de Débora, confirmé par le texte égyptien, dit expressément ⁴ : « Asher s'est tenu aux portes de la mer et il est demeuré dans ces parages. » Du temps de Saül, les Philistins poussèrent jusqu'à Apheq ⁵, ce qui nous montre la Phénicie non moins menacée que les autres tribus Israélites par les peuples méditerranéens.

D'ailleurs, les Tyriens de l'époque de David étaient si bien considérés comme des Israélites que dans la table généalogique de la Genèse ⁶, où une origine distincte est indiquée pour chaque ville du nord, aucune mention n'est faite pour Tyr, qui pourtant était déjà à ce moment la grande cité des Phéniciens.

Dans la liste des tribus qui se réunissent à Hébron pour consacrer la confédération d'Israël sous l'hégémonie de David, Asher figure pour le chiffre respectable « de 40.000 guerriers habiles à organiser la guerre ⁷ ».

L'empressement de la tribu d'Asher, qui du temps de

1. מְבִצֵּר צֵר, probablement Palatyros.

2. Cf. *Juges*, I, 31-32.

3. *Nombres*, II, 25-27.

4. *Juges*, V, 17.

5. I *Samuel*, IV ; Apheq se trouvait dans le voisinage de Tyr ; cf. II *Rois*, XIII, 17, etc.

6. M. HALÉVY place sa rédaction sous le règne de Salomon (*Recherches Bibliques*, I).

7. I *Chroniques*, XII, 36.

Débora participa mollement à la guerre contre les Cananéens, s'explique par le fait que ce peuple fut heureux de se débarrasser d'un ennemi aussi gênant que l'étaient les Philistins, depuis la destruction de Sidon et jusqu'à l'occupation d'Apheq. L'hégémonie de Tyr, la plus méridionale des grandes cités phéniciennes, mais aussi la plus israélite de toutes, ne commence qu'avec la fondation de l'empire d'Israël et l'entrée en scène des Hébréo-Phéniciens qui succèdent à la courte domination des Canaanéo-Phéniciens.

Peu importe que Tyr ait gardé, dès l'époque des Juges, un Shofet particulier comme tant d'autres tribus d'Israël, et qu'à l'époque de l'installation du royaume d'Israël, Abibaal, le père de Hiram, s'improvise roi. La soumission de Biblos et de Sidon à l'hégémonie de Tyr ne commence que sous le règne de David et de Salomon, et probablement aussi grâce au concours militaire de ces derniers ¹.

De tous les rois de Syrie, Hiram est le premier à saluer David, auquel il envoie des bois de cèdres, des maçons et des menuisiers ²; il demeure son ami sa vie durant. La supériorité industrielle des Sidoniens subjugués par les Tyriens, comme la puissance militaire du royaume de David et de Salomon, expliquent que, de tous les royaumes de la Syrie méridionale, Tyr seule eût été épargnée et que, d'autre part, Hiram eût envoyé des présents au roi de

1. I *Rois*, V, 21 et 32. Les ouvriers sont Sidoniens ou Giblites, l'artiste Danite; l'aristocratie dominante de Tyr est militaire. Les troupes de terre sont peut-être les 40.000 guerriers habiles d'Asher (I *Chron.*, XIX).

2. II *Samuel*, V, 11; I *Rois*, V, 15; *ibid.*, IX, 14 où nous voyons Hiram envoyer 120 talents d'or à Salomon à l'occasion de l'impôt que ce roi préleva sur la Syrie. Hiram figure comme un ami constant de David (V, 19); il appelle Salomon son « frère » (IX, 13). L'« alliance de frères » entre Tyr et Israël est mentionnée par Amos, I. L'hypothèse de WINCKLER sur la prétendue soumission de Salomon à Hiram est réfutée par toutes ces citations (les seules sources que nous possédons), par tout ce qui précède et finalement par la thèse de cet auteur lui-même, lequel, ailleurs, refuse à Tyr toute importance mondiale antérieurement à l'époque assyrienne.

Juda. Le Berit des frères de race a seul pu servir de point de départ pour la suprématie de Tyr sur la mer. A noter que, sous le règne de David, Asher n'a pas de gouverneur spécial tandis que, sous Salomon, il y a un intendant à Asher et à Baalat¹.

L'histoire ultérieure de la tribu d'Asher est d'ailleurs celle des Tyriens eux-mêmes : cette tribu ne doit plus exercer aucune influence sur les destinées d'Israël.

La Bénédiction de Jacob fait allusion au rôle de fournisseur commercial joué par cette tribu. « Le pain qui viendra d'Asher sera si gras qu'il fera les délices des rois². »

L'auteur de la Bénédiction de Moïse³ paraît être jaloux de l'étonnante fortune de cette tribu : « Asher est le plus heureux des fils d'Israël ! » s'écrie-t-il, non sans ajouter : « Puisse-t-il demeurer agréé par ses frères ! » Ce qui montre que, déjà enrichi par le commerce des mers, Asher tendait à s'écarter de ses frères. « O toi qui trempe tes pieds dans l'huile, toi qui as le fer et l'airain pour chaussure ! » continue ce même oracle en faisant allusion au commerce des métaux et à l'industrie, source des richesses de Tyr « puisse ta vieillesse ne pas démentir ta vigueur ! puisses-tu te rappeler qu'il n'y a guère d'autre dieu que l'El de Yechouroun, c'est Lui qui vient à ton aide. Ma'on, le dieu de Qedem, qui soutient les bras éternels, qui chevauche les Arabot³ est à ton aide et les Shehaqim⁴ avec sa majesté... »

Dans ce texte prophétique, on sent le regret de l'auteur pour l'éloignement de plus en plus marqué des Tyriens, lesquels finiront par préférer Melqart à Yahou, l'Elohim de

1. I Rois, IV, 16.

2. Genèse, pas. cité.

3. Deutéron., XXXIII, 8-24.

4. ערבות שחקים sont avec Ma'on des dieux planétaires. Cf. plus haut, ch. II.

Qedem. Vain appel, vaines récriminations ! La tribu d'Asher, enrichie par le commerce d'outre-mer, spécial à Tyr entre les années 1000 et 500, devait subir la loi d'attraction que le facteur économique détermine dans toute société prospère. La petite île de Tyr, qui ne devait contenir que quelques milliers de pêcheurs, devient sous Hiram une grande cité qui s'étend sur le continent et absorbe toutes les populations environnantes. L'ancien temple du Baal (probablement le Baal Shamaïm des Cadméens qui, au dire d'Hérodote, n'avait pas d'autre représentation divine que les deux colonnes que nous retrouvons à Jérusalem)¹ devient le sanctuaire de Melqart, le « roi de la cité », d'origine égyptienne, qu'on adorait sous la forme d'un taureau². D'ailleurs, pour ces écumeurs des mers, Melqart, le conquérant de l'Afrique et de la Méditerranée, offrait plus de ressources que le pauvre dieu du Demos judéen, le Yahou de Sion.

Le territoire d'Asher, absorbé par la Phénicie, ne réapparaît plus dans les documents archéologiques³ ; les envahisseurs assyriens, égyptiens ne connaissent plus ce nom ethnique ; le dieu éponyme d'Asher ne figure qu'une fois dans les inscriptions phéniciennes⁴. C'est Ashera-Ashtoret, le féminin sidonien de Baal, le correspondant, qui finit par prédominer dans la théologie hébréo-phénicienne.

A l'époque de la destruction du royaume du Nord, Asher partage le sort de la Phénicie ; les populations de la banlieue de Tyr n'ont jamais été déplacées par les Assyriens comme celles de Samarie et de Sidon⁵. Seule

1. Cf. MELTZER, *ouvr. cité*, v. I, note I, où il résume la littérature sur l'histoire du temple de Melqart.

2. M. BERGER, *ouvr. cité*, p. 20.

3. Asoros et Karchedon (*alias*, Χαλκηδόν) seraient les fondateurs de Carthage (MELTZER, *ibid.*, II, note I). Cf. Herodien qui désigne la Phénicie sous le nom de Σύρ, que MOVERS fait dériver de אֲשֶׁר. Voir plus haut, p. 60.

4. *C. I. Sem.*, I, 65.

5. HOMMEL, *Gesch. d. alt. Morgenl.*, p. 100-112.

l'école jéhoviste, fidèle aux traditions qui se rattachent à l'époque de la grandeur d'Israël sous le drapeau de Yahou, se rappellera encore cette ancienne parenté des Tyriens et des Hébreux. Presque tous les prophètes antérieurs à la captivité traitent Tyr avec indulgence ; ce sont toujours des anciens « frères », des frères ennemis, il est vrai, mais nullement perdus¹. Comme il arrive dans toutes les républiques aristocratiques, les grandes masses du peuple et la classe rurale elle-même, qui devait être composée d'Israélites, étaient les plus atteintes par l'état d'inimitié et d'asservissement que la grandeur de Tyr devait entraîner pour elles. Au fur et à mesure que Jéhovah, le dieu du peuple affaibli et appauvri de Sion, se démocratisait, s'humanisait, se rapprochait des humbles et des petits, Melqart prenait le caractère sanguinaire et égoïste qui est spécial à son culte. Ce n'est point par un simple hasard que la pauvre veuve d'Élie est placée à Zarepta, en plein territoire des Phéniciens, et que plus tard, après la destruction de Samarie, « des gens d'Asher » figurent parmi les premiers qui se soumettent à Jéhovah². Parmi les habitants du territoire d'Asher qui suivaient les Tyriens dans leurs migrations maritimes, il devait y en avoir qui s'humiliaient devant Jéhovah et demeuraient fidèles à l'ancien idéal d'Israël. Pour Asher, le conflit entre l'aristocratie et les masses ouvrières laisse voir un antagonisme organique, qui menait à la séparation définitive du peuple de Jéhovah de celui de Melqart, et cet antagonisme se voit plus nettement chez d'autres tribus, ses parentes, notamment chez celle de Zabulon.

1. Cf. notre chap. XIII.

2. II *Chron.*, XXX, 11. Selon saint Luc (II, 31), la prophétesse Anne appartenait à la tribu d'Asher.

X

LA TRIBU DE ZABULON

La tribu de Zabulon occupait le Carmel et ses dépendances et dominait la côte phénicienne. L'éponyme de Zebul, qui est le synonyme de Ma'on¹ et de Qedem, fait supposer qu'il s'agit de l'une des anciennes tribus cadméennes qui, à l'époque des invasions des Cananéens, remontèrent vers le nord et s'installèrent solidement dans le Carmel. On trouve d'ailleurs une montagne du nom de Carmel en Judée². Un personnage mythique important de l'époque des Juges s'appela Zebul³. Dans la tradition biblique Zabulon figure comme une race d'origine hébraïque pure : il est avec Issachar le fils légitime de Jacob et de Léa ; dans la répartition militaire des tribus, celles-ci figurent toutes les deux sous le drapeau de Juda⁴.

Il s'agit donc d'une fraction des Beni-Qedem, qui prirent, d'après leur divinité éponyme, le nom de Zabulon. On rencontre, d'ailleurs, sur le territoire même des Zabulon une ville du nom de Ma'on. Quant à la divinité de Baal-Zebul, elle nous est connue d'après les données des anciens. A un certain moment de l'histoire, les Beni-Zabulon semblent avoir possédé la ville de Sidon. Dans la tra-

1. On trouve sur le territoire de Zabulon une ville du nom de Ma'on (*Talm. Bab.*, tr. *Zebahim*, f. 118).

2. *II Samuel*, XXV, 2, 5 et 7.

3. *Juges*, IX, etc.

4. *Nombres*, pas. cité.

dition juive, le Baal-Sidon ¹ est identifié avec le patriarche Zabulon. Les Cananéens ou les Libo-Phéniciens de l'Afrique s'emparèrent de bonne heure de Sidon la Grande. Sidon est une ville qui ne devait point être occupée par les Beni-Israël. En revanche, leur frontière longea celle de la ville même, dont ils dominaient aussi la banlieue. D'origine sémitique pure, le culte qui caractérise les Beni-Zabulon présente des affinités incontestables avec celui du Jéhovah de Jérusalem ; l'importance que ce territoire a prise dans l'histoire du développement du monothéisme, en a fait une Judée du Nord : Zabulon personnifie le réveil de la conscience nationale et religieuse d'Israël. Il dirige les autres tribus, soit à la guerre, soit en temps de paix.

A l'époque de l'écrasement des Cananéens par Débora, la tribu de Zabulon s'expose tout entière à la mort pour défendre sa suprématie ; c'est elle qui, plus avancée que les autres, fournit les scribes et l'état-major à Israël. « Zabulon est un peuple qui a exposé sa vie, avec Naphtali en rase campagne. Les rois de Canaan ont vainement combattu... Eux, ils luttent avec désintéressement ² ! »

Ainsi sous David, 50.000 Zabulonites, « tous militaires experts en l'art de la guerre et prêts à tous sacrifices ³ », embrassent la cause du conquérant jéhoviste ; leurs chefs portent déjà à cette époque des noms théophores jéhovistes ⁴.

C'est peut-être sous l'influence de la divinité éponyme de cette tribu que Salomon appelle son sanctuaire « Bet Zebul ⁵ ». Toutefois, il demeure acquis qu'un sanctuaire

1. דבולון נקבר בחלקו *Tosephta*, tr. *Gittin*, I ; J. SCHWARZ : *Tebouot Ha-arez*, p. 232. Il existe encore près de Sidon une « qoubba » que les Arabes appellent « Cheiq es-Sidon » et que les Juifs désignent comme étant la tombe de Zabulon.

2. *Juges*, V, 18.

3. II *Chron.*, XII, 32.

4. ישעיהו בן עבדיהו.

5. I *Rois*, VIII, 14.

cadméen très ancien existait sur le territoire de Zabulon. La Bénédiction de Moïse nous le dit explicitement : « Les peuples se réuniront sur la montagne, là ils offriront des sacrifices de Zedec ¹. »

On ne peut pas ne pas rapprocher ce Zedec du Malhi-Zedec et de Adoni-Zedec (ou Bezeq ²) des anciens sanctuaires de Jérusalem : il s'agirait, comme l'indique la variante de Bezeq, d'un Zeus-Jupiter ³ tonnant, maître de la mer, qui habitait un bocage dans le Carmel ⁴, divinité des Méditerranéens ; c'est le Dieu planétaire qui correspond à Jupiter et qui, dans le Panthéon des dieux cadméens, correspondrait à Zebul.

Ce sanctuaire, situé sur la montagne et dont nous étudierons l'évolution ultérieure, est avec celui du Sinaï un des foyers du monothéisme.

La grande révolution prophétique, qui se rattache intimement au nom mystérieux d'Élie et dans laquelle Yahou, le dieu unique, finit par l'emporter sur les prêtres du Baal, se serait accomplie sur l'autel du Carmel ; le récit dramatique de la sécheresse dans le Livre des Rois, récit dont le fond est confirmé par les annales tyriennes, nous explique le caractère plus social que religieux de cette révolution ⁵.

En présence de l'opulence et de la supériorité de Tyr, arrivée sous Itobaal à son apogée et réunissant les deux royaumes d'Israël sous la tutelle du roi et du Baal tyriens, la conscience morale opprimée des masses prolétariennes, représentées par le Nabi, se révolte et réagit.

1. *Deutér.*, XXXIII, 18-19. « Réjouis-toi, Zabulon, dans ta sortie et toi, Issachar, dans tes tentes. Les peuples (de la Palestine) se réuniront sur la montagne ; ils offriront là des sacrifices de Zedec עמים הר יקראו ».

2. *Juges*, I, 5-7.

3. Baal Zeus = Sydec. Cf. notre appendice Zedec et Zadoc.

4. Cf. *Michée*, VII, 1. שֹׁכֵנִי רַבְדָּד יַעַר בְּתֵךְ כֶּרְמֶל. Toi qui habites solitaire le bois au milieu du Carmel ! Cf. שֹׁכֵנִי סֵנָה (סיני), *Deutér.*, XXXIII, 16.

5. MÉNANDRE, dans JOSÈPHE, *Antiquités*, VIII, 7.

Dans cette lutte symbolique de Yahou contre le Baal, le Dieu-tonnerre tient son rôle. Ce n'est pas le Baal Soleil qui peut amener la pluie et le tonnerre, mais c'est Yahou-Zedec, le dieu des tonnerres, des grandes eaux, qui finit par devenir le dieu de la Justice.

Le lendemain d'une crise « où il ne resta guère plus dans Israël de 7.000 hommes non prosternés devant le Baal », Jéhovah prend sa physionomie spiritualiste définitive sur l'autel du Carmel.

Jéhovah est le nouveau nom de l'Élohim cadméen qui se dresse en face du Melqart africain ; son nom est le mot d'ordre donné sur ce sanctuaire de Zabulon : aussi ce dernier échappa-t-il à la débâcle, qui fit oublier tous les autres Bamot ou hauts-lieux de la Syrie. Il subsista jusqu'à l'époque romaine, et même nous devons à Tacite des renseignements précis, qui sont une preuve de l'identité de cet autel avec celui du dieu de Moïse, d'Élie et des dernier prophètes de Juda, après la réforme d'Ézéchias.

Cet auteur¹ raconte que de son temps on adorait au Carmel, en vertu d'une ancienne tradition, un dieu qui n'avait ni temple, ni statue, mais seulement un autel où l'invoquait sous le nom du dieu des Carmel² : « Est Judæam inter Syriamque Carmelus ita vocant montem Deumque ; nec simulacrum Deo aut templum ; situm tradidere majores, aram tantum et reverentiam. » Il s'agit donc d'une Bama de Jéhovah, d'un haut-lieu qui est à l'origine des sanctuaires hébreux³.

L'historien romain continue :

« En l'an 69, Vespasien lors de son passage à Ptolémaïs, ayant appris qu'il y avait, sur la montagne voisine, une divinité prédisant l'avenir, voulut la consulter. Il rep-

1. TACITE, *Hist.*, II, 78.

2. Cf. *Deut.*, pas. cité **הַר יְהוָה** qu'on pourrait traduire : les peuples invoquent « la montagne ».

3. Cf. BERGER, *ouvr. cité*, p. 26.

contra sur le Carmel un prêtre du nom de Basilides qui lui prédit (suit le récit)... »

Suétone ¹ confirme ces détails ; des auteurs chrétiens conservent le souvenir de ce sanctuaire.

Une synagogue se dressait sur son emplacement aux premiers siècles de l'ère chrétienne et ce fut sous la forme de Nazaréens ou d'Essenéens, qu'on retrouva au même endroit les descendants des anciens Nabi.

Le Dieu invisible de Zabulon qui finit par imposer à Jéhovah son caractère de Zédec, dieu de justice, ne pouvait pas être inconnu des grandes masses émigrantes qui colonisaient les pays méditerranéens ; en effet, selon la tradition, Zabulon fournissait à la Phénicie l'élément industriel et travailleur par excellence. Déjà la Genèse précise ce caractère des Zabulonites : « Zabulon réside au nord des mers, il habite le bord des bateaux et son flanc touche à Sidon ². »

Dans le Cantique de Débora, Zabulon fournit, en dehors de guerriers, des « experts en l'art d'écrire ³ ».

Dans la Bénédiction de Moïse ⁴, Zabulon apparaît comme peuple marin. « Réjouis-toi, Zabulon, dans tes excursions ! s'écrie l'auteur de la Bénédiction de Moïse. Car ils suceront l'abondance de la mer et les trésors cachés dans les sables. » Il est curieux de constater que les trois grandes inventions attribuées par l'antiquité grecque aux Phéniciens se trouvent localisées sur le territoire de Zabulon. Pour la première, c'est-à-dire l'habileté dans l'art d'écrire, il suffit de se reporter au Cantique de Débora ⁵.

1. *Vespasien*, V. ; cf. MOVERS, *ibid.*, II, p. 670. Élisée (II *Rois*, II, 25 et IV, 23) passe par le Carmel. Jamblique prétend que Pythagore aurait vécu dans la société des ascètes du Carmel (SMITH, *Dictionary of the Bible*, art. Carmel).

2. *Genèse*, XLIX, 16.

3. *Juges*, V, pas cité.

4. *Deutéron.*, XXXIII, 14.

5. מִשְׁךְ בַּשֶּׁבֶט סוֹפֵר

Quant aux deux autres, la fabrication de la pourpre azurée et celle du verre blanc, elles nous sont confirmées par le passage où il est dit « qu'ils héritent de l'abondance des mers, des « trésors cachés dans le sable », et par les traditions talmudiques commentant ce passage. « L'abondance des mers, ce sont les vers de pourpre; les trésors cachés dans le sable, c'est le verre blanc ¹. »

Ce rôle maritime de Zabulon est tellement accrédité dans la tradition, que l'auteur du livre de Jonas, lorsqu'il cherche un nom prophétique pour son roman à thèse, le trouve à Gat-Hefer ², sur le territoire de Zabulon ³, tant il considérerait comme naturel que ce fût un Zabulonite qui s'embarquât à Tarsis. A noter que Jonas déclare lui-même être un « Hébreu qui craint Jéhovah ».

Industrielle, maritime, pleine d'activité, la tribu de Zabulon apparaît comme la plus israélite, la plus hébraïque de toutes les tribus israélites du nord. Tous les textes la disent foncièrement attachée au culte du Yahou l'invisible.

Foyer du monothéisme, comment pourrait-on concevoir le rôle des émigrants qu'elle devait envoyer à travers la Méditerranée autrement que comme l'avant-garde du Jéhovisme, même dans les pays d'outre-mer ? Si des traditions, dont l'origine est souvent antérieure à l'Islam, courent, en plusieurs pays de la Méditerranée, sur Josué ben Noun, sur Salomon et Joab, ne serait-il pas plus logique, au lieu de les attribuer à une influence musulmane, de les faire remonter à l'époque de la colonisation tyrienne, c'est-à-dire entre 1000 et 500 avant Jésus-Christ ? D'ailleurs, plusieurs auteurs n'ont pas hésité à désigner le groupe zabulonite comme le plus ancien parmi les Juifs d'Afrique ⁴.

1. Tr. *Megilla*, f. 6a.

2. II *Rois*, XIV, 25.

3. *Josué*, XIX, 13.

4. Les rédacteurs des listes généalogiques du livre I des *Chroniques* ne connaissaient plus la filiation des Beni Zabulon.

Nous devons ajouter que si la Galilée du second temple nous apparaît, à l'exception de la Samarie, comme un pays essentiellement juif, elle le devait à la persistance de cette tribu jéhoviste peu entamée par les déplacements assyriens. Du moins les textes talmudiques placent en Phénicie une partie des dix tribus disparues d'Israël ¹.

Ajoutons que pendant tout le moyen âge les Israélites de la Phénicie s'adonnaient à l'industrie du verre et à la teinturerie. On sait combien les professions et les métiers ont un caractère héréditaire en Orient ².

Il y aurait quelques mots à dire du rôle joué par la tribu de Naphtali durant la guerre de Débora ; au temps de David, elle envoie « 37.000 guerriers portant le bouclier et la hallebarde ». On pourrait ajouter quelques mots sur le rôle que joua la tribu d'Issachar, sœur de Zabulon, au sujet de laquelle il est écrit : « Les chefs d'Issachar sont avec Débora ; Issachar est l'appui de Débora. » — Ailleurs on vante leur science astrologique : « Les fils d'Issachar qui étaient fort habiles à consulter le temps pour savoir ce qu'Israël devait faire ».

Mais nous estimons que nos recherches ont suffisamment établi que les Phéniciens de l'époque tyrienne formaient en réalité un seul bloc avec les Hébreux-Israélites et qu'il y a même impossibilité, au double point de vue géo-

1. Cf. *talm. Jérus.*, tr. *Sanhedrin*, chap. XI, § 6 : שלש גלויות גלו : ישראל אחת לפנים מנהר סבבטיון ואחת תחת דפנה של אנטיוכיא ואחת שירד עליהם הענן וכסם. Les Israélites ont subi trois exils successifs : le premier les transporta sur la rive opposée du fleuve Sambation, l'autre les jeta sous les ruines d'Antiochie et le dernier les couvrit d'une nuée qui descendit du Ciel. « Le premier de ces événements fait probablement allusion à la destruction d'Antioche en 114. Le deuxième peut se rapporter aux Israélites qui habitaient le nord de la Phénicie près du fleuve Sabbatique, cf. : JOSEPHÉ, *Guerres Jud.*, VII, 13. Corroboré par le Yalkout Shimeoni, *Isaïe*, XLIX, etc., ce passage nous montre qu'il s'agit des dix tribus d'Israël.

2. *Itinéraire* de Benjamin de Tudèle.

graphique et ethnique, de séparer les uns des autres : d'ailleurs la pratique de la circoncision, l'onomastique commune, la formation du rituel du culte et jusqu'aux archaïsmes proto-israélites, qui après leur disparition de la métropole se retrouvent encore dans les colonies phéniciennes de l'Afrique, tout cela est tellement évident que nous pourrions affirmer que, qui dit Tyro-Phénicien, dit Hébréo-Phénicien...

XI

LES ORIGINES DE MELQART

En introduisant ici les Phéniciens de l'époque de la suprématie tyrienne, dans le cadre de l'histoire des Hébreux, nous nous attendons à l'objection formulée par maint savant et très bien résumée par M. Ph. Berger¹. « Le passage de la table généalogique de la Bible, dit celui-ci, présente les Cananéens comme proches parents des Couthites et des Égyptiens et comme formant avec eux le groupe des peuples hamitiques. On a cherché à expliquer la place faite par la Genèse aux Cananéens par l'antipathie qu'inspirait aux Hébreux un peuple rival auquel ils disputaient la Palestine. Mais à ce compte, ajoute avec raison M. Ph. Berger, les Hébreux auraient dû en faire autant pour les Moabites, les Ammonites et surtout les Iduméens et les Amalécites, leurs ennemis traditionnels. »

Cette objection tombe d'elle-même, si nous admettons la thèse que nous avons tenté d'établir sur l'origine couthite des Hycsos : ce seraient ces envahisseurs non sémitiques qui, ayant subi le contact de la civilisation et de la langue égyptiennes, se propagent dans le bassin de la Mer Rouge, dans l'Afrique du Nord, sur les îles de la Méditerranée et le littoral de la Syrie ; l'auteur de la table généalogique, qui a vécu un millénaire après l'invasion des Hycsos, se trouvant en présence de deux races orientales

1. *Ouvr. cité*, p. 2.

distinctes par leurs croyances et leurs traditions, n'a fait que constater cette division qui rapprochait les uns des Égyptiens, les autres des Mésopotamiens. La difficulté qu'il y avait dès cette époque à faire cette distinction, nous est montrée par la confusion des textes bibliques sur les origines à la fois sémitiques et hamitiques de tel ou tel peuple. En ce qui concerne les Phéniciens proprement dits, même confusion, mêmes contradictions¹. Les auteurs bibliques avaient connaissance d'une origine plus ou moins cadméeenne des peuples marins de la Palestine, et tenaient des Sidoniens mêmes, des traditions qui les rapprochent des Beni-Qedem, parmi les mélanges perpétuels, impossibles à suivre, entre populations de l'Afrique, de la Crète, de Chypre et de la côte phénicienne. D'autre part, les Hittites² et les Cananéens qui s'emparèrent de Sidon et d'autres villes, étaient considérés par eux comme des Hamites purs. En outre, les origines des cultes phéniciens subissaient une influence Wibo-égyptienne, qui s'accroissait à partir de l'invasion de Sheshanq (vers 900).

Movers soutient³ pourtant que Byblos ou Gebal, la plus ancienne ville phénicienne, par le caractère de son Panthéon et de son culte particulier toujours distingué par la Bible, a été peuplée par des Hébréo-Araméens. L'inscription, publiée par Renan⁴, confirme le rapprochement de sa langue avec l'hébreu. Beyrouth, la ville du Berith, nous semble avoir gardé le même caractère. Quant à Tyr, nous avons suffisamment établi son caractère hébraïque à

1. A noter toutefois que cette confusion n'existe pas dans la Bible en ce qui concerne les peuples dits Japétites.

2. L'influence égyptienne sur la civilisation hittite est attestée par les dernières fouilles (MASPERO, les Hittites et leur empire, *Journ. des Débats*, du 21 juin 1908).

3. *Die Phönizier*, II, 1, p. 20 et suiv. MELTZER (*ouvr. cité*, I, p. 18) montre avec raison que Byblos n'a jamais joué le rôle que lui attribue Movers, et que Sidon elle-même n'apparaît dans les anciens textes égyptiens que comme une ville d'importance secondaire.

4. *Journal des Savants*, juillet 1875 ; BERGER, *ouvr. cité*, p. 6.

l'époque de la constitution du royaume d'Israël. Nous allons trouver, jusqu'à une époque tardive, cette parenté consciente entre Tyr et Israël exprimée par le « Bérît fraternel » et montrer que la séparation entre Melqart et Jéhovah ne date que d'une époque postérieure.

Le second roi de Tyr, Hiram, réussit à subjuguier les Phéniciens et à faire de sa capitale la métropole des « Sidoniens »¹. Il emploie des ouvriers giblites, sidoniens et libanais dans les constructions de Salomon : Hiram suit donc, à l'égal des peuplades indigènes du Liban, la même politique d'asservissement que Salomon à l'égard des Cananéens². Roi vassal, ou tout au plus protégé, Hiram fournit à Salomon des ouvriers et des matériaux, des capitaines sidoniens et des métaux précieux. Lorsque le somptueux roi de Juda voudra le récompenser par la concession de Cabulun, Hiram se gardera bien de s'aliéner les sympathies des tribus d'Israël : il refusera nettement³.

En revanche, il profitera de la sécurité que l'écrasement des Philistins avait fait régner sur la Méditerranée, pour exécuter de grands travaux et entreprendre dans la Méditerranée la colonisation sur une vaste échelle.

« La ville qui couvrait alors plusieurs îlots séparés » par des bras de mer, fut agrandie et réunie au moyen de remblais et de quais fortifiés⁴. Elle pouvait abriter environ 30.000 habitants et elle déborda sur le continent; l'absorption des Beni-Asher se poursuivait donc à cette

1. BERGER, *ouvr. cité*, p. 7.

2. I *Rois*, V, VIII, IX. X. JOSÈPHE (*Antiq.*, VIII, 2) affirme que les archives de la ville de Tyr possédaient encore de son temps des documents authentiques concernant les relations entre Hiram et Salomon. A en croire cet auteur, le roi de Jérusalem occupait une place honorable dans le folklore des Tyriens (cf. *l'Histoire du sage Abdémon*).

3. JOSÈPHE (*ibid.*) a raison d'interpréter les v. 10-13 de I *Rois* IX comme un refus d'accepter ce cadeau.

4. JOSÈPHE, *ibid.*, VIII, 2 ; MASPERO, *Hist. anc. des peup. de l'Orient*, p. 434.

époque déjà, et par des moyens pacifiques. La « Qarta » ou la cité par excellence fut ainsi créée. Avec la ville, le « roi de la cité » ou Melqart entra en scène et inaugura l'activité maritime des Tyriens, que les Grecs devaient plus tard représenter par le mythe de Melqart.

Mais à l'époque où nous en sommes, Melqart ne pouvait encore prendre l'ascendant qu'il devait avoir plus tard. D'après la cosmogonie tyrienne, que nous a conservée Sanchoniaton, Tyr avait été fondée par deux frères, Sameroumos et Ous'oos. Or, Sameroumos est le Ciel haut, une divinité cadméenne certaine; quant à Ous'oos, on a cherché à l'identifier avec Esaü, le père mythique d'Edom ou « Peuple rouge », frère d'Israël et maître des débouchés maritimes du Sud¹.

Du temps de Hiram, un des îlots tyriens possédait un temple que les Grecs identifièrent plus tard avec leur Zeus olympien et qui correspond à un El-Elion sémitique. Sur une autre île, la plus grande, Hiram bâtit le temple du Baal tyrien ou de dieu local qui doit peut-être son origine à une ancienne colonisation africaine. Seulement, du temps de Hiram, et même plus tard, Melqart était encore loin d'avoir la physionomie solaire que l'antiquité classique lui attribua².

Le temple de Hiram semble être la copie exacte de celui de Salomon³. Deux colonnes (le Jachin et le Boaz de la

1. Après MOVERS et RENAN (*Mém. de l'Acad. des Inscr. et B.-Lettres*, XXIII, p. 241-334), M. DELAGRANGE (*Etudes sur les relig. sémit.*, p. 361 et s.) a repris la critique de l'œuvre du cosmographe tyrien. Nous admettons volontiers une antique origine hébraïque, commune aux cosmographies phénicienne et biblique. Le rôle que אדום-עשו joue dans ces textes ne nous surprend nullement, les Phéniciens eux-mêmes ayant tiré leur origine de l'Idumée.

2. MASPERO, *ibid.*

3. I *Rois*, VII, 21. יכין ובעז. Étymologiquement, le terme phénicien יכין correspond à l'hébreu יהיה = יהוה. Quant au terme בעז, il figure dans la Bible comme étant le nom de l'ancêtre du roi David. Ces deux colonnes symboliques doivent être identifiées avec les fameuses colonnes d'Hercule-Héraclès.

Bible ¹⁾ représentaient, à l'exclusion de toute autre, l'image de la divinité, et ceci du temps d'Hérodote. La forme égyptienne du taureau, qui s'imposera plus tard au culte de Melqart, n'a donc jamais réussi à pénétrer jusqu'à l'intérieur du temple, où un conservatisme puritain interdisait toute innovation. Cette forme sera d'ailleurs commune aux Tyriens et aux Israélites qui, eux, adoreront Jéhovah sous la forme d'un veau d'or ; aussi les prophètes de l'ancienne école, antérieure à la réforme de Josias, seront-ils très indulgents à l'égard de Tyr. Pour Amos, Tyr est l'allié fraternel d'Israël. Isaïe a beaucoup d'égards pour Tyr ²⁾. Il prévoit même un retour de Tyr à Jéhovah, auquel elle apportera toutes ses « richesses ».

Ezéchiél, qui écrit au moment de l'apogée de la puissance maritime de Tyr ³⁾, nous dit explicitement que la divinisation de Melqart n'a commencé que de son temps. « Tu étais parfait ³⁾ dans tes voies depuis le jour où tu fus créé et jusqu'à ce qu'une perversité fût trouvée en toi. » Cette perversité, — le prophète y revient dans ce chapitre à deux reprises, — c'est la divinisation du roi de la cité. « Parce que ton cœur s'est élevé et que tu as dit : Je suis El et je suis assis sur le trône de Elohim au sein de la mer, quoique tu ne sois qu'un homme et non pas le Dieu fort... parce que tu as élevé ton cœur comme s'il était le cœur de Dieu... »

En réalité, la divinisation mythique de Melqart, le roi de la cité, date d'une époque postérieure. Les rois d'Israël, qui ont pourtant professé tous les cultes païens de la Syrie, n'ont jamais connu ce culte demeuré étranger aux

1. BERGER, *ibid.*, p. 22.

2. Chap. XXIII.

3. Ch. XXVIII.

4. תמים

5. Melqart porte avec les rois de Tyr la pourpre. Hiram lui-même est identifié (dans la Haggâda juive du moins) avec le Phénix qui vit 1.000 ans.

Hébreux. C'est à une infiltration de basse époque que les Hébreux doivent l'adoration humaine, la mythologie compliquée, ainsi que les procédés sanguinaires qui accompagnent les cultes du Baal.

Sous Hiram et ses successeurs, nous nous trouvons donc en plein monde hébréo-phénicien : c'est l'époque où Melqart inaugure sa campagne maritime. C'est l'époque tyrienne qui succède à celle des Cadméens africains et méditerranéens ; c'est la civilisation hébraïque qui supprime celle des Libo-Phéniciens.

En effet, Melqart n'invente pas l'écriture ¹ ni la pourpre, ni la fabrication du verre : tout cela était connu avant même la fondation de Tyr. Mais Melqart préside à la propagation d'un nouvel alphabet, celui que les Juifs désignent sous le nom d'écriture hébraïque et qui compte vingt-deux lettres. Des hypothèses assez fondées permettent de croire à l'existence d'une ancienne écriture qui, en Arabie, aurait été imaginée sous les Hycsos et qui semble avoir été familière aux peuples de l'Afrique et de la Méditerranée. Mais en Palestine même, on continua assez longtemps à employer une écriture cunéiforme comme nous le montrent les tablettes de Tell El-Amarna et le terme biblique de « Écriture divine ² ». Les premières inscriptions phéniciennes n'apparaissent qu'au neuvième siècle et on constate une écriture jeune encore, peu usitée. Cette écriture se propagea depuis à travers tous les pays occidentaux.

Il en est de même pour la colonisation ; Melqart ne civilise pas la Grèce : Cadmos l'a déjà fait ; mais il parcourt ce pays et la Crète pour recruter une armée ³, ce

1. Cf. *כתב עברית* par opposition au *כתב אשורית* ou araméenne ; *Tal. Bab. Sanhedrin*, f. 21.

2. *מכתב אלהים* ; écriture sacrée ou hiéroglyphe dans laquelle furent écrites les tables de la Loi (*Exode*, XXVII, 16). Cf. BERGER, *ouvr. cité*, p. 6. Noter le passage des *II Chron.*, II, 10 *וישנה היום בכתב*.

3. Des mercenaires et des matelots.

qui est conforme à la réalité matérielle. Des mercenaires grecs et crétois se retrouvent chez les Phéniciens.

Il concentre, avec l'aide des peuples de la mer, son action maritime et politique en Afrique et dans la Méditerranée occidentale, jusqu'aux colonnes d'Hercule ; ces colonnes ne sont autre chose que la représentation de la divinité de Tyr à une époque fort ancienne.

On connaît les étapes de cette colonisation : c'est d'abord l'île de Chypre qui, du temps de Tell El-Amarna, portait le nom d'Alasia ou d'Élasa et était sous la domination d'un seul roi (Hittite¹). Les lettres que ce roi adresse à Pharaon nous montrent que l'île n'avait alors aucun rapport avec la Phénicie et les Phéniciens ; sa population faisait partie des peuples de la mer, ancêtres des Ioniens. La ville de Cytion ou Qittim, dont le nom devait se répandre sur tous les pays du nord méditerranéen, notamment après l'affaiblissement des Philistins, nous est montrée par les inscriptions comme une colonie tyrienne du nom de Qarta-Hadasha, c'est-à-dire la « Ville Nouvelle », exactement comme la Carthage africaine². Peu à peu, cependant, l'île subit l'influence phénicienne ; de même que plus tard Carthage, elle devint le dépôt central des richesses et du commerce des Tyriens. C'est elle qui, comme le fera plus tard la Carthage africaine lors du siège de Tyr par Alexandre, donne refuge aux Tyriens pendant un siège du roi assyrien².

L'occupation de Rhodes et de Thasos par les Tyriens ne doit pas être d'une époque plus reculée. C'est de là que les Tyriens poursuivent leurs excursions à travers les îles de la Méditerranée et jusqu'en Espagne.

En effet, si les navires de Tarsis (ou les Transatlan-

1. MASPERO, *ouvr. cité*, 284 ; LANDAU, *ouvr. cité*, p. 27. On remarquera qu'à l'époque de la suprématie Hittite en Asie, l'île de Chypre — l'Alasia des textes égyptiens — avait Cytion ou כְּתִיִּים pour centre.

2. *Isaïe*, XXIII, 13 : כְּתִיִּים קִיְּמֵי עֲבוּרֵי.

tiques, comme nous le dirons), faisaient déjà sous Hiram des expéditions jusque sur les côtes d'Espagne, rien ne prouve que la côte de Tarsis, l'Espagne et l'Afrique occidentale fût occupée par les Phéniciens de la Palestine.

Si Gadès semble être de fondation tyrienne, la ville d'Escaluna doit probablement ses origines aux mêmes Shakoula qui envahirent les rives de la Méditerranée et qui, en Palestine, bâtirent Askalon et occupèrent Sidon.

Hérodote, qui parle des Phéniciens établis jusqu'à Carthage, nous dit explicitement que de son temps encore il n'y avait pas de Phéniciens ni de Grecs qui se trouvent « au delà de la Libye » ¹. Carthage existait déjà du temps des Juges, mais sous un nom plus ou moins indigène, comme Kition la Hittite ou la Cananéenne existait déjà avant que les Tyriens ne s'en fussent emparés. En effet, les anciens signalent sur l'emplacement de Carthage une antique ville qui portait le nom de Kambe et même de Cadmea ². Cette ville, une des capitales de Tarsis, sinon Tarsis elle-même, devait être un ancien centre de colonisation libo-phénicienne comme la plupart des cités maritimes d'Afrique et d'Espagne. Elle pouvait être l'aînée même de Tyr. Du temps d'Isaïe, Tarsis est encore une concurrente redoutable de Tyr.

« Traverse ton pays comme une rivière, ô fille de Tarsis, tu n'as plus de ceinture qui t'enferme ³... N'est-ce pas ici votre ville d'Élisa (la Joyeuse) celle qui du Qedem le plus antique est venue de loin pour y habiter ⁴ ?... » Mais, c'est là cependant que les Tyriens cher-

1. La question est élucidée par D'AVEZAC (*l'Afrique ancienne*, p. 167-169).

2. Entre autres Stéphane de Byzance (MELTZER, *ouvr. cité*, note 9). *Εξαλείτο δὲ Καίνῃ πόλιν καὶ Καδμεία καὶ Οἶνουσα καὶ Καρχαδών*. Une inscription porte (*ibid.*, I, 44) *כְּבוֹב אִים כְּת צִר* Aux Sidoniens, mère (métropole) de Kamba, de Hyppo, de Kiti et de Tyr (?) Cf. VIRGILE, *Æn.*, I, 44.

3. Chap. XXIII, 10. *כְּבוֹב* doit peut-être être rapproché de *כֹּבֶד* (*Ézéchiel*, XXX. 5). Cf. notre note 6, *supp.*

4. Dans l'original *הַזֹּאת לָכֵם עֲלִיזָה מִיָּמֵינוּ קִדְמָתָהּ מִרְחוֹק יוֹבִירוּהָ*.

chent un refuge. « Passez dans Tarsis. Hurlez, vous qui habitez dans les îles. »

Ézéchiél mentionne l'autonomie de Tarsis¹ : « Tarshish trafique avec toi de toutes sortes de richesses, faisant abonder sur tes marchés l'argent, le fer, l'étain et le plomb. »

Les marchands de Tarshish font avec leurs « lionceaux² », c'est-à-dire leurs dépendances, le commerce de la Palestine.

Sous l'un des rois de Jérusalem (Josaphat ou plutôt Ézéchias³), on nous dit que « Tyr et les rois de Tarsis et des îles apportaient leurs présents au roi de Juda ».

Tous ces renseignements contemporains indiquent qu'au temps des premiers rois d'Israël, Tyr et la Phénicie entière ne jouent pas encore le rôle politique que la postérité leur attribue. Tout au plus, le génie de la cité tyrienne, incarné par le roi Hiram plus que par tout autre, commence ses migrations à travers la Méditerranée, sans chercher d'autre profit que celui des relations commerciales entre les peuples de la Méditerranée et les pays hébreux.

Ces considérations nous expliquent l'absence dans les pays d'Occident de toute inscription phénicienne datant d'une époque éloignée, de même que le caractère peu

רגליה לגור On ne saurait pas assez tenir compte de l'intérêt que présente ce texte pour l'étude des origines de Carthage. Les prophètes ont admirablement bien connu le monde phénicien (à preuve, le chapitre XXIII d'*Isaïe* et la description qu'Ézéchiél fait de Tyr, description qui demeure un chef-d'œuvre de précision ethnographique et économique). D'autre part le caractère d'oracle que porte cette prophétie exclut toute idée d'imprécision voulue. Isaïe a certainement connu le mythe d'Elisa — עליזה (allusion probable à Elisa) et l'attribut de Kadmea. Sur l'étymologie de ce terme, cf. MELTZER, *Gesch. des Karthager*, I, 129 au sujet de Dido-Elissa, Tanit, Ashera, la déesse génie de Carthage δαίμων Κερχιδωνων. Les monnaies de Tyr portaient l'emblème de Didon qui s'enfuit devant Pygmalion (BABELON, *Carthage*, p. 15).

1. XXVII, 12.

2. *Ibid.*, XXVIII, 13.

3. *Psaumes*, LXXII, 10.

hébraïque des prétendues colonies phéniciennes en Afrique et l'origine égyptienne incontestable des objets d'art les plus anciens qu'on ait trouvés en Afrique ; elles nous expliqueraient surtout le caractère africain du culte phénicien de basse époque, caractère qui se marquera surtout à partir de l'échec de la politique hébraïque d'Ito-baal. Mais n'anticipons pas sur les événements.

XII

YAHOU ET MELQART

L'essor politique d'Israël sous David et Salomon ne devait pas avoir de lendemain. L'Égypte affaiblie et divisée se ressaisit au moment de l'avènement au trône de Sheshaq ou Sheshonq, un de ces chefs libyens militaires ¹ qui depuis l'invasion des Hycsos fournissaient à l'Égypte ses mercenaires devenus ensuite ses maîtres. Sheshonq ne laissa pas de tourner ses regards du côté de la Syrie. Sans rompre avec Salomon, il encouragea les soulèvements fomentés par Jéroboam en Israël et par Adad l'Iduméen, en Syrie. Cinq ans après le schisme israélite, il envahit la Judée, pillà Jérusalem et passa en Israël. Il emmena nombre de captifs qui purent servir de souche à la première colonie israélite en Égypte. Cette invasion, comme l'hostilité constante entre Juda et Israël, les invasions des Araméens et le choc incessant des factions achevèrent d'affaiblir le peuple hébreu et lui enlevèrent tout prestige politique ².

De même à Tyr, qui subit les mêmes influences et ne cesse pas d'être ensanglantée par des révolutions incessantes ³.

1. Sur l'origine asiatique primitive de ces Libyens, cf. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 419. Pour nous, il s'agit des groupes libo-phéniciens, qui se forment d'un mélange de proto-sémites égyptisés et des couchito-cadméens. Cf. *ibid.*, pp. 391, 409 et 416.

2. *Ibid.*, p. 435.

3. PII. BERGER, *ouvr. cité*, p. 8.

Ces événements eurent pour conséquence une émigration qui se dirigea ensuite vers l'Afrique et jusque vers l'Espagne, où les Phéniciens ne se contentèrent plus de simples « emporia » mais cherchèrent à établir des colonies ¹. Car, n'ayant pu asseoir solidement leur suprématie en Asie, les Hébréo-Phéniciens se tourneront dès lors vers les pays d'outre-mer ; c'est probablement à cette époque que se fondent les « camps de Tyr » de Memphis et les autres colonies signalées en Égypte par Hérodote.

Mais l'influence égyptienne ne se manifesta pas seulement par cette reprise des invasions en Palestine. L'installation des deux veaux d'or, sous l'image desquels on adorait Yahou, le dieu de David, à Dan et à Bethel, marquent une tendance consciente de détacher Israël du culte hébreu de Jérusalem et de le rapprocher de celui d'Osiris-Amon : « Nous n'avons pas de part avec David, ni d'héritage avec le fils d'Isaï. Retourne à tes tentes, ô Israël ² ! » Cet appel n'est en réalité qu'une réaction en faveur d'un renouveau de l'influence égyptienne.

Lorsque Joroboam s'écriera : « Voici tes dieux, Israël, qui t'avaient sorti du pays de Mizraïm ! » il ne voudra que mieux accentuer l'origine égyptienne de ce culte, un peu trop tard, il est vrai ³. La légende du veau d'or, qui n'est que le récit de cet événement symbolisé par l'école prophétique, nous montre l'ancienne croyance cadméenne, singulièrement idéalisée par la gloire à jamais perdue désormais des règnes de David et de Salomon, avec des racines déjà trop fortes pour qu'une simple réforme ait pu l'abo-

1. Cf. MOVERS, *ouvr. cité*, II, pp. 340-346.

2. I Rois, XII, 28, etc.

3. Cf. *Erode*, XXXIII, 16, où ce même passage est reproduit. C'est que l'histoire du veau d'or « fabriqué par Aaron » n'est que la fiction d'un prophète éœuré du retour d'Israël au paganisme. La même note de mélancolie suprême se rencontre dans le récit d'Élie qui invoque Jéhovah au mont Horeb, et de Moïse regrettant la fabrication du veau d'or.

lir : L'histoire du royaume du Nord sera désormais l'histoire même de la lutte séculaire qui se livrait entre Baal et Yahou. Toute la politique d'Israël sera dorénavant dirigée en un double courant : l'un, celui de l'aristocratie égyptisée, l'autre, celui des prophètes cadméens qui devient populaire ¹.

Les choses ne devaient pas se passer d'une façon bien différente dans le royaume de Tyr ; là, l'aristocratie naissante, qui n'avait plus rien à voir en Palestine, tenait à l'Égypte par ses intérêts commerciaux de plus en plus concentrés à Chypre et en Afrique. L'incarnation du Baal tyrien dans un taureau d'or doit être rapportée aux mêmes origines que l'introduction des veaux d'or en Israël ; seulement à Tyr cette divinité tendait de plus en plus à se confondre avec Osiris-Amon ou le Baal-Amon, le Dieu Soleil des Libyens ². A en juger par les révolutions qui avaient ensanglanté Tyr après la mort de Hiram et par l'influence que le prophétisme juif avait exercée jusqu'en Phénicie, cette transformation ne se fit pas tout d'un coup.

Une révolution populaire à prétentions démocratiques détache le royaume du Nord de celui de Juda, et en même temps une conspiration d'ouvriers, de mercenaires et d'esclaves renverse le trône des successeurs de Hiram ³. La domination désastreuse de la plèbe eut pour effet l'émigration en Afrique d'une partie de l'aristocratie. Les révolutions se succédèrent à Tyr, comme en Israël, jusqu'à l'avènement au trône de l'usurpateur Itobaal, le second grand roi de Tyr. Itobaal était prêtre d'Astarté ⁴ ; par là

1. Déjà sous le règne de David, Yahou, le Dieu des forces naturelles, se spiritualise pour devenir יהוה Dieu de l'Être et du devenir. Mais cette abstraction ne demeura accessible qu'à une élite (WINCKLER, *Gesch. Israels*, I, p. 29 et 39).

2. BERGER, *ouvr. cité*, p. 27.

3. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 435-6.

4. BERGER, *ouvr. cité*, p. 8.

s'explique la haine violente que lui et ses enfants professaient pour les prophètes de Yahou, représentant les aspirations des grandes masses hébraïques qui, tant en Phénicie qu'en Israël, tendaient à revenir à l'ancienne unité, sous l'égide du Dieu de Sion. Appuyé par l'aristocratie tyrienne qui avait des intérêts matériels et moraux dans les colonies d'Afrique, Itobaal conçut l'idée de reprendre pour son compte l'œuvre de David et de se mettre à la tête d'un empire syrien.

Il contracta une alliance de famille avec les deux dynasties royales israélites, qu'une sage politique réussit à rapprocher, malgré une animosité séculaire. Élevée dans les pratiques pieuses par son père qui avait été grand prêtre d'Astarté, Izabel construisit à Samarie même un temple à Baal et à l'Ashéra, dont les prêtres et les prophètes s'assirent à la table royale. Mais le temps n'était plus où l'on pouvait ériger un autel à Baal près de celui de Yahou sans exciter ni horreur, ni colère. Si Salomon avait pu tolérer chez ses femmes des cultes étrangers, ce n'était que parce que Baal le cédait à cette époque en dignité à Yahou et parce que le dieu africain n'avait pas encore son caractère de dieu « jaloux » et de conquérant impérialiste, ni les pratiques égyptiennes qui le distingueront par la suite. Les rôles sont alors changés : Baal tendait de plus en plus à devenir la divinité de l'aristocratie centralisatrice de Tyr, pendant que Yahou était devenu le dieu Qedem des populations démocratiques¹ en décadence et qui, jalouses de leur indépendance morale, aspiraient à rétablir un régime glorieux sous le règne du Dieu de

1. L'idéal suprême de l'Israélite démocrate se résume dans les deux passages suivants réitérés dans la Bible :

1° « Chacun sous sa vigne et sous son figuier. » (I Rois, V, 5 ; Michée, IV, 1, etc.)

2° « Point de roi en Israël ; chacun faisait ce que bon lui semblait. » (Juges, XVII, 6 et XXI, 25.) La répétition de ces passages accentue leur caractère populaire.

Jérusalem. Aussi les prophètes de Yahou prirent-ils parti contre Baal, contre la reine qui l'adorait, contre le roi qui en tolérait la religion ; ils le poursuivirent de leur haine sans relâche¹. Le grand projet impérialiste d'Itobaal allait échouer contre cette résistance qui paraît avoir été soutenue par le démos.

Itobaal ne trouva pas d'autre moyen que d'organiser l'extermination des Jéhovistes en Palestine. Un moment il ne resta pas « plus de 7.000 fidèles qui ne sont pas prosternés devant le dieu Baal... » Mais là une réaction ne tarda pas à se produire. D'ailleurs, plusieurs indications tirées du cycle prophétique d'Élie et d'Élisée nous montrent que la révolution politique et morale de la Palestine à ce moment-là fut d'ordre social et économique ; entre autres, l'histoire de la pauvre femme qui voit ses enfants vendus par le fisc, la sécheresse qui dévastait alors le pays d'Israël et la Phénicie², les invasions araméennes qui ruinaient la population ; l'usurpation de la vigne d'Israël où Izabel et Achab figurent sous les traits de tyrans rapaces, tout cela devait soulever une crise d'indignation populaire. Pour la première fois dans l'histoire, le peuple prend conscience de sa dignité humaine et se révolte au nom de Yahou³, auquel l'attribut de Jupiter-Zedec, le dieu des forces de la nature et du tonnerre, rattachait l'idée d'un dieu de la Justice⁴. Le dieu invisible du Carmel et de Sion qui s'incarne dans la personnalité miraculeuse d'Élie, le prophète jaloux du Carmel et du Horeb, déclare une guerre sans merci à Baal. Après avoir accompli des miracles en Phénicie et en Israël, après avoir massacré les prêtres du

1. MASPERO, *ouvr. cité*, p. 437. WELLHAUSEN, *Prolegomena*, p. 305 et suiv.

2. MÉNANDRE, cité par JOSÉPHE, donne d'après les sources phéniciennes des détails sur cette sécheresse (V. plus haut, p. 89).

3. Le caractère naturaliste de Yahou est précisé par WINCKLER ; c'est le dieu des vents, du tonnerre, des changements de saisons ; comme Tamouz-Adonis au printemps (*Gesch. Isr.*, II, 78).

4. V. notre appendice II.

Baal et détruit par le ridicule le culte de ce dieu, Élie se retire au mont Horeb pour y refaire l'œuvre de Moïse. Un examen attentif des textes nous permet de comprendre, au fond, la tristesse de Moïse, en présence de l'adoration du veau d'or ; on trouve des accents qui finiront par donner une conception plus spirituelle du monothéisme.

Dans le récit de l'apparition du mont Horeb, Yahou, le dieu invisible, se dégage définitivement des attributs que personnifiaient en lui les forces de la nature. « Après le vent, le tremblement de terre et le feu, c'est la voix silencieuse, imperceptible », qui personnifie la divinité ¹.

C'en était fait de tout un monde plusieurs fois millénaire ; cette déchéance des forces naturelles fut un défi jeté à toutes les divinités païennes. Yahou, qui n'est plus le dieu exclusif d'un phénomène naturel, mais le dieu de tout l'univers, le El suprême, n'entendra plus avoir des rivaux. Dans cette vision, Élie reçoit l'ordre cruel d'oindre Jéhu, fils de Nimchi, comme roi d'Israël, Élisée, fils de Saphat, comme Nabi en sa place, et Khazael comme roi de Syrie.

Fanatisé par cette idée, il déclare cruellement : « Quiconque échappera à l'épée de Khazael, Jéhu le fera mourir, et quiconque échappera à l'épée de Jéhu, Élisée le fera mourir ². »

Les péripéties de ce drame prophétique se déroulant simultanément sur toute l'étendue de l'ancien empire de David, en Phénicie et en Judée, en Israël et à Damas, nous montrent qu'il s'agissait d'une réaction hébréo-araméenne (c'est-à-dire des Sémites purs) qui tendait à opposer à des idées et à des conceptions neuves venues du

1. *Rois*, XIX, 17. Le caractère abstrait et purement moral de l'attribut קוֹל דְּמִמָּה דְּקָה est expliqué par le chap. IV de Job אֲשַׁמֵּעַ וְקוֹל אֲשַׁמֵּעַ, etc.

2. Pour le Nabi israélite, Hazael représente la réaction du puritanisme hébréo-araméen contre le culte égyptien introduit par la dynastie iduméenne d'Hadad. Cf. le récit de Na'aman et d'Élisée (II *Rois*, V) et le chap. IX de *Zaccharie*, où Jéhovah se repose à Damas et à Hadrak, en même temps qu'il maudit Tyr.

dehors, le dernier mot de sa mentalité propre, de ses tendances puritaines.

Partout les démocraties guidées par les prophètes cherchent à secouer le joug d'une aristocratie qui, au temps de la suprématie de Tyr, avait cherché à les opprimer ¹. Une nouvelle conception sociale allait se former.

Ma'on, le Elohim de Qedem, l'antique dieu de Hammourabi et d'Abraham, localisé sur le Carmel, écrasé par des divinités étrangères qui le harcelaient dans son domaine propre, ne pouvait plus recouvrer son individualité que par une révolution sanguinaire. Se soumettre ou se séparer de ses rivaux était devenu pour lui une question vitale. Il préféra le dernier parti. Le cri séditieux : « Yahou est Elohim ! » a d'ailleurs eu son pendant dans l'histoire. A sept siècles de distance on verra Juda le « Maccabi » lancer à son tour contre Zeus le Grec qui menaçait Adonaï, le dieu des Judéo-Araméens, le cri de guerre : « Qui est comme toi parmi les Élohim, ô Jéhovah ! ² »

Le choc violent entre Yahou et Melqart inaugure une nouvelle étape dans l'histoire de l'humanité ; seulement on aurait tort d'y voir la manifestation d'une société à naître, l'aube d'un monde nouveau. En réalité, la séparation entre les deux divinités marque la séparation entre deux principes qui jusqu'alors, confondus dans le chaos des conceptions religieuses et cosmogoniques primitives, agissaient indistinctement sur l'humanité. En mettant Jéhovah au-dessus de la nature, l'idée monothéiste elle-

1. Il y avait des Nabi du Baal ; mais il y avait des croyants du dieu Qedem chez les autres peuples de la Syrie. M. PH. BERGER a étudié à son cours la nouvelle inscription syro-phénicienne trouvée par M. POGNON. Il en résulte que les Hébréo-Araméens (?) adoraient le Baal Shamaim, avaient un panthéon de sept dieux célestes planétaires ; que les rois avaient à leur disposition des חיה (cf. חוין) qui émettaient des oracles dans le même style que les prophètes d'Israël.

2. יהוה בארץ כנען en initiales = מכבי est à l'origine du terme Machabée.

même entre en scène et le prophétisme spirituel juif est né. Les deux noms de Melqart et de Yahou sont le dernier mot d'une civilisation millénaire usée.

Cette ancienne race cadméenne, mêlée de toutes les races, répandue sur tous les pays civilisés, exploratrice de toutes les mers connues de l'antiquité, avait vainement cherché à s'asseoir solidement et à dominer les destinées du monde ; sa dernière création matérielle, l'empire de David, croula par suite des dissensions ethniques, comme l'impérialisme d'Itobaal devait échouer devant une crise sociale et religieuse, la première dont l'histoire fasse mention. L'une et l'autre tentatives ont avorté par suite de cette impuissance à s'organiser, qu'on rencontre dans les sociétés usées et lasses de vivre.

Comment expliquer autrement le souffle mélancolique, cette espèce de romantisme plein de regrets et de tristesses qui anime l'épopée d'Élie ¹, qui se retrouve dans le récit de l'adoration du veau d'or attribué à Moïse ².

Comment, d'autre part, expliquer le fanatisme farouche, l'exclusivisme effrayant qui caractérise cette lutte d'extermination entre Baal et Yahou, qui laissera sa trace dans l'histoire de l'humanité.

Dégagé des brumes du Panthéon céleste de Qedem pour devenir une divinité solaire suprême, le Baal de Tyr incarne une aristocratie économique puissante, qui menacée sans cesse, se réfugie dans un égoïsme farouche, dans un particularisme cruel, et qui, dans l'amas d'appétits démesurés de domination et de jouissance, ne craint que la fatalité des forces de la nature ; aussi le culte de Melqart, privé de toute joie de vivre, de toute sensibilité et de tout idéalisme ³, ne deviendra-t-il qu'un tissu de supersti-

1. Cf. surtout I *Rois*, XIX, 4-15.

2. *Exode*, XXXII. Notez l'exclamation : « Sinon efface-moi de ton livre ! »

3. Toutefois il ne faudrait pas prendre trop à la lettre les renseignements que les anciens nous fournissent sur la religion de Carthage.

tions tendant toutes à faire éviter à ses fidèles l'effet de ses forces brutales et à prolonger leur existence matérielle ¹. Moloch est l'aboutissant et nullement le point de départ de Melqart.

Isolé désormais du Panthéon des divinités cadméennes, Jéhovah-Zedec, qui deviendra le Dieu-Idee abstrait, supérieur, roi unique et exclusif, le Dieu sans nom ², incarne la conception d'une démocratie tiraillée, décimée, obligée de se réfugier à Jérusalem ³. Cette dernière tend de plus en plus à devenir la cité des Ebionim, le « peuple pauvre et misérable qui restera seul à Sion et dont Jéhovah seul est le protecteur ». Au nom de l'idée pure du monothéisme abstrait qu'elle avait la première conçue, l'école prophétique essaiera d'opposer un idéal démocratique et moraliste, la suprématie de l'idée sur la force, du sentiment de la justice sur l'intérêt. Devant le naufrage de tant d'aspirations et d'efforts, un mot retentira que plusieurs siècles entendront : « Le royaume de Dieu (de l'idée) sur la terre ! »

L'histoire a enregistré les conséquences ultérieures de la réforme se rapportant à l'épopée d'Élie sur le Carmel.

La révolution organisée par le parti prophétique aboutit à la destruction de la maison d'Achab et à la mort cruelle d'Izabel elle-même.

Cependant à Jérusalem une femme énergique, Athalie, digne émule de sa grande mère, réussit à se maintenir pendant quelques années encore. La maison sacerdotale de

1. V. MELTZER, *Geschichte der Karthager*, II.

2. Cf. notre appendice, *Zedec et Zadoc*.

3. Cf. *Sophonie*, III, 12 (et bien d'autres) : — « Et je laisserai — à Jérusalem — un peuple pauvre et humilié, qui cherchera un abri dans le nom de Jéhovah. » Cependant le mot suprême de la situation est fourni par le passage suivant : « Les peuples peinent pour le feu (destructeur) ; les nations s'usent pour un avenir futile ! » (*Ihabacouc*, II, 3 ; *Jérémie*, LI, 38). « Vanité des vanités » est une idée prophétique. Pareil état d'esprit marque la fin et nullement l'aube d'une civilisation.

Zadoc, représentée par Joadas ¹, ne tardera pas à restaurer le pouvoir de la maison de David. Les cultes étrangers seront encore tolérés par les classes régnautes en Israël, mais le peuple est définitivement acquis à Yahou.

A Tyr, une révolution survenue vers l'an 800 provoque l'émigration d'une grande partie de l'aristocratie à Cacabé ou à Cadméa, laquelle reçut plus tard le nom de Cartahadashat.

La colonisation de cette ville est le commencement d'un grand mouvement d'émigration qui porta les Phéniciens de la Palestine vers l'Afrique. Les invasions des Assyriens, qui aboutirent à la destruction de Sidon et à la soumission de Tyr, jetèrent de nombreux colons, dont faisait partie l'aristocratie et le peuple, sur les rives de la Méditerranée occidentale. Depuis cette époque seulement, on peut parler sérieusement de la colonisation, de la propagation de la langue et de la culture phéniciennes en Afrique. On a vu que les tribus israélites du nord furent entraînées dans ce mouvement. Parmi les marchands et les mercenaires de Tyr il y avait certainement des Israélites. D'autre part, les Tyriens, « oublieux de l'alliance fraternelle », vendent les Israélites aux Grecs et aux autres peuples de la mer. Une Diaspora plus ou moins consciente de sa jeune individualité commence à se dessiner.

1. Du temps de Jérémie, c'est Joadas qui est considéré comme le chef de la dynastie sacerdotale (*Jérémie*, XXIX, 26).

XIII

JÉRUSALEM ET TYR

A partir du neuvième siècle, un nouvel arbitre entre dans l'histoire de Phénicie : c'est l'Assyrie qui dans sa marche vers l'Occident devait, pour atteindre l'Égypte, soumettre la Syrie ¹. Aussi, durant toute la période des guerres de l'Assyrie et de la Chaldée contre l'Égypte, voyons-nous la Phénicie et le royaume d'Israël liés à un sort commun et souvent alliés. Le royaume de Samarie devait plus d'une fois mettre en pratique un éclectisme religieux hébréo-phénicien. Tyr, dont la sécurité coloniale dépendait de l'Égypte, était d'accord avec l'aristocratie de Samarie pour s'appuyer sur cette puissance, malgré les exhortations des prophètes à qui la religion astrale des Chaldéens sémites semblait moins dangereuse pour le monothéisme que le polythéisme égyptien. Lors de la prise de Samarie par Salmanasar, toute la côte phénicienne se sépara de Tyr dont la domination pesait lourdement sur ses voisins, pour porter secours aux Assyriens du côté de la mer. Les Tyriens, appuyés par les colonies, battirent la flotte ennemie, mais ils durent subir un blocus de cinq ans. Les familles des assiégés semblent avoir été chercher à cette occasion un refuge à Chypre, mais là encore ils ne furent pas en sécurité. Sar-

1. Voir pour les détails, BERGER, *ouvr. cité*, p. 9.

gon et Sennacherib exercèrent leur cruauté contre la cité reine, qui sortit de cette crise « humiliée et amoindrie pour soixante-dix ans ». Quant à Sidon, elle ne laissa pas d'être à cette occasion détruite de fond en comble et sa population fut remplacée par une colonie étrangère.

Les invasions assyriennes ont mis fin à la prospérité de la Syrie. L'une après l'autre, les capitales, qui se disputent la suprématie de ce pays, disparaissent de la scène de l'histoire : Damas et Karkemish sont détruites ; Sidon et Samarie se voient peuplées de colonies étrangères. Seules Jérusalem et Tyr, toutes deux affaiblies et amoindries, tiennent encore, tels deux rocs émergeant au-dessus de l'inondation. A la veille de leur disparition, les deux cités hébréo-phéniciennes auront encore quelques moments de prospérité, de grandeur même, qui leur assureront de vivre dans l'histoire de l'humanité ; et cette grandeur momentanée fut la cause profonde de la rivalité qui, en cette dernière période, divisa les deux villes.

L'insécurité des mers pour les relations avec Chypre explique l'essor économique de Jérusalem sous le règne de Uzia, Jotham et Ahas. Le commerce par terre avec les Sabéens florissait à l'époque des derniers rois de Judée, tandis qu'Élat ¹, le débouché maritime du sud, retomba sous l'influence juive. Le roi Sennacherib, après avoir occupé et dévasté la Judée, dut lever le siège de Jérusalem pour une cause imprévue et de caractère peu précis, mais qui ne laissa pas d'être commentée par Isaïe comme une victoire due à Jéhovah. Cette délivrance, admirablement exploitée par un roi sage, contribua à augmenter le prestige de la Ville, la seule qui n'eut pas été occupée par un étranger. Seul parmi les dieux locaux de la Syrie, Yahou demeurait dans sa cité sacrée de Sion. Grande victoire pour le monothéisme et pour ses prophètes ! Belle occa-

1. V. la note 2, *Supplément*.

sion pour un poète exalté, doublé d'un homme d'État comme Isaïe, de donner libre expansion à son tempérament ! Ce visionnaire en qui vécurent les plus idéales conceptions de l'humanité, semble s'être trouvé, au lendemain de la délivrance de Jérusalem, dans la situation d'un homme qui, hier menacé de la faillite, échappe miraculeusement au désastre et reprend même ses spéculations, riche d'espérance. Aussi se laissa-t-il entraîner. Le roi Ézéchias l'écouta, le peuple l'adora. Maître spirituel de la Judée, le prophète pense à profiter de l'état d'anarchie où se trouve la Syrie, après la prise de Samarie, et à exploiter l'affaiblissement de Tyr pour restaurer l'ancien empire de David.

On institue une fête de Pâques à Jérusalem, on envoie des messagers à toutes les tribus d'Israël pour les y inviter ¹. Les gens d'Ephraïm se moquèrent des envoyés du roi de Juda, mais, du nord, des gens d'Asher (Phénicie tyrienne), de Menashé et de Zabulon se rendirent à Jérusalem ; une union partielle des tribus d'Israël eut donc lieu. Mais le prophète, conscient de la mission des Hébreux et de leur dispersion loin de la Palestine, ne s'en tient pas là ² : comme il prévoit que Tyr va revenir à Jéhovah, il désire un pareil retour de toutes les colonies d'outre-mer. Les pays riverains de la Mer Rouge attirent surtout sa sollicitude. Là, dans cette Saba lointaine, des colonies israélites existaient peut-être déjà au temps des croisières maritimes de Salomon, des échanges commerciaux s'y faisaient avec Jérusalem ³. Une occasion politique se présenta pour nouer des relations avec Couth l'Africaine : la dynastie éthiopienne, représentée par Tirhaka, envoya

1. II Chron., XXX.

2. Cf. Isaïe, X, 12^a, etc.

3. Cf. Joël, IV, 8 ; Isaïe, XLV, 14. Les historiens modernes admettent que les Juifs auraient civilisé le monde érythréen à partir du sixième siècle (WEBER, *Arabien vor dem Islam*, p. 34).

une délégation à Ézéchiass pour conclure un traité contre les Assyriens, ennemis communs.

Le prophète profita de cette occasion pour prédire la conversion des Éthiopiens à Jéhovah. Le chapitre XVII d'Isaïe parle, en effet, du peuple qui « fait ombre avec ses deux ailes (les deux rives juxtaposées du Nil méridional, au delà des fleuves de Coush), qui envoie par mer des ambassadeurs dans des vaisseaux de jonc en disant : « Allez, messagers légers, vers la nation tiraillée et écrasée, vers un peuple que l'on craint à partir d'aujourd'hui et dont les fleuves (le pays du Nil et la Mésopotamie) avaient pillé le pays... »

Cet événement, qui date peut-être des premières relations entre l'Éthiopie et la Judée, ne devait plus être oublié. Le prophète Sophonie reprend le même chant : « Alors je changerai les lèvres de tous les peuples en lèvres pures, afin qu'ils invoquent tous le nom de Jéhovah pour le servir d'un même esprit. Mes adorateurs qui sont au delà des fleuves de Coush, la fille de mes dispersées, m'apporteront leurs offrandes ¹. »

Ailleurs : « Des Hashmanim viendront d'Égypte ; Coush se hâtera d'étendre sa main vers Jéhovah ². »

La présence des Juifs à Coush est d'ailleurs attestée par Isaïe lui-même ³.

1. Chap. III, 9-10. Les mots עֲקוּרֵי בֵּת פִּיִּצִי sont d'ailleurs obscurs. WINCKLER (*ibid.*, I, p. 198) parle d'une alliance probable entre la Sabée et Ézéchiass. Cf. Amos, IX, 7. V. notre appendice V.

2. Psaumes, LXVIII, 32 השִׁמְנִים de השֵׁם le fils de Dan ou de השִׁמֶן = אֲשָׁמֶן. Le chapitre tout entier trahit l'époque d'Isaïe. C'est d'abord le jeune maître Benjamin ; ce sont les chefs de Zabulon et de Naphtali qui se déclarent émaner de la source d'Israël (בְּמִקְוֵי יִשְׂרָאֵל). Ceux d'Ephraïm et des tribus du centre y font défaut, puisque ce sont eux qui se moquent des envoyés du roi de Juda (II Chron., XX, 11). En revanche, des rois exotiques envoient des tributs. Les cadeaux des Hébréo-Phéniciens de l'Égypte et de l'Éthiopie, ceux du Bashan (les Rubénides) et des pays maritimes (v. 23) sont adressés à Jéhovah.

3. Chap. XI, 13.

Cette propagande qui tend à faire de Jérusalem une métropole mondiale, comme elle en avait fait la métropole syrienne, ne devait plus se ralentir.

Elle se répand parmi les Juifs de la Diaspora comme parmi ceux de la Palestine, jusqu'à l'avènement de Jérémie. La réforme jéhoviste d'Osias a couronné un effort plusieurs fois séculaire. Le pieux roi réussit à rallier les débris des tribus du nord à la cause de Jéhovah¹ et à détruire les sanctuaires profanes en Israël. De Samarie, de Sichem et de Silo, les anciennes rivales de Jérusalem², on apporte des offrandes à Jérusalem ! Jérémie, de son côté, multipliait les prophéties pour faire revenir Israël l'« égaré », c'est-à-dire les tribus du nord³.

Jérusalem, à la veille de sa destruction, semblait avoir atteint un degré de suprême prospérité. La cité de David allait devenir la capitale de la Syrie. Cependant, cette fois ce fut Neco, le roi d'Égypte, qui mit fin au règne du roi de Juda et à la prospérité de son peuple. Osias paya de sa vie sa fidélité à la politique anti-égyptienne des prophètes.

En 587, Nébucadnasar prit Jérusalem et en exila l'aristocratie et le clergé à Babylone. Tyr, sa sœur rivale, avait atteint précisément l'apogée de sa grandeur. La pittoresque description qu'en fait Ézéchiél demeure un chef-d'œuvre de précision historique et ethnographique. À la nouvelle de la destruction de la ville rivale, entrevoyant déjà sa propre suprématie sur les populations décimées de la Syrie, l'aristocratie égoïste de Tyr se serait écriée : « Ah ! ah ! la porte ralliant les peuples a été brisée, elle va se tourner de mon côté, c'est moi qui remplirai les ruines (les vides laissés par Jérusalem)⁴ ! »

1. II *Rois*, XVIII.

2. *Jérémie*, XLI, 5.

3. *Ibid.*, III, IV, VI, etc.

4. *Ezéchiél*, XXVI, 2.

Seulement, Nébucadnasar, après avoir pris Jérusalem, se tourna contre Tyr ; le siège de treize ans qu'il lui fit subir devait achever la décadence de la cité de Hiram ¹. Ces deux événements, la prise de Jérusalem et le siège de Tyr, marquent la fin d'une civilisation.

On sait le reste. Tant d'invasions, tant de haines entre frères, tant de transferts des populations indigènes, tant de massacres avaient fini par désoler la Palestine. Ce malheureux pays était devenu le symbole d'une région qui « dévore la race humaine et consume ses propres peuples » ². L'exil de l'aristocratie noble de Samarie et de l'aristocratie intellectuelle et religieuse de Jérusalem, suivi de l'émigration de la ploutocratie de Tyr en Afrique et de l'oligarchie militaire de Jérusalem en Égypte, avait enlevé à ce qui restait d'Israël toute trace d'individualité propre. L'arrivée des colons cuthéens à Samarie et en Phénicie ne put remplacer la perte des classes intellectuelles, issues de la vieille race hébréo-phénicienne. L'idée impérialiste de Tyr, l'idéal universaliste de Jérusalem résultant d'une civilisation millénaire avaient subi, pour un moment du moins, un arrêt. Peu à peu cependant les régions désolées de la Palestine centrale se peuplaient, la vie et le commerce avaient repris ; seule, l'individualité de la race hébraïque n'y revit plus. Ézéchiél, ou plutôt un prophète anonyme, trace le tableau peu captivant de la Palestine au moment de son relèvement ³ : « Tu viendras au pays où reviendront ceux qui ont été sauvés de l'épée, pays où sont ramassés des peuples multiples... savoir, aux montagnes d'Israël qui ont été désertées. Lorsque ce peuple aura été retiré d'entre les peuples, ils y habiteront en toute assurance ⁴... Tu mettras tes

1. BERGER, *ouvr. cité*, p. 10.

2. *Ézéchiél*, XXXVI, 13.

3. Chap. XXXVIII, 8.

4. *Ibid.*, v. 12.

maines sur les lieux déserts, sur les populations qui ont été ramassées dans plusieurs nations et qui s'adonnent à l'élevage et au commerce (grâce à sa situation) au centre du monde... »

C'est le tableau exact de la Palestine avant l'invasion grecque : pays qui deviendra « un ramassis de tous les peuples », un pêle-mêle de toutes les races.

Lorsque les gens de la captivité reviendront de Babel avec Zorobabel et Esdras, les Samaritains, les Asdodiens, les Tyriens auront de la peine à reconnaître dans ces descendants de la race de David leurs congénères et coreligionnaires : un puritanisme extrême, un exclusivisme jaloux aboutira à faire de la nouvelle Judée une race de Nibdalim נבדלים, ces précurseurs des Pharisiens, qui ouvrent une période nouvelle dans l'histoire d'Israël, celle des Judéo-Araméens, ou Juifs de la Synagogue.

Il en sera de même en Phénicie. Le relèvement momentané de Tyr aboutira à un retour d'une partie au moins de son aristocratie dans la métropole. Mais celle-ci sera désormais tellement imprégnée des conceptions religieuses et morales des Africains, qu'on aura de la peine à reconnaître dans ces adorateurs de Melqart des Hébréo-Phéniciens classiques ; une réaction libo phénicienne dominera dès lors dans la cité tyrienne.

La destruction de Sidon par Artaxerxès (351) et celle de Tyr par Alexandre (333) privèrent les villes phéniciennes de leurs derniers habitants autochtones. Des Grecs, des Araméens et des Juifs les remplacèrent et s'assimilèrent sans peine la civilisation des ennemis séculaires, les Phéniciens. Pour les Phéniciens de la Méditerranée, Tyr deviendra la citée sacrée ; la Syro-Phénicie des temps des Séleucides sera peuplée d'une race mixte, que Josèphe appelle avec raison Helléno-Phéniciens.

En même temps que Jéhovah abandonne sa ville propre pour devenir le Dieu universaliste de la Diaspora, Melqart

perd sa personnalité pour s'identifier avec des divinités étrangères. Il faut pousser les recherches historiques jusqu'en Occident, approfondir les destinées des anciens colons hébræo-phéniciens en Afrique pour retrouver quelques rares souvenirs d'une ancienne fraternité de race, d'une communion d'idées, de traditions, d'écriture entre les représentants des Hébreux et des Phéniciens¹.

1. Cf. nos appendices : *Melqart* et *Josué* et : *Un Temple à Yahou*.

XIV

LES HÉBRÉO-PHÉNICIENS DANS LA MÉDITERRANÉE

On a vu qu'à travers toute leur évolution en Palestine les Hébreux avaient subi alternativement l'influence des deux grandes civilisations de l'antiquité. Si bien que la rivalité entre l'influence égyptienne et l'influence mésopotamienne doit être considérée comme le pivot de leur histoire ; on a cherché à démontrer que, d'une façon générale, l'aristocratie et le clergé qui dirigeaient les destinées des peuples hébreux inclinaient vers le côté égyptien. Ces castes se montraient presque toujours éprises du culte somptueux, de la civilisation luxueuse, du régime fortement organisé de l'Égypte et des intérêts matériels et immédiats du commerce avec ce pays, ses dépendances africaines et arabes ; mais en Palestine et dans le pays d'Israël surtout, les conditions ethniques et religieuses n'étaient pas les mêmes qu'en Égypte. Les classes dominantes avaient devant elles une population qui, par suite des apports incessants de congénères nomades¹, n'avait jamais cessé de demeurer imbue d'une conception de vie plus ou moins anarchique, réfractaire à toute tentative de domination absolue et de centralisation despotique. Cette tendance démocratique, qui trouva dans le Nabi et

1. Ce sont les Beni-Qedem qui, sous l'influence de la poussée araméenne et hébraïque, tendent à devenir des Ismaélites et des Haggariens.

le Nazir son expression la plus haute, était surtout hostile à l'influence égyptienne. L'école prophétique, qui ne pouvait certes voir dans les puissances mésopotamiennes des amis d'Israël, préférait cependant leur domination à une alliance avec Mizraïm. Rien n'effrayait autant ces idéologues qu'une assimilation avec les régimes et les croyances de l'Égypte : le retour en Mizraïm est interdit à jamais dans la législation de Moïse. Seule l'aristocratie, chez les peuples hébreux, savait résister à ce courant hostile à l'Égypte ; pour elle, il ne s'agissait, d'ailleurs, que d'un simple caprice de tyran.

Trop de relations ethniques et religieuses, trop d'intérêts économiques et sociaux rattachaient la Syrie aux pays du Nil, pour que ses populations pussent s'écarter de celles-ci définitivement.

Pour les Phéniciens, l'Égypte était l'escale principale vers leurs possessions africaines, la protectrice naturelle de leur trafic dans la Mer Rouge et dans la Libye, elle était aussi leur éducatrice en matière industrielle, leur inspiratrice en matière religieuse ; elle était devenue même, par le nombre et l'importance des colonies phéniciennes établies chez elle, une seconde patrie.

Hérodote nous raconte ¹ qu'autour du palais de Protaïus à Memphis habitaient les Tyriens de Tyr qui y formaient une ville entière nommée « camp tyrien ». Ils possédaient, en outre, des entrepôts dans les cités du Delta : à Tanis, à Bubasta, à Mendés, à Saïs, et à Ramsés-Anakhouistou, entrepôts soumis à la surveillance de l'autorité égyptienne ².

Les captifs et les réfugiés israélites venaient grossir le nombre des Phéniciens, à une époque où Phéniciens et Hébreux se distinguaient encore très peu les uns des autres.

1. L. II, § 112.

2. MASPERO, *Hist. anc.*, etc., p. 246.

Ces « descentes en Égypte » par les Hébreux ont été très fréquentes : Joroboam, le fondateur du royaume du Nord, se réfugie en Égypte, d'où il ramène le culte des veaux d'or. Sheshonq, le conquérant libyen, envahit la Palestine et en ramène un grand nombre de captifs hébreux. A l'époque des invasions assyriennes, les classes aisées d'Israël cherchent un asile en Égypte. Osée¹ ne se lasse pas de prédire toutes les calamités possibles à ces émigrants qui se rendent en Égypte. « En réalité, Mizraïm leur servira de sépulcre, Memphis les enterrera ; on n'y désire que leur argent. » Les autres reviendront « tels un oiseau captif de l'Égypte et des pays de la mer ».

Les prophètes s'acharnent surtout contre les relations politiques avec l'Égypte, laquelle, à les en croire, pratiquait à l'égard de ses alliés syriens une politique des plus équivoques.

La chute de Samarie, conséquence directe de cette politique égyptophile, ne laissa pas de jeter en Égypte bon nombre de fugitifs venant du royaume du Nord². Les prophètes de Juda n'en profitèrent que pour sévir davantage contre les relations avec le pays du Nil. Mais après la chute de Samarie, intermédiaire entre Jérusalem et Tyr, l'aristocratie israélite qui pratiquait une sorte d'éclectisme religieux, combinaison de Jéhovah avec le Baal, fut ou exterminée ou envoyée en exil ; l'état militaire qui fournissait à Tyr des mercenaires et des alliés fut remplacé par des colonies étrangères ; quant aux « Am ha-arez », c'est-à-dire à la grande masse de la population, la politique d'Ézéchias et de Jozias, encouragée par les prophètes, avait tout fait pour les grouper autour de Jérusalem et les détacher de la Phénicie. Le drapeau jéhoviste n'est

1. Chap. VII, VIII, IX et XII.

2. MASPÉRO, *ouvr. cité*, p. 576. *Jérémie* (chap. XXIV) oppose la captivité de Babylone partie avec Joïacin et destinée à revenir à Jéhovah, à l'ancienne colonie juive de l'Égypte. Cette dernière ne reverrait plus la Palestine.

pas seulement devenu un culte prédominant en Juda, il est devenu le signe de ralliement de tous les Hébreux et même de l'humanité, dont la vision hanta les derniers prophètes d'Israël.

A l'époque même où Tyr, protégée par sa flotte et par les secours égyptiens, avait atteint l'apogée de son impérialisme colonial, Jérusalem, déçue de son rêve de restauration du royaume de David, était arrivée à la conception d'un universalisme spirituel : elle rêvait la conquête religieuse et morale de l'humanité. L'idée messianique a germé avec Isaïe ; en substituant l'ambition impérialiste morale à l'ambition nationale ethnique, elle ne devait plus s'arrêter dans sa marche. La prise de Samarie, la ruine de la Judée, « où subsista seulement une population faible et misérable », enfin la délivrance de Jérusalem ont plus fait pour la séparation entre les deux peuples que toutes les propagandes prophétiques antérieures.

La recherche de la cause première de l'universalisme prophétique avait déjà préoccupé les historiens de tous les temps ; mais on ne saurait aborder le problème, sans tenir compte de deux phénomènes, qui devaient réagir sur les populations syriennes de l'époque.

Le premier consiste dans le caractère même de la colonisation Phénicienne, qui au septième siècle av. J.-C. avait déjà englobé presque tout le monde connu. Une Diaspora hébréo-phénicienne existait déjà un peu partout et, si l'œil mal exercé d'un voyageur grec ne savait pas distinguer entre Phéniciens et Phéniciens, les Juifs, eux, savaient très bien retrouver « ceux qui étaient à Baal et ceux qui étaient à Yahou ».

La Diaspora, dont les origines se perdent dans l'histoire obscure de la colonisation phénicienne, a reçu un accroissement considérable ; les populations de la Syrie, démembrées, se dispersaient à travers le monde entier ; de grandes colonies palestiniennes se fondaient jusque dans l'Asie

centrale¹, d'autres en Éthiopie et sur les rives du Golfe Persique ; on aura beau contester la filiation directe qui existe entre les populations iraélites de la Méditerranée, on ne saurait nier la présence de colonies juives ou hébréo-phéniciennes dans la plupart des pays connus à partir du septième siècle avant Jésus-Christ.

C'est la dispersion des Hébreux dans le monde entier qui devait inspirer aux derniers prophètes l'idéal universaliste, la propagation du culte de Jéhovah chez tous les peuples de la terre. Le Ebed-Yahou, le serviteur de Jéhovah qui parcourt le monde pour y porter la parole divine, naquit dans le chaos de la décadence hébréo-phénicienne.

Les textes nous permettent d'ailleurs de nous faire une idée exacte de l'étendue de cette Diaspora primitive.

Nous faisons ici abstraction des colonies éthiopiennes et de leur mission jéhoviste déjà étudiées ailleurs ; nous passons sur la présence parmi les Arabes et les Ituriens, qui entrent en scène avec les guerres de la Chaldée, des fractions des tribus juives de Siméon et de Ruben². En effet, une profonde influence juive, qui se retrouvera toujours dans les traditions premières et la généalogie, se fait sentir sur le monde arabe. La présence de colonies iraélites nombreuses en Égypte et dans toute l'Érythrée ne laisse pas de doute.

Mais même l'expansion de ces colonies sur la Méditerranée, expansion dont le caractère avait échappé aux Grecs, mais qui ressort du caractère même de la colonisation phénicienne, est confirmée par des textes multiples. Le trafic d'esclaves, qui fut une des spécialités des Grecs³, avait servi d'amorce à une colonisation juive dans les

1. Cf. nos études : *Les Juifs en Afghanistan et les Juifs et le judaïsme aux Indes* (*Rev. du Monde musulman*, avril et mai 1908).

2. V. notre appendice V et l'étude ; *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*.

3. *Ézéchiel*, XXVI, 13.

mers grecques. Le prophète Joel ¹, se plaint de la dispersion de son peuple. « Les Tyriens et les Philistins vendaient les fils de Juda et de Jérusalem aux Ioniens dans le but de les éloigner de leur patrie respective. » Or, les fils de Juda et de Jérusalem furent les plus jéhovistes des Israélites.

Isaïe définit les limites de la Diaspora dans les termes suivants ² :

« Jéhovah rentrera en possession des restes de son peuple qui seront restés d'Assur, d'Égypte, de Pathros, de Cough, de Élam, de Sinear, de Hamat et *des îles de la mer*. »

Ces allusions à une Diaspora qui s'étendait jusqu'à la Libye, l'Éthiopie et les îles méditerranéennes ne cesseront plus de hanter l'imagination des prophètes jusqu'à la destruction de Jérusalem : et même le jour où Tyr se croira la maîtresse, « la porte des peuples », le prophète lui opposera son messianisme universaliste pour préserver le reste d'Israël. D'ailleurs, les Israélites ont tout fait pour accroître le nombre des colonies de la Diaspora. Des mercenaires israélites figuraient parmi les troupes tyriennes ³. Après la destruction de Jérusalem, les chefs militaires de Juda, guidés par Johanan Ben-Qareah, préférèrent s'expatrier en Égypte plutôt que de se soumettre à la Chaldée. Ces Hébréo-Phéniciens restent jusqu'à leur dernier souffle fidèles à la politique philo-égyptienne chère aux peuples de la Palestine. Malgré les exhortations de Jérémie, « Johanan fils de Kareah et les capitaines des gens de guerre prirent tout le reste de ceux de Juda qui étaient revenus des nations où ils avaient été dispersés

1. Chap. IV, 2-6 ; cf. *Zaccharie*, IX, 13.

2. Chap. XI, 11.

3. *Osée*, IX, 13. C'est là la seule traduction plausible de ce verset : Éphraïm livrait au massacre ces fils, cependant que les Tyriens eux-mêmes demeuraient en repos dans leur cité opulente.

pour demeurer dans le pays de Juda. Les hommes, les femmes, et les enfants, les filles du roi... et aussi Jérémie le prophète et Barouch, fils de Nérija. Et ils entrèrent au pays d'Égypte... »¹.

Ce furent les premiers Judéens ou Juifs qui s'établirent à Migdol², à Noph et au pays de Pathros³.

En réalité, ce fut tout un peuple qui redescendait en Égypte guidé par les chefs militaires : un peuple qui était uniquement inspiré par le désir patriotique « de retourner dans le pays de Juda », mais indifférent à l'exclusivisme religieux⁴. Ce fut une dernière couche de ces Hébréo-Phéniciens qui depuis un millénaire gravitaient autour de la civilisation des Égyptiens. L'Égypte, point de départ de l'essor pris par cette race, devait aussi lui servir de sépulture⁵...

1. *Jérémie*, XLI. Les nouveaux venus trouvèrent en Égypte une colonie judéenne peu orthodoxe, établie de longue date (*Jérémie*, XXIV). A noter la curieuse inscription trouvée en Égypte et publiée par M. Clermont Ganneau (*C. R. de l'Acad. d. I. et B. I.*, p. 237) et qui traite des poids et mesures. L'éminent savant conclut que cette inscription est d'origine juive et antérieure à l'époque persane.

2. Les papyrus d'Éléphantine (voir notre appendice III) nous permettent d'identifier cette ville avec Assouan ou le Migdol Sevené d'Ezéchiel (XXIX, 10 et XXX, 6).

3. *Ibid.*, XLIV.

4. *Ibid.*

5. Cf. *Osée*, IX, 5.

XV

LA FIN D'UNE CIVILISATION



Ce qui distingue surtout la colonie venue avec Jérémie en Égypte, c'est son caractère militaire et son éclectisme en matière religieuse. Par là elle tenait encore de la vieille tradition palestinienne qui faisait de l'Égypte et de son culte une civilisation à imiter. Le caractère militaire de cette colonie judéenne se manifeste nettement par la présence de chefs de guerre à sa tête. Il ressort des données postérieures et il explique l'attitude bienveillante dont Pharaon Éphren fait preuve à l'égard de ces Judéens, qui ne demandent pas mieux que de reconquérir la Judée avec l'aide de l'Égypte.

Pharaon désigna aux Judéens les villes déjà occupées par les Phéniciens, comme lieu de séjour; entre autres, Memphis ou Nof, Nô ou la future Alexandrie (?), Taphnis ou Daphné, Héliopolis, Patros (Bubasta ?) dans le Delta et Migdol (Assouan ?)¹. Il en use à l'égard de ces Judéens comme son fils Psammétique en usera avec les colons grecs, auxquels il concédera Naucratis.

Une confédération hébréo-phénicienne ou un Pentapole paraît avoir existé depuis en Égypte². Le pseudo-Aristée

1. Cf. sur l'identification de ces localités, la *Pesikta* de 'RABBI CAHENA, ed. Buber, p. 63 et note 2. *Talm. Bab.*, *Menahot*, f. 110a. V. sur les villes tyriennes d'Égypte, v. MASPERO d'après MOVERS, p. 282.

2. Hérodote (pas. cité) parle de cinq villes phéniciennes en Égypte; le prophète Isaïe (XIX, 18) connaît également cinq villes qui parlent la

dont les assertions — d'ailleurs en partie confirmées par Josèphe — se sont trouvées vérifiées par les papyrus récemment découverts à Assouan, dit explicitement que des troupes juives ont été employées par Psammétique contre les Éthiopiens. D'autre part, l'allusion que Jérémie fait à une extermination des Juifs sous Héphren pourrait bien se rapporter à sa campagne désastreuse contre les Cyrénéens ¹.

Les papyrus d'Éléphantine ne laissent d'ailleurs plus de doute sur l'existence, sous les Pharaons et avant l'occupation persane, de juifs mercenaires et de sanctuaires jusqu'en Éthiopie.

Reste à préciser l'état religieux de cette colonie. Sous ce rapport, le chapitre XLIV de Jérémie est catégorique : non seulement il nous donne un aperçu de la mentalité religieuse de cette dernière colonie, mais en même temps il nous trace un tableau des croyances religieuses de toutes les colonies juives de la Méditerranée. Ce tableau, le passage biblique se rattachant aux Samaritaines le résume comme suit : « Ils craignent Jéhovah, mais en même temps ils adorent les « Baals ». En Afrique comme en Palestine, ils continuent à avoir des Bama ou des Hauts-Lieux pour adorer Jéhovah². Ainsi si les Judéens ont bien recours à Jérémie pour qu'il consulte Jéhovah en leur faveur, leurs femmes, avec l'assentiment de maris, continuent à offrir des encens à la Déesse Céleste ou à Astarté, à faire des images relevant du culte solaire phénicien.

Qu'on affirme après cela qu'il ne pouvait guère y avoir d'Israélites dans les colonies phéniciennes d'outre-mer,

langue de Canaan » ; de même Jérémie lorsqu'il énumère les villes qui servirent de refuge en Égypte.

1. Le passage de *Jérémie*, XLIV, 28-30, ne serait-il pas une allusion à cet événement ?

2. Cf. *Isaïe*, XIX. « Un autel à Jéhovah en Égypte et une *Mazébah* près de sa frontière. »

pour la simple raison que les documents que l'on y trouve sont d'origine païenne ¹ !

D'ailleurs, à Taphnis-On ou Héliopolis, un antique sanctuaire hébraïque existait dont les origines remontaient peut-être à l'époque de Joseph et de Moïse ². C'est là que s'élevait un Haut-Lieu ou Agora en l'honneur du dieu Solaire. Le fait qu'un sanctuaire juif s'élevait un peu plus tard à Éléphantine nous permet de saisir le sens profond de l'imprécation acharnée de Jérémie contre « les Mazebot de Beth Shemesh qui sont dans le pays de Mizraïm ³. »

La tradition postérieure nous montrera que ce sanctuaire du Delta a joué un rôle dans l'évolution de la religion d'Israël.

Ce caractère éclectique et tolérant des colonies juives de l'Afrique, nous place en pleine société hébréo-phénicienne : la langue, l'onomastique et l'écriture, les mœurs et les professions furent toujours celles de « Canaan », terme qui finit par prévaloir après la destruction des royaumes d'Israël.

Les rares inscriptions phéniciennes ⁴ qui traitent du rituel des sacrifices, et dont aucune n'est antérieure à l'époque de la captivité, nous rappellent trop de passages analogues du code sacerdotal pour que l'on ne soit pas tenté de vouloir leur trouver une origine commune.

Dans le pays d'outre-mer cet état de choses devait durer longtemps encore.

Malheureusement jusqu'ici l'épigraphie a fourni peu de données. La Bible elle-même n'a que peu de choses à dire sur les pays situés à l'ouest de l'Égypte.

Aussi, comment pourrait-on distinguer entre Israélites

1. Dans le temple même de Jérusalem et à la veille de sa destruction les femmes pleuraient Tamouz-Adonis (*Ézéchiel*, VIII, 14) !

2. V. notre appendice *Zedec et Zadoc*.

3. *Jérémie*, XLIII, 13.

4. V. notre appendice *Hébréo-Phéniciens et Juifs*.

et Phéniciens, à Carthage par exemple, alors que les seuls documents épigraphiques que nous possédons sont d'ordre religieux et non ethniques et historiques et, puisque, à Jérusalem même, la déesse Céleste et Adonis-Tamouz eurent un culte jusqu'à la destruction de la ville par Nébuchodnassar ¹ ?

Voici, d'ailleurs, ce que nous relevons dans ces documents épigraphiques. La Cyrénaïque, qui paraît être le « pays des rois du pays alliés » dans Ézéchiél ², se retrouve peut-être dans le passage suivant du prophète Abadia :

« Et l'armée des enfants d'Israël transportés comme Cananéens jusqu'à Sarepté ; et les transportés de Jérusalem qui sont à Sépharad ³ ».

Ce texte se rapporte aux Beni-Israël qui se sont portés vers le nord de la Phénicie, tandis que des Judéens poussaient jusqu'aux Hespérides. Par une coïncidence assez bizarre, on a trouvé dans la Cyrénaïque, une inscription hébraïque qui porte le nom même du prophète : Obadiahou ben Jachoub ³. D'autre part, on rencontre des Cananéens de la Cyrénaïque jusqu'à l'époque du Christ.

Y avait-il des Israélites à Carthage ? Les traditions juives semblent avoir gardé le souvenir de la fondation de cette ville : elles l'attribuent aux Qenizi ou au clan apparenté aux Calebites judéens. La Bible nous cite Carthage sous le nom de Tarshish : il semblerait même qu'Isaïe fit allusion à la domination de l'ancienne Cadmea, et qu'il eût connu le mythe d'Élisa. Toutefois, on peut conclure que lors, du

1. Le *Deutéronome*, XXVIII, 28, semble indiquer le retour des Juifs en Égypte par la voie maritime. La présence d'esclaves juifs jusqu'en Grèce semble être confirmée par un passage d'Aristophane (*les Phéniciens*, II, 1. V. MOVERS, *ouvr. cité*, III, 1, p. 12).

2. *Ézéchiél*, XXX, 5.

3. Ce nom serait-il la forme hébraïque du nom des Hespérides ? Il s'agit de celles de la Libye où le nom de Cananéen a persisté jusqu'à l'époque chrétienne (*Martyrologe Hiéronymique*, etc.) לעבדיהו בן ישב (*Jahrbuch für die Gesch. d. Juden*, t. II, p. 263). MOVERS signale dans ce pays des marchands Edomites et Nabatéens à une époque antérieure au christianisme.

siège de Tyr par Salmanasar, ses habitants, qui s'étaient vus dans l'impossibilité d'expédier leurs familles à Chypre¹, les expédiaient à Carthage, comme pendant le siège d'Alexandre².

La religion de Carthage paraît d'ailleurs avoir eu une origine africaine : l'identification de Tanit avec Astarté est postérieure et, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne saurions préciser laquelle des deux cités phéniciennes, en matière religieuse du moins, avait le plus emprunté à l'autre.

Il faut noter toutefois, que le plus beau sarcophage qu'on ait trouvé dans la nécropole de Carthage, contient un sceau qui porte le nom théophore de Joab³. Comme M. Berger l'observe avec raison, l'écriture date d'une époque fort ancienne. Le sarcophage est d'ailleurs de fabrication grecque.

A cette même origine il faut rapporter plusieurs autres noms de l'onomastique carthaginoise⁴ : les noms rabbiniques eux-mêmes se retrouveront en grand nombre à Carthage.

Le grand rêveur qu'était le prophète anonyme connu sous le nom d'Isaïe II, a certainement connu cette dispersion dans les pays de la Méditerranée ; il y revient à plusieurs reprises : « Car les îles attendront mon appel et les navires de Tarshish seront les premiers pour amener tes fils des pays éloignés, avec leur argent et leur or⁵. »

« J'enverrai des échappés d'entre eux en Tarshish, Poul (Pout), Loud, vers les peuples qui tirent de l'arc, en Toubal

1. Cela ressort du pas. cité d'*Isaïe*, XXIII, 1 et 12.

2. QUINTE CURCE, *Alex. le Grand*, l. IV, chap. 5.

3. V. pour les détails l'appendice IV. J'ai pu étudier ce monument à Carthage même ; sceau et sarcophage appartiennent certainement à un haut personnage.

4. V. notre appendice IV.

5. *Isaïe*, XLIII, 6.

et en Javan (Ionie) et les îles éloignées qui n'ont point entendu parler de mon nom ¹. »

La grandiose vision universaliste du prophète anonyme ne s'explique pas autrement que par l'existence d'une Diaspora dans tous les pays connus. L'idée de la mission du Ebed-Jéhovah, également le Nabi des Israélites et des Gentils, ne s'explique que par cette dispersion des Hébreux vers des îles inconnues.

Le rêveur dans sa conception d'une société meilleure est bien loin pourtant d'imiter Jérémie et Ézéchiël, qui basent tous leurs espoirs sur le salut individuel d'Israël dans sa patrie. Loin de ce premier citoyen du monde l'idée d'écarter les non-israélites et même les frères d'hier devenus des ennemis d'aujourd'hui, de « l'héritage de Jéhovah ». Pour ce visionnaire la patrie juive est partout où le monde hébréo-phénicien existe. La « semence d'Israël est une semence bénie » distincte des autres par sa moralité. Celle d'Abraham est sa préférée ². Elle porte une marque distincte de son origine divine, de sa sélection « spirituelle ». Jamais idée n'a atteint une pureté aussi grande, jamais aspiration n'a été plus humaine...

C'est à cette même inspiration que nous devons l'oracle selon lequel le futur temple de Jéhovah s'élèvera à Héliopolis, en Égypte ³.

« Ce jour-là, il y aura cinq villes dans les pays d'Égypte qui parleront la langue cananéenne ⁴ et qui jureront fidélité à Jéhovah, le Dieu des armées célestes. L'une d'entre elles s'appellera la Ville du Soleil ⁵. Ce jour-là, il y aura un autel à Jéhovah au milieu du pays de Mizraïm et un monument dressé à Jéhovah sur sa frontière. »

1. *Isaïe*, LXVI, 9.

2. *Isaïe*, XI.1, 8 ; I.I, 2.

3. Chap. XIX.

4. Il s'agit des Hébréo-Phéniciens.

5. *ליר החרם* est certainement la leçon primitive. Cf. notre append. *Zedec et Zadoc*.

A la vue de cette Assyrie où sont cantonnés les captifs d'Israël¹; de cette Égypte en pleine décadence, peuplée de colonies hébraïques et phéniciennes prospères, le prophète oubliera les anciennes haines et les rivalités pour prédire « l'union des Assyriens, devenus son peuple, avec les Égyptiens, l'œuvre de ses mains, par l'intermédiaire d'Israël, son héritage ».

Ce fut le chant du cygne de toute une race qui se mourait. Jamais plus Jéhovah, le dieu spiritualisé des Cadméens, ne retrouvera son peuple : jamais plus l'antique langue de Canaan ne fera entendre des accents aussi beaux. La poussée des civilisations nouvelles, de forces bien supérieures, avait enlevé pour toujours aux Hébréo-Phéniciens leur prépondérance sur la civilisation et jusqu'à leur indépendance.

Deux groupes, réduits à une minorité parmi les populations qui les environnaient, résistent encore à cet anéantissement de l'individualité.

D'un côté l'aristocratie peu nombreuse de Carthage doit à l'énergie vitale qui caractérise le peuple, incarné dans le mythe du « Phénix », d'avoir pu être, un moment du moins, l'arbitre de la Méditerranée et braver la puissance naissante de Rome. Mais le grand élan, illustré par l'épopée de Hannibal, devait se briser à l'exclusivisme haineux et orgueilleux d'une ploutocratie qui finit par tomber dans les superstitions les plus atroces. Ce fut dans le sang de la jeunesse noble qui lui fut immolée, que Melqart s'engloutit².

Jéhovah, le dieu des armées célestes, plus heureux, renaît dans sa ville sacrée de Jérusalem et règne en maître sur son fidèle peuple de Judéo-Araméens, connus depuis sous le nom de Juifs. A un moment donné, il a failli reprendre

1. Les Hébreux du pays de Safon (du Nord) sont souvent invoqués par les prophètes postérieurs à la destruction de Samarie.

2. QUINTE CURCE, *Alex. le Grand*, IV, § 5.

son ancienne splendeur et soumettre à son influence tout le monde connu ¹ : mais l'exclusivisme d'une race vieillie, déçue dans ses rêves millénaires, et l'infiltration des idées mystiques qui réapparaissaient avec la civilisation gréco-romaine, arrêtent l'élan donné par les Saducéens et les Hasmonnéens conquérants.

L'Eglise et la Synagogue sont les héritières, mais ne marquent nullement une étape en avant dans l'évolution du prophétisme.

1. V. notre append. *Zedec et Zadoc*.

XVI

CONCLUSION

Depuis les temps les plus reculés de l'histoire ancienne, des fractions maritimes des Beni-Qedem ou Sémites orientaux s'adonnaient au commerce par voie de terre et à la piraterie par voie de mer. Ils devaient à leur qualité de « Havila » ou « ceux des dunes de la mer », et de nomades des sables du désert, d'avoir pu, les premiers, organiser des caravanes internationales sur les routes connues des populations sémitiques de la Mésopotamie ; ils lui devaient aussi d'avoir, les premiers, été poussés à longer la côte du golfe Persique, de s'être ainsi créé des débouchés vers les Indes lointaines. Par rapport aux Mésopotamiens, ces Beni-Qedem commerçants qui leur apportaient l'or, le bdellion, la pierre d'onix et les autres produits des Indes étaient déjà des Phéniciens des pays de l'Est.

La terminologie maritime la plus ancienne que nous retrouvions dans les textes mésopotamiens, semble se rapporter aux ancêtres des Phéniciens maritimes.

Une première poussée de nomades sémites avait jeté sur le golfe d'Akqaba et de la mer Rouge des populations de Beni-Qedem qui apportèrent en Arabie, en Syrie et en Éthiopie une civilisation avancée : celle de Ma'on (Minos), de Havila, de Qadouma, des Cadméens de la Syrie et des Pouanit de l'Érythrée.

Avec ces migrations, les centres du commerce mondial s'élargissent et prennent leur extension vers l'ouest. Une nouvelle Havila ou une nouvelle Ophir, ayant ses origines dans les mêmes populations qui habitaient autrefois le Golfe Persique, se fondent en Érythrée : ce sont les foyers des peuples faisant le commerce avec l'Égypte, les futurs Dedan, les Teima, les Midian et les Sidon, tous des Beni-Qedem exerçant leur commerce entre les pays du littoral du Golfe Persique et ceux de l'Arabie ou de l'Égypte. L'influence de ce dernier pays sera décisive sur les destinées ultérieures de ces population maritimes.

Le pays du Nil se trouvait entouré de races sémitiques qui convoitaient ses richesses naturelles et sa fertilité prodigieuse.

Mais l'Égypte n'était pas seulement riche par elle-même : elle était en même temps la clé naturelle, qui ouvrait la voie aux pays de la Méditerranée, un centre d'expansion maritime et terrestre : aussi voyons-nous les Phéniciens profiter de l'invasion des Hycsos, « chasseurs » couchites et des Hittites pour remonter à leur suite vers le nord.

Cette invasion des Pasteurs, qui quittaient les environs de la Mésopotamie pour envahir les pays connus de la Méditerranée, provoque un grand remous de races et de pays. C'est sous la domination anarchique cinq fois séculaire des Hycsos en Égypte, dont l'influence peut être comparée à celle des Francs en Gaule, que surgit le monde connu de la Bible. L'Égypte sort de cette crise à moitié sémitisée, mais les envahisseurs couchites, qui subissent l'ascendant de leurs congénères, les Shalitis d'Égypte se hamitisent. Une race mixte éclôt, se rattachant à l'égyptienne, comme autrefois les Beni-Qedem se rattachant à la race mésopotamienne ; c'est le monde hamitique, opposé à celui des Sémites. Il s'étend jusqu'à l'Arabie, dont plusieurs peuples sédentaires, et non des moindres,

sont considérés tantôt comme Sémites, tantôt comme Hamites. Or l'Arabie reçoit incessamment de nouveaux apports de nomades qui descendent vers le sud ; et cependant elle garde sa physionomie sémitique. Le croisement des races donne lieu à la formation des Beni-Ereb ou sémites occidentaux par opposition aux Beni-Qedem ou « Sémites orientaux ».

Il en était autrement en Afrique : les conquérants sémitiques de l'Érythrée avaient refoulé les anciennes races blanches proto-sémitiques et congénères des Égyptiens vers le désert et le nord ; ce sont ces populations, ancêtres probables des Libyens, que les Cadméens, en marche vers la Méditerranée, rencontrent devant eux, partout sur leurs chemins. Les stations maritimes que les navigateurs cadméens fondent en Égypte et en Libye établissent une nouvelle étape dans l'histoire du monde : c'est cette admirable expansion maritime qui est symbolisée par le mythe de Cadmos, fils de Poseidon et de Libye, qui civilise la Méditerranée orientale.

C'est sous la protection des rois Hycsos que les Cadméens maritimes entraînent à leur suite les populations libyennes qui colonisent la Sicilie, l'Ibérie, la Crète, Chypre, l'Étrurie, les pays grecs, etc.

Les Cadméens eux-mêmes se contentent de fonder des stations maritimes, dont Alasia, Hadrumète, Camba (Cadméa ?), Carthage, Cytion, Thèbes-Cadméa et plusieurs autres subsistèrent.

C'est la première indication d'un mouvement maritime que devaient renouveler Tyr et Venise : si bien qu'à la veille de l'écrasement de la puissance des Hycsos, une nouvelle civilisation éclôt, celle des « peuples de la Mer », selon les textes égyptiens ou des races hamitiques issues d'Égypte, selon la Bible.

Cependant vers la fin de la première moitié du deuxième millénaire, la race des Rois-Pasteurs, restée une

minorité infime au milieu d'une population autochtone très nombreuse et très cultivée, se laisse en partie absorber, en partie éliminer par une réaction nationale des Égyptiens contre le joug des barbares. Ces derniers sont d'ailleurs encore assez nombreux et surtout trop bien organisés militairement pour ne pas chercher un dérivatif sur les pays avoisinants de la Méditerranée.

Pendant leur séjour en Égypte, ils occupaient les plaines du Delta où ils semblent avoir surtout pratiqué l'art de conduire les chars militaires : c'est cette supériorité guerrière qui devait faire tomber aux mains des Cananéens « ceux du pays bas », les plaines de la Libye. Leur assimilation aux proto-sémites Libyens donna probablement naissance à cette race Libo-Phénicienne venue par terre en Afrique et qui même plus tard appuyait l'expansion des Phéniciens sur mer. L'antiquité avait considéré l'Afrique et non pas la Palestine comme la patrie des Cananéens. Guidés par les « Havila » ou les Cadméens maritimes, les Libo-Phéniciens se propagent dans toute la Méditerranée, où ils inaugurent la période troublée des « peuples de la Mer », lesquels convoitent la Syrie et l'Égypte.

D'autres mouvements de Cananéens « issus de l'Égypte » se portent vers la Syrie ; si des doutes sont possibles en ce qui concerne les Hittites, rien ne peut être opposé aux données de la Bible sur l'origine hamitique des Cananéens et sur leur rôle d'intrus en Palestine.

A la veille du quinzième siècle, ceux-ci n'occupaient pas même les cités maritimes de la Phénicie palestinienne, dont le rôle historique est nul à cette époque. D'autre part, les Hittites et les Cananéens ne laissent dans l'onomas-tique, l'ethnographie, la théologie et la linguistique de la Syrie, aucune trace qui permette de les considérer autrement que comme une minorité d'envahisseurs éphémères.

Cependant, par un juste retour des choses, les peuples

de la Libye, grossis des ancêtres des peuples classiques, profitent de l'affaiblissement de l'Égypte vers le treizième siècle pour chercher à s'emparer à la fois de l'Égypte et de la Syrie.

Ils échouent en Égypte, mais réussissent mieux en Syrie, grâce au concours des Pharaons qui se servent de ces troupes bien armées pour tenir en respect les nouveaux venus sémitiques, lesquels menaçaient leur suzeraineté égyptienne dans la presqu'île du Sinaï et en Palestine.

Il s'agit des migrations des Hébreux, race d'origine cadméenne, mais pénétrée de l'esprit chaldéen, qui remonterent la Syrie et la Palestine et dont les arrière-gardes retenues en Égypte devaient constituer les futures tribus d'Israël.

La tactique des Pharaons d'opposer entre eux les peuples de la Mer, — dont les Philistins, — devait cependant échouer, contre la résistance tenace des Hébreux qui, du reste, rencontraient en Palestine une population cadméenne congénère et autochtone. Les populations sémitiques se trouvent assez fortes pour s'organiser et secouer, avec l'aide des peuples de la Mer, le joug des Cananéens, dont certaines fractions semblent avoir quitté la Palestine vers le treizième siècle pour céder la place aux Hébreux.

Toutefois ce sont les Philistins et les autres populations du littoral qui dominant, entre le treizième et le onzième siècles, le commerce maritime, et qui doivent être considérés comme les premiers organisateurs du commerce méditerranéen international.

Successivement, les Hébreux se constituent en nation homogène et apparaissent vers le onzième siècle comme les Beni-Israël de l'histoire : race vraiment civilisatrice, ils absorbent tous les autres éléments, prennent aux Cananéens leur art militaire, aux Philistins leur supériorité maritime et industrielle. Du choc de tant d'influences, du croisement de tant de groupes ethniques, une race

nouvelle se formera : celle des Hébréo-Phéniciens, caractérisée par une langue, une écriture, une religion et une civilisation homogènes. Sous David, l'Empire hébréo-phénicien se trouvera organisé et même imbu d'un principe centralisateur, il cherchera à subordonner « au Dieu sans nom » de Qedem toutes les autres individualités ethniques et religieuses des peuples de la Syrie.

Cependant cette tendance centralisatrice se heurtait à un écueil : deux grands centres des Hébreux, Tyr et Jérusalem, procédaient chacun d'un principe vital : Jérusalem, capitale d'une tribu demi-nomade, demeurée démocratique et égalitaire, se voyait obligée de diriger ses destinées selon les conceptions des nomades qui ne cessaient pas de graviter autour d'elle ; elle demeura foncièrement cadméeenne. Tyr, la cité maritime isolée du reste du monde hébreu, se détachait de plus en plus de ses anciens congénères ; devenue maîtresse des mers, foyer d'une colonisation dont l'expansion tendait vers l'occident, obligée de compter sur l'appui de l'Égypte, laquelle lui offrait un débouché et des escales pour ses migrations, la cité de Hiram évolua dans un sens opposé à celui des Beni-Israël. Son aristocratie, forte de ses richesses, tenant aux principes autoritaires qui constituaient le fond des croyances et de la civilisation égyptiennes, subissait de plus en plus l'ascendant de cette civilisation. Non sans résistance d'ailleurs. Pendant plusieurs siècles les classes populaires représentées par les prophètes d'Israël exerceront leur activité révolutionnaire. Pendant de nombreuses années, les trois capitales hébraïques, Tyr, Samarie et Jérusalem, seront le théâtre de luttes sanglantes entre le Demos et l'Oligarchie despotique : et, même, la plus grande révolution monothéiste se déroulera en territoire phénicien.

Mais si Samarie située entre ses deux rivales hésite et succombe, Jérusalem finit par se décider à devenir, du moins à partir de la chute de Samarie, la cité de Yahou, le

Dieu unique, subsistant parmi les croyances anciennes, et devenait avec son peuple le citoyen du monde spiritualisé.

Quant à Tyr, dont la partie continentale avait été plusieurs fois détruite de fond en comble, l'aristocratie confinée dans son île se laisse définitivement entraîner par l'influence africaine. Melqart, le roi de la Cité de Hiram, deviendra le synonyme de Baal-Hamon, de Dieu-Soleil, Amon-Osiris, présidant aux destinées de son peuple.

Après la chute de Jérusalem et de Tyr, c'en était fait des anciens rêves impérialistes des Hébréo-Phéniciens. Les Judéo-Araméens ou l'aristocratie théocratique qui reviennent en Palestine n'auront plus qu'un seul souci : la conservation de l'idée monothéiste, d'une conception morale particulière, dont les origines se perdent dans les ténèbres de l'apparition des premiers Hébreux ¹.

Les Tyriens puniques, dont l'aristocratie oligarchique est concentrée à Carthage, ne chercheront qu'à défendre leur suprématie maritime dont dépendait leur avenir et leur raison d'être même.

De là à prétendre que toute trace de conscience ethnique hébréo-phénicienne fût disparue, il y a loin et ce serait méconnaître la psychologie même des sociétés humaines ².

Les luttes pour la suprématie d'une idée ou d'un ordre social sont rarement le fait des grandes masses toujours prêtes à se laisser entraîner, momentanément du moins, par des conceptions d'ordre plus immédiat ; mais c'est l'élite morale ou sociale qui demeure consciemment fidèle à ses idées. Il en était de même pour les Hébréo-Phéniciens. En dehors des deux aristocraties, l'une théocratique et l'autre ploutocratique, qui finirent par incarner les anciennes conceptions hébraïques, il y avait de

1. Les textes législatifs de Hammourabi doivent être considérés comme la première manifestation de cette mentalité hébraïque qui aboutit à la Loi de Moïse.

2. V. notre app. I et IV.

grandes masses de « peuple de la terre » qui demeuraient indifférentes à toutes questions d'ordre religieux ou politique et qui, par conséquent, continuaient à se considérer comme descendant des anciens Hébréo-Phéniciens.

En Palestine même, les « Am Ha-Arez » hésitaient après la victoire des Hamonéens entre Jéhovah et Baal. Quant aux Éphraïmites de Sichem qu'il faut se garder de confondre avec les Cuthéens de Samarie, ils continueront jusqu'au deuxième siècle à osciller entre Jéhovah et Baal. A propos de la persécution d'Antiochus-Épiphanes, les Hébreux de Sichem font une déclaration très caractéristique : « Les Sidoniens (Phéniciens) qui habitent dans Sichem se présentent au roi Antiochus, dieu visible. Nos ancêtres s'engagèrent à célébrer le Sabbat et à bâtir sur le Garizim un temple en l'honneur d'un « dieu sans nom ¹ ». Maintenant on nous persécute parce qu'on nous considère comme ayant la même origine que les Juifs. Or, il est aisé de démontrer par nos archives que nous sommes de souche sidonienne et que nos coutumes et nos origines diffèrent de celles des Judéens. »

Le sanctuaire de Sichem, n'ayant jamais été détruit depuis qu'il avait servi de « ca'aba » pour les tribus d'Israël, il était aisé à ses prêtres de démontrer leur origine commune avec les Phéniciens qui, contrairement aux Juifs, n'ont jamais quitté la Palestine. Quoi qu'en disent les critiques, nous croyons que si ces archives n'existaient pas, les Sidoniens de Sichem n'auraient jamais osé les invoquer. En effet, le roi confirme leur droit en les appelant « Sidoniens qui habitent dans Sichem ».

1. JOSÈPHE, *Antiq.*, t. XII, chap. VII. En réalité ce fut le El Elion qui était adoré à Samarie sous le nom grec de Ζεὺς υψίστος ou Ἐλίων καλούμενος υψίστος (cf. MOVERS, *ibid.*, I, 1, p. 50 et p. 341). Dans l'esprit de ses adorateurs, une divinité subordonnée servait d'intermédiaire entre lui et l'humanité. Cf. Maléach-Jéhovah, Melqart, Adonis, Josué, Sanbat chez les Phalacha de nos jours, Logos, Métatron chez les juifs orthodoxes. (V. notre appendice *Melqart et Josué*.)

Si telle était encore au deuxième siècle la situation dans la Palestine même, à plus forte raison ces affinités entre Hébreux et Phéniciens devaient-elles se perpétuer dans les colonies lointaines des Phéniciens, où des représentants nombreux des tribus d'Israël les avaient suivis. Une étude minutieuse des survivances ethnologiques, généalogiques et mythologiques pourrait apporter quelques lueurs sur ce problème du rôle des Hébreux dans la Méditerranée africaine et européenne. C'est à cette étude que nous consacrons la série de discussions et de notes qui accompagnent ce travail et qui servent à consolider les conclusions qui s'en dégagent.

Mais ici nous touchons de près à un autre problème non moins compliqué, celui des origines juives dans ces mêmes pays : à l'élucidation de ces problèmes, qui se posent particulièrement en Afrique, nous consacrerons une étude spéciale¹.

1. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères.*

APPENDICE I

MÉLQART ET JOSUÉ

I

La période dite des Juges est l'époque héroïque du peuple d'Israël. Un ancien recueil de chants épiques intitulé : *le Livre des Guerres de Yahou*¹, paraît avoir servi de source principale pour les récits développés dans les premiers livres historiques de la Bible. Le mythe et l'épopée avaient été, à un moment donné, florissants en Israël comme en Phénicie, en Palestine comme en Grèce. Ce mythe se fait remarquer par son caractère solaire, qui le classe parmi les mythes méditerranéens dont ceux de Melqart et d'Héraclès sont les plus populaires, avec une différence cependant : tandis que chez les Tyriens et les Grecs demeurés païens jusqu'au bout, les récits héroïques ont évolué en se compliquant et ont suivi de près les destinées des peuples qu'ils représentaient, chez les Israélites, en Judée, ils subissent les effets de la réaction prophétique qui domine à partir du huitième siècle l'histoire connue du peuple d'Israël. Sous son influence, se manifeste une évolution contraire à celle qui se retrouve chez les autres peuples antiques. Les héros mythiques symbolisent l'épo-

1. מלחמות יהוה, ספר, *Nombres*, XXI, 14.

que des premiers efforts d'un peuple, finissent par être mis au rang des dieux ; au contraire, chez les auteurs bibliques, ils sont réduits à l'état de simples mortels. Cette « chute des dieux » est un trait qui caractérise l'évolution religieuse du peuple d'Israël. C'est ainsi que, sans nous hasarder à suivre M. Winckler dans son ingénieuse « méthode astrale », nous ne pouvons nous refuser à voir dans la légende du fameux Samson un mythe solaire qui personnifie les luttes des Danites contre les Philistins.

Samson — Le Soleil, — le fils de Manoah, dieu hébréo-phénicien¹, naquit sur le même sol que Melqart, l'émule phénicien d'Hercule. Comme Melqart qui combat Neptune, le dieu des peuples de la mer, Samson combat Dagon (Neptune) : de même que le premier représente l'épopée maritime de Tyr, le second est la personnification locale de la lutte des Israélites contre les Philistins. Comme Melqart et Héraclès, il accomplit une série d'exploits surhumains ; comme Hercule, il subit les charmes de la femme.

Ce qui distingue Samson de ses émules, c'est son caractère plus humain, sa bonhomie qui en fait un être presque réel, pris sur le vif. On sent que le mythe de ce héros s'arrête trop tôt, n'a pas eu le temps d'arriver à la divinisation et, même, que les rédacteurs ont tout fait pour en effacer la dernière trace, celle qui aurait pu permettre de reconnaître dans le héros danite, un mythe solaire².

L'épopée de Samson est une preuve évidente de l'existence d'une mythologie solaire chez les anciens Hébreux : on est alors porté à se demander si un exemple pareil est isolé dans les traditions juives et si l'antiquité hébraïque ne nous a pas légué d'autres souvenirs, d'un personnage qui, à l'instar de Melqart, — personnification de l'histoire

1. BARGÈS, *Rech. archéol. sur les colonies phéniciennes*, etc., p. 51.

2. M. PH. BERGER a consacré une série de conférences très instructives sur les rapports qui existent entre les récits héroïques d'Israël et la mythologie orientale.

des Tyriens, — aurait résumé en lui l'histoire des « Guerres de Yahou » et de la conquête de la Palestine?

Et il semble bien qu'on puisse l'affirmer.

En effet, l'examen comparé des textes fournis par la Bible et par la tradition postérieure nous permet de découvrir un personnage qui préside à la conquête de la Palestine par les Israélites, à savoir Josué ben Noun : sa vie, ses œuvres, les miracles accomplis par lui, les contradictions et les incohérences qui se rattachent à sa personne, nous montrent, tel qu'il apparaît dans l'état actuel des textes, un personnage mythique sous la figure d'un général conquérant.

Loin de nous la pensée d'aller jusqu'à nier l'existence réelle de Josué ben Navé, mieux Hosea ben Noun. Le nom de Hoshe'a, — sous sa forme primitive, — est assez fréquent chez les Israélites du nord ¹, pour que nous puissions l'écarter d'emblée.

L'arrêt même constaté dans l'évolution de sa légende, est beaucoup trop brusque pour qu'on puisse mettre en doute la vie effective du personnage : cependant, tel qu'il nous est présenté, trop de traits légendaires sont attachés à la personne de Josué pour qu'on puisse se passer de les soumettre à une analyse rapide. Étranges sont, en effet, les destinées de ce conquérant israélite; étranges surtout les exploits qu'on lui attribue; si bien que pour l'auteur du Livre de Josué, ce héros résume toute l'époque de la conquête de Jéhovah, comme Melqart résume celle de Tyr.

Hoshe'a, le fils de Noun נון, nom qui ne se retrouve nulle part ailleurs et qui est synonyme exact de Dagon, le dieu des Philistins², est de la tribu d'Éphraïm, à une époque où les tribus de Joseph n'existaient même pas encore.

1. Ce nom est même très fréquent. Le chef des Éphraïmites du temps de David s'appelait Hoshea (I *Chron.*, XXVII, 20). Hoshea est le nom du prophète du nord bien connu, comme il est celui du dernier roi de Samarie.

2. דגון signifie « poisson » et « floraison » (de דגן). A noter que Josué,

Comme Stade l'a très bien reconnu ¹, Josué incarne les clans joséphites; il est leur patriarche: c'est l'éponyme d'une tribu, ayant fini par s'établir dans la région montagnieuse du centre de la Palestine et par devenir le noyau du futur Israël.

Le rédacteur jéhoviste, préoccupé de réduire le rôle du héros éphraïmite à celui d'un subordonné de Moïse, substitue à son nom originaire d'Hoshea le théophore de Josué. Pour cet auteur, Josué est surtout le subordonné du législateur, qui préside à la formation du peuple d'Israël.

Ainsi, il lui fait inaugurer le cycle guerrier d'Israël par une campagne entreprise sur l'ordre de Moïse contre les Amalécites du désert: l'artifice du procédé ressort nettement, si l'on considère que jusqu'à l'époque des Juges, le futur Mont d'Éphraïm s'appelait encore Mont d'Amaleq et que, par conséquent, la lutte des Éphraïmites contre les Amalécites se réduit à une campagne d'invasion dans le centre de la Palestine ².

Même procédé pour le second exploit de Josué, du vivant de Moïse: sa participation à l'exploration de la Palestine sur l'ordre de Moïse. On a voulu établir à tout prix que le héros avait pris part à cette campagne à côté de Caleb le Judéen. Cependant son nom manque à deux reprises dans les passages du récit où on s'attendrait particulièrement à le voir jouer un rôle auprès de Caleb ³. Dans les autres passages, le rôle du futur chef d'Israël est singulièrement effacé. Dans les deux cas, la mention de Josué se trouve être une interpolation, remontant à l'époque de la rédaction de la Bible.

Le récit miraculeux du passage du Jourdain est préci-

dans la Bible, n'est presque jamais séparé de son père (cf. NIEBUHR, *Gesch. des Zeitalters der Hebräer*, pp. 322 et 371).

1. *Gesch. Israëls*, p. 136-161.

2. Cf. *אפרים בחר העמלקי* Juges, V, 14; *אפרים שרשם בעמלק* *Ibid.*, XII, 15.

3. Cf. NIEBUHR, *ouvr. cité*, p. 322.

sément trop miraculeux, pour que l'on puisse le prendre au sérieux. Ici Josué n'est que la doublure éphraïmite de Moïse et d'Élie : l'un fend les eaux de la mer Rouge, les deux autres celles du Jourdain. La chute des murs de Jéricho est un récit qui date certainement d'une époque postérieure à Élie.

Avec Élie, Josué a d'ailleurs plus d'un point d'attache, si bien que Niebhur a pu démontrer, par une simple étude comparée des endroits où s'était exercée l'activité des deux personnages, que l'histoire concernant Jéricho est empruntée à l'histoire d'Élie¹. En réalité, Josué n'a jamais quitté le domaine propre du pays d'Éphraïm, qui s'étendait de Bethel jusqu'au Carmel. Les sanctuaires de Bethel et de Sichem sont les seuls points de repère sérieux, qui subsistent du champ d'activité attribué par la postériorité à notre héros.

Continuons, d'ailleurs, l'examen de la vie de Josué.

Caleb² qui l'accompagna dans l'exploration et qui est l'éponyme des Calébités, reçut de Moïse, ou selon une autre version de Josué, un lot en Palestine³. Josué ne reçut rien, aucune famille en Israël ne se rattache à ce héros⁴.

D'ailleurs, Josué ne laisse pas de postérité, bien que Moïse lui-même soit l'ancêtre d'une lignée qui se perpétue jusqu'à l'époque de la royauté en Israël. La stérilité lui est d'ailleurs commune avec Samson, son émule judéo-danite.

Il est vrai que le Livre des Chroniques⁵ cherche à arranger les choses en expliquant que Josué n'avait point de fils, mais seulement des filles.

1. NIEBUHR, *ouvr. cité*, p. 326-331.

2. Il est lui-même un non israélite, puisqu'il est un קניזי ou de la tribu cadméenne de קנז.

3. Nombres, XII, 31 et Josué, XIV, 13.

4. Le passage de Josué, XIX, 49-50 est une addition de basse époque (NIEBUHR, *ibid.*, p. 309. Cf. plus loin).

5. I, I, 27.

Quelles sont donc ces filles? La première a donné son nom à Timnat ou Timnat Herès¹ — ville qui se rattache au culte solaire, — la seconde a donné le sien à Tamar, ou Baal Tamar², qui se rattache au culte des arbres sacrés, et finalement à 'Aïa, ville qui aurait été détruite par Josué après le passage du Jourdain.

En outre, Timnat est précisément la même ville, où nous rencontrons Samson aux prises avec les Philistins, tandis que le second nom de cette ville est Hérès le soleil, le synonyme même de Shemesh-Samson.

Ainsi le cycle de Josué l'Éphraïmite, comme celui de Samson le Danite, gravite autour du culte solaire.

Ce caractère solaire du mythe de Josué, qui est déjà dans le fond du récit de Joseph³, son ancêtre présumé, nous ramène à l'influence des cultes égyptiens qui caractérise les récits concernant les mythes solaires de la Palestine.

Ainsi Josué accomplit le miracle de circoncire 600.000 individus dans un seul jour⁴. Or, on sait que les Hébreux et les Phéniciens racontaient qu'ils avaient tous les deux appris la circoncision des Égyptiens⁵.

Cependant, le plus grand miracle qui soit associé au nom de Josué, c'est l'arrêt du soleil à Gabaon⁶, mythe qui servit de base à la tradition juive et chrétienne, car on ne voulait pas se résoudre à admettre que la terre n'est pas le centre du monde planétaire.

Le sanctuaire de Gabaon⁷, où un éclectisme religieux,

1. סַחַבְתָּאֶשֶׁר cf. MOVERS, I, I, 229 et le nom générique סַחַבְתָּאֶשֶׁר.

2. Ζεὺς Ἀγλαγροῦς V. NIEBUHR, *ibid.*, p. 320.

3. Joseph est le gendre du prêtre d'On ou Héliopolis et d'origine égyptienne. Cf. בְּנוֹת צִעֲרוֹ עָלֵי שׁוֹר (Deut., XXXIII, 17) et בְּנוֹת צִעֲרוֹ עָלֵי שׁוֹר (Genèse XLIX, 22). Ce sont des allusions au Taureau symbolique.

4. NIEBUHR, 228. On les circonçoit avec des חֲרָסִי צִוּרִים. Décidément le terme חֲרָס est très fréquent dans l'histoire de Josué.

5. V. plus haut.

6. Josué, IX, 10-11.

7. Josué, XX, 8; II Samuel, II, 17; I Rois, III, 5 et IX, 2; I Chroniques, XVII, 39; XXI, 29. etc.

datant de l'époque de l'invasion des Hébreux, se découvrir par les récits postérieurs, est le berceau de cette tradition. Le livre הוֹשֵׁעַ, l'Iliade disparue des Hébreux, racontait qu'à l'occasion de sa victoire sur les Amorrhéens, Josué avait ordonné au soleil de s'arrêter en lui disant : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, Lune, dans la vallée d'Ajalon ! Et le soleil s'arrêta et la lune aussi, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Le soleil donc s'arrêta au milieu des cieux et ne hâta point de se coucher un jour entier. »

Voilà qui est clair : Josué est le maître du soleil, qu'il commande, comme Adonis en personne.

Mais où Josué paraît dans son milieu, c'est dans les luttes des Israélites contre les Philistins. Cette histoire, qui donne naissance à l'épopée de Samson, ne laisse pas d'ignorer Josué.

Le récit de la captivité de l'arche de l'alliance¹ emmenée par les Philistins et de la vengeance de Yahou sur Dagon, le dieu des Philistins, se termine par l'épisode suivant, l'arche de l'alliance après avoir causé toutes sortes de calamités aux Philistins, est ramenée par ces derniers à Bet-Shemesh (Héliopolis) sur le territoire hébreu. Elle fut déposée « sur la grande pierre qui est dans le champ de Josué, l'homme de Bet-Shemesh, *jusqu'à ce jour-ci*² ». Le récit de l'épidémie, qui aurait sévi parmi les habitants de Ben-Shemesh, n'est qu'un commentaire émanant d'un rédacteur jéhoviste de basse époque, lequel n'a pas pu admettre que le sanctuaire de Jéhovah se fût un jour allié au culte solaire de Josué et d'Héliopolis.

En réalité, cette « pierre », ou betyl, associée au nom de Josué, réapparaît maintes fois dans le récit des exploits

1. I Samuel, VI, p. 14-18.

2. A noter הַיּוֹם הַזֶּה.

de Josué : elle est toujours associée à Sichem, la ville de « Berit », le centre de l'union d'Israël jusqu'à l'époque de Salomon¹. Ainsi Josué contracta un Berit avec le peuple à Sichem². Il y amena l'« arche de l'alliance ». Ailleurs il est dit que « Josué contracta une alliance, ce jour-là, avec le peuple et proposa des statuts et des ordonnances à Sichem. Et Josué écrivit ces paroles sur le livre de la Loi de Jéhovah. Il prit aussi une grande pierre et l'éleva là sous le chène (sacré) qui est au sanctuaire de Jéhovah³ ».

Si nous ajoutons que Josué construisit un autel à E'bal devenu plus tard le mont de la Malédiction⁴, que bientôt il en fit autant à Gilgal ou à Sichem même, on arrive facilement à se faire une idée de la synthèse qui s'opéra, entre le conquérant de ce nom et une ancienne divinité hébraïque.

II

Nous pouvons maintenant reprendre notre démonstration pour établir qu'une seule et même base servit à l'édification de la légende de Josué, le héros des Hébreux, et de celle de Melqart, l'Hercule des Tyriens. Seulement celle de Josué nous paraît être d'origine plus ancienne.

Melqart parcourt toute la Méditerranée, subjuguant les

1. Cf. plus haut, chap. V.

2. *Josué*, XXIV, 25-26.

3. Cf. Weiss, דבר דבר ודורשיו I, où cet auteur (qu'on ne saurait pourtant pas soupçonner de criticisme outré) conclut au caractère astartien de ce chène.

4. On remarquera que le Mont de Ébal, sur lequel Josué construisit un autel à Jéhovah (VIII, 30), devient, pour le *Deutéronome*, le Mont de la Malédiction (*Deuter.*, XI, 29 ; XXVII, 13). Les Samaritains eux-mêmes n'osèrent plus le consacrer.

peuples barbares, renversant les Tyrans, détruisant les bêtes sauvages.

Il en est de même pour Josué en Palestine : depuis Moïse et jusqu'à Débora, c'est-à-dire pendant plusieurs siècles, il préside à toutes les conquêtes d'Israël.

C'est lui qui s'empare de Hébron et de Debir, selon le Livre de Josué, alors que, dans les textes plus anciens, ce fut le clan judéen de Caleb qui accomplit cette même conquête d'ailleurs, après la mort de Josué ¹. C'est lui qui extermina les Anaqim, alors qu'on attribue cet exploit au clan de Caleb. De plus, la grande victoire des Hébréo-Phéniciens, remportée sur Jabin, le roi de Hazor, celle qui devait couronner l'œuvre de la conquête de la Palestine sur les Cananéens et qui est illustrée par le cantique de Débora, se trouve elle-même attribuée à Josué, malgré le contexte du Livre des Juges ².

Nous avons donc raison de considérer ce héros comme le génie mythique de la tribu de Joseph, qui présida à la constitution du peuple d'Israël : Melqart terrasse les monstres ; Josué fit de même pour les Anaqim. Melqart extermine les bêtes sauvages : en Palestine, ce sont les « Zir'ah ³ » qui fuient devant les Beni-Israël ». La rencontre de Josué avec l'ange, chef des armées de Jéhovah, relève du même ordre d'idées ⁴.

Melqart arriva avec son armée aux bords de l'océan, où il érigea deux colonnes sur les rivages opposés de l'un et l'autre continent. Josué passe avec son armée le Jourdain et érige un autel de douze pierres sur le Gilgal ⁵ et un autre sur le mont Ebal ; il consacre le Betyl et le chêne Astarté de Sichem ; il transporte l'arche de l'al-

1. Josué, X, 36, 39, et Juges, I, 20.

2. Cf. Josué, XI, et Juges, IV.

3. Josué, XXIV, 12 צרעה, bête fauve ou insecte mystérieux.

4. V, 13-16. Elle est inspirée par Exode, II.

5. Josué, IV. Sur ce sanctuaire et le בולאך יהיה, voir Juges, II, 1 ; cf. les Idoles adorées par Ehud, etc., (*ibid.*, IV, 19 ; I Samuel, XI, 13, etc.).

liance à Sichem et donne des lois aux tribus d'Israël, tout comme Melqart le fera pour les peuples d'Afrique.

Melqart combat à l'embouchure du Rhône contre deux terribles enfants de Neptune ; il les écrase avec le secours de Jupiter qui déchaîne sur eux une pluie de cailloux.

C'est la répétition même de l'histoire de la campagne de Gabaon : là, Josué défait les Cananéens grâce aux rochers et aux cailloux que Jéhovah fait pleuvoir sur eux ¹.

*
* *

Le même fond de légendes aurait donc donné naissance aux deux mythes. Seulement, comme la conquête de la Palestine par les Hébreux avait de beaucoup précédé les exploits maritimes attribués à Melqart, et comme le cycle de Josué est plus humain et plus naturel, on serait assez naturellement amené à considérer le mythe de Josué comme de beaucoup antérieur à celui de son émule tyrien.

Reste à savoir si l'évolution de la légende de Josué était achevée lors de la rédaction des textes bibliques et si, dans l'esprit populaire du moins, cette légende n'avait pas accompagné les Beni-Israël hors de Palestine, avant la rédaction de la Bible.

On sait quelle mauvaise fortune s'était acharnée contre le héros réel ou imaginaire de la conquête de la Palestine, après cette conquête. Les rédacteurs jéhovistes, qui ne pouvaient ignorer les textes écrits et oraux concernant la tradition populaire du héros éponyme d'Éphraïm, se virent dans la nécessité d'accepter le cycle légendaire en réduisant le héros au rôle de serviteur du grand prophète et législateur de Jéhovah.

Ici s'arrête l'influence effacée et secondaire du héros,

1. Cf. BARGÈS, *ouvr. cité*, p. 11-13 ; POMPONIUS MELA, II, 5 ; ESCHYLE, *Prométhée Enchaîné*.

dans le judaïsme traditionnel comme dans celui de la Loi. Le pauvre créateur du peuple d'Israël a été condamné à l'oubli dans les textes prophétiques ultérieurs. La Haggadah ne sait rien ou plutôt ne veut rien savoir de ce héros dans lequel elle flairait une origine peu jéhoviste.

« Aux rabbins, dit Niebuhr, il manquait les matériaux et l'envie de s'occuper de ce héros ¹. »

L'envie, si l'on veut, mais nullement les matériaux. Les Samaritains, demeurés attachés au culte et aux sanctuaires du royaume du nord, considèrent le conquérant de la Palestine comme leur seul prophète et héros. On va voir que le folklore des populations hébraïques du nord devait encore être puissamment hanté par le souvenir de ce héros. Des textes d'origine fort ancienne ² lui attribuent des conquêtes jusqu'en Arménie, dans le Nord, et jusqu'en Afrique et au Yémen.

N'osant plus s'attaquer à une personnalité qui joue un rôle prépondérant dans l'Hexateuque, les rabbins cherchèrent à faire autour de lui un silence au moins étrange. De temps à autre, ils laissent cependant échapper un mot qui marque leur aversion pour ce héros. Qu'est-ce, en effet, que cet attribut « de tête coupée » ³ dont la Haggadah se permet de le couronner et que des textes postérieurs cherchent à accommoder avec la Bible ? Et combien d'autres que nous étudierons ailleurs !

Il serait trop hardi de vouloir identifier la divinité de Josué avec l'une des divinités phéniciennes. Néanmoins si des comparaisons étymologiques sont permises, nous verrons aisément dans ce nom un doublet de Eshmoun (Adonis). En effet, dans la triade phénicienne, Eshmoun venait immédiatement après Baal et Astarté ; il correspond au Logos, à l'intermédiaire, à l'ancien « Maleach de Jéhovah »

1. *Ouvr. cité*, p. 318.

2. Le livre de Josué des Samaritains, le folklore de l'Arménie, etc.

3. ריש קטייע. V. append. I.

et à l'idée postérieure du Dieu-fils. Or nous savons que les Juifs de Jérusalem eux-mêmes avaient adoré ce Dieu jusqu'à l'époque de la destruction de Jérusalem. Dans le temple même de Jéhovah, les femmes pleuraient la mort d'Adonis sous son nom mésopotamien de Tamouz¹. Ce culte avait donc suivi les émigrants juifs, tout comme celui de la Déesse Céleste. D'autre part, Eshmoun assimilé à Hermès est le dieu du salut, le Ζεύς Σωτήρ des Grecs. Le mot « salut » en hébreu veut dire exactement Yechou'a, terme qui joue un rôle capital dans la théologie juive. Certes, il y a loin d'ici à conclure que le Josué-Eshmoun des Hébreux soit de même origine que la divinité complexe Eshmoun-Melqart², encore que la fortune extraordinaire de ce nom en dehors de la Synagogue, prête à plus d'une hypothèse.

Une des particularités qui sont communes à Josué, à Melqart et à Hercule, c'est la multiplicité des lieux où ils auraient leur tombeau. Ce sujet a déjà fourni à M. R. Basset l'occasion d'une étude³. En effet, selon la Bible, Josué est enterré à Timnat Heres, « dans sa possession ». Selon Joseph, le même tombeau se trouvait à Gabata⁴. La chronique des Samaritains, elle, le fait reposer à Gawaïra. Des sources juives du moyen âge le placent ailleurs⁵.

Mais le plus curieux, c'est la présence dans l'Afrique du Nord et près des colonnes de Melqart d'un sanctuaire-tombeau qui porte encore le nom du héros israélite. Seulement, avant d'exposer les détails de cette étrange survivance, nous croyons devoir exposer les traditions qui se rattachent à Josué dans le sein du judaïsme lui-même.

1. *Ézéchiel*, VIII, 14.

2. V. BERGER, *la Phénicie*, p. 25.

3. *Nedromah et les Traras*, chap. V.

4. *Antiquités*, I. V.

5. SCHWARZ תבואות הארץ.

III

En premier lieu, le rôle de Josué chez les Samaritains mérite d'attirer notre attention.

On a pris l'habitude de considérer ces dissidents comme des Cuthéens d'origine. Toutefois, on oublie volontiers que le centre religieux des Samaritains ne fut pas Samarie, mais Sichem¹, l'antique capitale d'Israël, dont le sanctuaire se rattache au nom des patriarches et de Josué.

Aucun indice ne nous permet de considérer Sichem comme ayant été peuplé par des colonies étrangères. Sous Jérémie, des gens de Sichem, de Silo et même de Samarie, apportent des offrandes à Jérusalem². Les Juifs établis à Eléphantine reconnaissent encore Samarie ou Sichem, comme le second centre d'Israël³. Ben Sirah appelle les Samaritains « peuple insensé de Sichem⁴ ».

Au temps d'Alexandre, le Pentateuque fait déjà autorité en Samarie, mais Sichem est le chef-lieu religieux et administratif de la Samarie.

« Sichem assise sur la montagne était la capitale des Samaritains ; elle fut habitée par des Israélites déserteurs de leur nation », c'est-à-dire des juifs authentiques, à l'exclusion des Cuthéens de Samarie, mais n'ayant pas reconnu la réforme puritaine d'Esdras⁵.

Le sanctuaire qu'ils occupaient sur le Garizim était d'abord un haut-lieu ou Bama ; mais, même après la construction du temple samaritain, sous Alexandre, on continuait à n'y tenir aucun compte des restrictions concer-

1. Cf. JOSÈPHE, *Antiquités*, XI, 8.

2. *Jérémie*, XLI, 5.

3. V. notre appendice III.

4. עם סכל בשכם, ch. I.

5. JOSÈPHE, *Antiquités*, XXII, 7.

nant les viandes défendues et l'observation du sabbat. On demeurait à Sichem en plein éclectisme hébréo-phénicien.

Cet état proto-hébreu des Sichémites, mêlés des débris plus ou moins amalgamés des anciennes tribus du nord, apparaît nettement lors de la persécution dirigée par Antiochus Épiphane contre le monothéisme ¹ : alors que les Juifs préféraient la mort à la trahison religieuse, les Samaritains de Sichem, arguant de leur origine phénicienne, n'éprouvent aucune difficulté à identifier leur divinité avec le Zeus des Grecs. Ils se déclarent être des « Sidoniens qui habitent dans Sichem, observant le sabbat et immolant des victimes en l'honneur du « Dieu sans nom ». D'ailleurs, leurs archives les présentent comme Sidoniens ².

C'est donc à Sichem, dont le culte n'a en réalité subi aucune révolution brusque, et non à Jérusalem, qu'il faudrait chercher les vieilles traditions hébraïques.

En effet, les Samaritains possèdent un Livre de Josué, essentiellement différent de celui des livres bibliques. On y trouve des exploits attribués à Josué qui ne figurent pas dans les récits bibliques. Entre autres, on l'y voit combattre Sobach, roi d'Arménie, fils de Hamam, fils de Pout, fils de Ham que « Dieu bénit quand il sortit d'Arca ».

Les Samaritains sont probablement les plus anciens à reconnaître en Josué l'Esprit de Dieu, le fils de Dieu : « *Ipsæ sum Jusaõ Nuni filius naturæ humanæ sed simul divinæ particeps. Discipulus ejus qui cum Deo colloquebatur filius Amici Dei ?...* » ³.

On pense involontairement à cette parenté de Jésus figuré par le Poisson, avec Josué, fils de Noun ou le Poisson, qu'on adorait avec le signe d'Ictos ou du poisson.

1. JOSÈPHE, *Antiquités*, XII, 7.

2. Cf. plus haut, conclusion.

3. *Liber Jusaæ*, *Chronicum Samaritarum*, chap. XXIX ; cf. Hieronymus *Paulino*. Venum ad Jesum Nave, qui typum Domini non solum gesti, verum etiam nomine præfert.

Une secte juive ou samaritaine, les Sabaïtes, prétendait, aux premiers siècles de l'hégire, que Josué, fils de Noun, était un Dieu. On dit qu'Abd Allah ibn Saba, le fondateur de cette secte, renia sa foi et substitua Ali à Josué ¹.

Dans un ouvrage allemand analysé par M. Julien Weill dans la *Revue des études juives* ², on étudie le Jésus anté-chrétien et le nom même des Nazaréens, qui sont tous les deux antérieurs au début du christianisme. Chez les Caraïtes, juifs dissidents qui, au huitième siècle, reconstituèrent les anciens schismes juifs, le nom de Jechua est devenu célèbre parce qu'il faisait allusion au salut messianique ³. Or, on a déjà établi que les Caraïtes avaient certainement connu les livres des Saducéens et des Esséniens ⁴.

Dans le Yémen, où des tribus proto-israélites existaient même avant la Bible, les légendes sur Josué circulaient déjà. Les Juifs yéménites croient encore être venus dans ce pays avec Josué. De vagues traditions d'une lutte entre juifs de la Synagogue, représentés par le personnage d'Esdras et les Juifs de Josué, s'y sont maintenues ⁵. M. Basset a déjà étudié la légende qui courait dans l'Arabie anté-islamique sur Josué et le Poisson. On y trouve Josué et Miriam, la sœur de Moïse, confondu avec Jésus, le fils de Marie ⁶.

Ces légendes, qui sont antérieures à l'Islam, contredisent trop les traditions écrites de la Bible pour qu'on puisse leur attribuer une origine juive orthodoxe. D'ailleurs, on

1. *Chronique samaritaine*, éd. Adler et Seligson; *Revue des Études juives*, t. XLX, p. 249.

2. *Rev. des Ét. juives*, t. LII.

3. BACHER, *Rev. des Ét. juives*, v. XXVIII, p. 290.

4. POZNANSKY, *revue cilée*, t. LI.

5. *Coran*, Soura III, 31 et XVIII, 52; Moïse et Josué vont au confluent de deux mers et y perdent le poisson. Cf. soura XXI, 82 sur *D'oul Noun*.

6. *Coran*, Soura XXI, 87. V. notre *Étude sur l'Hist. des Juifs au Maroc*, I, p. 48.

verra que les juifs arabes ont été très primitifs dans leurs conceptions religieuses¹. Ces traditions sont surtout abondantes en Afrique. Si Josué devait, à un moment donné, jouer le rôle de personnage mythique, c'était bien dans ces pays demeurés longtemps sous l'influence du polythéisme phénicien.

Nous avons insisté sur le fait que l'invasion des Hébreux, en refoulant les Cananéens, dut les rejeter du côté de la mer. On a vu que les Beni-Israël avaient suivi les Cananéens dans ces migrations. Une rivalité entre les deux groupes semble s'être manifestée, en Afrique, de tous les temps ; les premières données à ce sujet nous apparaissent même associées au nom de Josué².

Déjà au troisième siècle, c'est-à-dire à une époque antérieure à la destruction de Carthage, ces traditions prennent corps : les Septante d'Isaïe connaissent la tradition rabbinique concernant la fuite des Cananéens sous la poussée des Beni-Israël³. Un vieux texte talmudique, que la Tossephta du deuxième siècle considère déjà comme fort ancien, mentionne explicitement le rôle de Josué⁴ : trois « conditions » furent envoyées par Josué en Palestine avant que les Israélites ne fussent entrés dans le pays : « Que ceux des Cananéens qui résident en Palestine s'en aillent, qu'ils demandent la paix ou qu'ils lui déclarent la guerre. Le peuple gergésien, entre autres, se retira alors en Afrique ».

Un autre texte d'origine certainement antique qui, à côté d'Alexandre, fait figurer le nom d'un ancien docteur, prêtre du Temple, raconte⁵ que les Cananéens de l'Afrique auraient réclamé la restitution de la Palestine enlevée par Josué à leurs ancêtres. Ce passage curieux du folklore

1. Cf. notre étude : *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, I, II, chap. I-III.

2. Cf. MOVERS, *die Phönizier*, II, II, p. 15 et suiv. et p. 427 et suiv. *Talm. Jérus.*, שבועות § 6 ; *Talm. Bab.* סנהדרין f. 91.

3. Isaïe, XVII, 9.

4. *Talm. Jérus.*, שבועות § 14 et מדרש רבה.

5. *Talm. Bab.*, *Sanhedrin*, *ibid.*

juif semble se rattacher à la traduction des Septante.

Le fait est successivement enregistré par le Livre des Jubilés¹, par le Livre d'Hénoch², par saint Jérôme, par saint Augustin qui, tous, connaissent les migrations des Cananéens en Afrique.

Mais Procope surtout est formel³ : « Ils habitent encore le pays et ils se servent de la langue phénicienne. Ils construisirent un fort dans une ville de Numidie, Tigisis ; on y voit près d'une grande fontaine deux stèles de pierre blanche (les deux colonnes de Melqart ?) couvertes de caractères phéniciens qui signifient : « Nous sommes ceux qui s'enfuirent devant Josué, fils de Noun, le brigand. » On a discuté jusqu'au fait, mais on a négligé les renseignements qui s'y rapportent et qui sont confirmés par un document antérieur à Procope lui-même.

La chronique arménienne de Mar Apas Katina confirme les données de Procope⁴ : « Défaits par Josué, les Cananéens, pour échapper à l'extermination, passèrent en Afrique, cinglant sur Tharsis ; une inscription relatant ce fait s'y trouverait encore. »

En admettant que le but de l'inscription ne soit qu'une invention, que l'inscription soit apocryphe ou inspirée par la Bible, nous ne pouvons pas rejeter le fond du récit, rien ne nous y autorise.

La tradition touchant Josué qui a cours en Afrique est donc antérieure à l'Islam. Elle est de même nature que celle de Melqart, le conquérant. Elle doit son origine, sinon à des souvenirs précis sur les origines palestiniennes des Puniqes, du moins à une rivalité entre les Juifs et les Phéniciens à partir des derniers siècles de l'existence de Carthage.

1. Chap. IX, I.

2. Chap. VIII, 22.

3. *De Bello vandalico*, II, 10.

4. *Collection des Historiens de l'Arménie*, Paris, 1867 ; t. I, p. 30.

D'ailleurs, cette opinion a trouvé une confirmation éclatante dans le travail important que nous apporte M. Basset sur le folklore judéo-berbère de l'Afrique. Il s'agit de la Qoubba de Sidna-Oucha, près de Nedroma dans l'Oranie, et que la tradition locale attribue à Josué ben Noun. J'ai déjà traité ce sujet dans un travail précédent, mais depuis j'ai eu l'occasion de visiter ce sanctuaire, et cette visite n'a fait que confirmer mon opinion sur son antiquité.

Si, à un moment donné, des Beni-Israel avaient dû coloniser ces parages, ils n'auraient pu faire un choix plus heureux pour élever un sanctuaire à leur Melqart à eux.

Ce qui accentue davantage ce caractère héracléen du sanctuaire, ce sont précisément ses attributs gigantesques.

Les Berbères du Beni-Menir ne font pas de difficultés pour déclarer que Sidi-Oucha avait été un « Israël » et un conquérant de taille gigantesque. La pierre qui couvre sa tombe est très longue : elle mesure dix à quinze mètres et les traditions s'accordent à affirmer qu'à Sidna-Oucha ne repose pas un simple mortel, mais Hercule ¹.

A proximité de Sidi-Oucha, on trouve un autre sanctuaire, sur la pente d'une montagne, dans une grotte artificielle qui rappelle singulièrement celle d'Elie sur le Carmel. C'est là que serait enterré Noun, le père de Josué. La grotte a été certainement creusée à une époque fort ancienne. Quant au nom de Noun, j'ai déjà eu l'occasion de dire que ce terme est le synonyme hébreux du mot Dagon, dieu-poisson ².

De chaque côté des colonnes d'Hercule, à Tlemcen, à Ceuta et au cap Noun, le folklore juif est plein d'allusions aux poissons légendaires se rapportant à Moïse et à

1. Cf. Slousch, *Un voyage d'Études juives en Afrique*.

2. M. Martin nous apporte dans son ouvrage sur *les Oasis sahariennes* (p. 34) un fait nouveau sur la découverte qu'il a faite à Touat d'une idole à tête de poisson. C'est le chaînon, croit cet auteur, entre les anciens Hébreux et la colonisation juive du moyen âge.

Josué : l'un et l'autre s'avancèrent jusqu'au couchant du soleil.

La plus importante de ces traditions est celle qui traite de Noun comme faisant partie du mythe du poisson ressuscité, ce qui rappelle le mythe d'Adonis et de Jésus¹. A noter que les Juifs de Gibraltar et de Ceuta s'obstinent à ne pas manger une certaine espèce de poisson qui se rattacherait à cette tradition.

Il y aurait beaucoup à dire sur les superstitions et les coutumes qui relèvent de ce culte : tout porte à croire que nous avons affaire ici à une survivance d'un ancien mythe hébréo-phénicien.

L'hypothèse d'un émule de Melqart, que les colons hébréo-phéniciens se représentaient sous la figure de Eshmoun-Josué, serait ici plausible, surtout si nous tenons compte de ce que la région environnante comptait parmi ses habitants, jusqu'au septième siècle, des tribus judéo-berbères, entre autres les Mediouna et les Riata. On est frappé du caractère phénicien que présentent encore certains rites religieux chez les Riata du Riff; le nom de Mediana se retrouve avec certitude, déjà au temps de Procope² : ce serait la tribu de ce nom qui aurait apporté le culte de Josué sur le littoral nord africain.

Les tribus des Beni-Noun, des Beni-Mousa, des Beni-Sha'ban, des Oulad-Ichou, de nos jours, se rattacheraient à la même souche. La persistance du son de ש (sh) propre à l'hébreu dans le nom des Beni-Ichou indiquerait également une origine anté-islamique. Seulement ici nous constatons la présence du théophore יי³, qui n'est qu'une abréviation de Yahou.

¹ M. BASSET, *pas. cité*; *Revue des Écoles Isr.*, III; M. VASSEL, *Lit. Pop. des Juifs tunisiens*, p. 128.

² SLOUSCH, *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, II, chap. III.

³ Cf. ישיע des *Chroniques* qui remplace la forme prophétique יהישע.

Mais plus convaincante est la forme Oucha', que continue à porter le sanctuaire. Oucha' est proprement le mot Ochea', mais prononcé par les Puniqes et les Africains¹.

Or, comment les Juifs africains auraient-ils continué à désigner leur héros par son nom primitif « Ochea », si ce nom n'avait pas été transporté en Afrique avant la rédaction de la Bible qui confère le théophore Yehuchu'a au héros d'Éphraïm ? A la preuve étymologique apportée par M. Basset sur l'ancienneté et la persistance de la lettre װ dans ce nom, nous en ajoutons donc ainsi une nouvelle.

Dans le pays, d'ailleurs, on trouve d'assez nombreux souvenirs juifs anciens. Entre autres, je signalerai le fait, peu probant d'ailleurs, que les Berbères de la région appellent les Juifs « El-Ichornén », ce qui n'est autre chose que le Jechourun² de l'époque archaïque de la Bible, nom qu'il est assez curieux à retrouver à cette place.

M. Basset, qui conclut à l'ancienneté du sanctuaire, dit avec raison : « La vénération du tombeau d'un prophète commun aux trois religions a d'abord été le fait des Juifs, puis des Chrétiens, puis des Musulmans ». Or la Qoubba d'Oucha est également sacrée aux juifs comme aux musulmans.

Toutes les raisons invoquées par M. Basset ne semblent d'ailleurs pas avoir satisfait le célèbre orientaliste qu'est M. Goldziher³ : ce savant réfute la thèse de M. Basset pour les raisons suivantes.

1° A l'en croire, Josué ben Noun n'a joui d'aucune notoriété parmi les Juifs. Les traditions qui se rattachent à

1. La voyelle *o* est prononcée *ou* même par les Juifs Sahariens de nos jours (cf. Slousch, *un Voyage d'ét. j. en Afr.* Notes).

2. יֶשׁוּרִין, V. la note 7, *supp.*

3. *Revue de l'histoire des religions*, 1902, v. II : *Nouvelles contributions à l'hagiographie musulmane.*

l'Afrique traitent des migrations des Cananéens et non pas de celles des Juifs.

2° Noun, le père de Josué, est inconnu dans le folklore hébreu.

3° La localisation de la légende de Josué à Nedroma ne paraît pas suffisante pour admettre l'existence d'une ancienne influence juive sur les populations de ce pays.

4° En outre, une influence juive aurait dû laisser tout d'abord des traces dans les survivances éparses de coutumes et d'usages ou d'institutions spécifiquement juives, étrangères au caractère propre des indigènes.

A notre grand regret, malgré notre respect pour l'éminent savant, nous ne croyons pas qu'il soit possible de le suivre sur ce terrain.

M. Goldziher a parfaitement raison lorsqu'il parle du rôle peu notoire de Josué dans la tradition juive : nous avons vu que cette tradition cherche à diminuer l'importance de ce héros de caractère peu jéhoviste ; mais il y a judaïsme et judaïsme¹. En dehors de la Synagogue, qui est une formation d'époque postérieure, il y a des Saducéens, ou Juifs demeurés fidèles à la dynastie pontificale de Zadoc, qui sont, pour le judaïsme post-macabbeén, le parti national réfractaire à l'exclusivisme de la Synagogue d'Esdras : or, il se trouve que ce parti, prépondérant à Jérusalem jusqu'au deuxième siècle av. J.-C. et qui, après, demeura à la tête des deux sanctuaires dissidents de Sichem et de Léontopolis, ne reconnaissait pas, pas plus que les Samaritains, la sainteté des livres de la Bible, sauf le Hexateuque. Pour lui comme pour eux, Josué est l'aboutissant, le dernier mot de la religion juive. On a déjà montré que pour les Samaritains du moins, Josué est le Maleach, l'Esprit saint, le fils de Dieu ; que pour les Sabaites il est

1. L'auteur du livre de Néhémie connaît encore l'« époque de Josué ben Noun » comme celle de l'apogée de la religion israélite. (*Néhémie*, VIII, 17.)

le Dieu en personne, et que même pour les Caraïtes ce nom équivalait à celui du Sauveur par excellence.

Il y avait, comme nous le montrent le Coran et certaines autres traditions dont plusieurs se sont propagées jusqu'au Soudan¹, une confusion entre Josué, disciple de Moïse, et Jésus fils de Marie : cette confusion est la propre cause du peu de notoriété dont le conquérant de la Palestine jouit chez les rabbins réfractaires à toute infiltration d'idée chrétienne.

Seulement, il se trouve que le rabbinisme lui-même a été impuissant à effacer une mythologie moyenâgeuse qui se rattachait au nom de Josué. Josué, le fils du Poisson, animait la tradition des Midrashim, lesquels nous ont conservé des traits en contradiction flagrante avec le Josué de la Bible. Nous avons vu que la Haggadah le désigne sous le nom peu flatteur de « tête tranchée »². Le Midrash Ta am³, qui se trouve confirmé par le « livre des Contes » de r. Nissim le Gaon de Caïrouan⁴, nous a conservé le récit suivant sur la cause de cette désignation. Voici les détails de cette anecdote.

« Le père de Josué résidait à Jérusalem (!) Comme il n'avait pas d'enfants, il pria Dieu de lui accorder un fils. Dieu exauça la prière du saint homme et sa femme devint enceinte. Cependant le père, au lieu de se réjouir de l'heureux événement, ne cessait pas de jeûner et de pleurer jour et nuit. La femme tout attristée insista auprès du saint homme pour qu'il lui révélât la cause de son affliction. Finalement il lui déclara qu'une révélation d'En-Haut lui avait annoncé que ce fils tant attendu devait un

1. M. LE CHATELIER, *l'Islam dans l'Afrique occidentale*, p. 14, etc.

2. *Talm. Bab., Sota*, 35.

3. V. רב פעלים *Revue des Midrashim de r. Abraham*, Varsovie, 1894, p. 23.

4. Dixième siècle. Cf. ISR. LÉVI, *R. des Et. juiv.*, t. XLIII, p. 283-284. Ce savant lit Josué ben Lévi au lieu de Josué ben Noun. Notre leçon, confirmée par le Talmud (ירושקטיע), est d'ailleurs certaine.

jour trancher la tête à son père. La femme eut pleine foi dans les paroles de son mari, et elle décida d'écarter de lui un malheur aussi grand. Dès qu'elle fut accouchée, elle prit un coffret, l'enduisit de bitume et de poix, elle y mit son enfant et le lança sur les eaux du fleuve¹. Dieu envoya un grand poisson qui avala le coffret. Ce jour-là, le roi donnait un grand festin à ses seigneurs : on apporta sur la table un grand poisson, et grande fut la surprise générale, lorsqu'on trouva dans le ventre de ce poisson un enfant qui pleurait. Le roi fit chercher une nourrice et l'enfant fut élevé dans sa cour. Dès qu'il fut grand, le roi le nomma Sandator (chef des bourreaux). Or, il arriva que le saint homme (Noun) ayant commis un crime contre le roi d'Égypte, celui-ci donna l'ordre à son bourreau de lui couper de la tête : ce qui fut fait. Selon la coutume du pays, la femme, les enfants et les biens de la victime revenaient au bourreau. Cependant, lorsque le Sandator se fut approché de sa mère, le lait jaillit des seins de celle-ci et se répandit dans tout le lit. Josué, effrayé, saisit l'épée pour tuer celle qu'il croyait être une sorcière. C'est alors que la pauvre femme lui révéla son origine et le songe de son père. Le jeune homme s'empressa de se retirer et de faire pénitence. Dès lors, le peuple l'appela Fils de Noun ou du poisson et ses collègues l'appelèrent « tête tranchée » parce qu'il avait tranché la tête à son père. »

Cette histoire confirmée par des données anté-islamiques, ne dénote guère l'intention d'embellir le rôle de Josué. Nous y verrions volontiers une version rabbinique d'un conte samaritain d'origine mythique. C'est toujours l'histoire de Jésus ou d'Adonis qui circule dans le folklore populaire.

Le mysticisme juif a, d'ailleurs, conservé des traditions

1. Ainsi la Haggada, d'accord avec la Bible, calque l'histoire de Josué sur celle de Moïse.

sur ce caractère de Josué : « Josué ben Noun ressemble à un poisson : c'est lui qui est l'intermédiaire entre la terre et la Divinité ¹ », exactement comme le Logos des Thérapeutes, le Métatron des rabbins et le Sanbat des Phalacha ².

Dans les prières qui ont trait au rituel de la Corne שִׁפּוֹר, on voit en Josué « une espèce de ministre de l'intérieur » de Jéhovah ³. On a voulu voir dans ce passage une interpolation d'origine chrétienne; mais ce qui précède nous montre qu'en réalité il s'agit d'une idée mystique, antérieure au christianisme, concernant un intermédiaire entre Dieu et l'homme. Nous avons d'ailleurs montré que Josué ben Noun joue un rôle prépondérant dans l'épisode de Eldad le Danite, le voyageur du neuvième siècle ⁴.

M. Israël Lévi parle d'un passage emprunté à un Midrash par Raymond Martini ⁵, où il est question de Josué ben Noun comme législateur des Juifs. Ce savant croit à une influence d'Eldad le Danite et mentionne, en outre, que le texte en question figure déjà dans le Coran. Peu importe d'ailleurs.

1^o Par ce qui précède, on voit la littérature juive d'accord avec le Coran, pour ce qui concerne le caractère mythique des noms de Josué et de son père : Noun, le synonyme mythique du poisson, Dagon, a une place à part dans le mysticisme juif. Si nous ajoutons à cela que les premiers chrétiens avaient l'habitude d'associer Jésus, le fils de Marie, au signe symbolique du poisson, on arrive-

1. יהושע בן נון הדומה לדג לשמוע תחנונים בקרב הארץ. Ce passage, qui figure encore dans le rituel des prières juives, est très caractéristique.

2. V. notre ét. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, II, chap. III et appendice: Thérapeutes et Maghrabia.

3. יְשׁוּעַ שֶׁר הַפְּנִים (rituel du Shofar).

4. Cf. notre étude sur l'*Hist. des Juifs au Maroc*, II, Eldad, voyageur du neuvième siècle, commence tous les textes législatifs qu'il attribue aux dix tribus d'Israël par le *אמר רבינו יהושע בן נון מפי הגבורה*.

5. *Rev. des Ét. juives*, t. XVII, p. 313.

rait peut-être à se faire une idée plus exacte de l'origine véritable de la légende de Josué, le Nazaréen, confondu avec le Christ et le Logos.

2° La localisation de la légende de Josué est confirmée par une série de traditions qui attestent une influence juive ou plutôt hébraïque dans tout le Maghreb¹ : elle renferme des réminiscences d'un cycle héroïque parallèle à celui de Melqart.

Des tribus juives primitives, d'ailleurs, s'y retrouvent jusqu'après l'invasion arabe.

3° Un voyage que je fis en Afrique et un contact personnel avec les Berbères et leur folklore m'ont définitivement renseigné à ce sujet, surtout en raison de la survivance des Juifs d'origine ancienne et dont une partie se trouve encore à l'état nomade ou troglodytique.

La légende de Josué peut donc servir de point d'appui pour l'élucidation du problème des origines du judaïsme en Afrique.

M. de Motylinski a signalé la présence chez les Berbères d'un terme divin qui, sous le nom Youche, remplace encore pour certains Berbères du désert le nom d'Allah² : c'est ainsi, comme ce savant le montre assez clairement, qu'il faut lire le terme de Yacouch qui avait été le Dieu des schismatiques judaïsants de Berghouta³. Comme le Sanbat chez les Phalacha, Youche préside aux pluies. Nous y reviendrons.

Ce Youche serait-il le même que celui d'Oucha'-Youch avec l'adoucissement du *y* si fréquent chez les Berbères ? Quoi qu'il en soit, ce nom se rencontre chez les Berghouata, dans le Nefoussa et les ksour du Sahara, c'est-à-dire partout où l'influence juive se manifeste.

1. Cf. pour le bassin du Rhône, BARGÈS, *ouvr. cité*, p. 48.

2. Le nom berbère de Dieu chez les Abbadites, *Revue Africaine*, 1906, t. II, p. 257 et s.

3. V. notre étude précitée.

APPENDICE II

ZEDEC ET ZADOC

On n'a pas assez tenu compte de l'influence de l'hellénisme sur la Judée à partir des conquêtes d'Alexandre et peut-être même antérieurement. On néglige volontiers le fait que le premier choc entre le judaïsme et l'hellénisme a été très pacifique et que jamais, avant le deuxième siècle, la bonne entente entre les deux peuples ne s'est démentie.

Friedlaender ¹ a très bien apprécié la profonde influence de l'hellénisation du judaïsme alexandrin sur les Juifs de la Judée elle-même. Il montre que sous l'action de la pensée platonicienne le judaïsme s'épure : le culte épuré par l'allégorie des Thérapeutes et des Esséniens est indubitablement d'origine alexandrine. Cette spiritualisation des anciennes croyances matérialistes distingue les Hébréo-Phéniciens des Judéo-Araméens et elle détermine un rapprochement des uns et des autres ; les deux groupes se réconcilient sur l'allégorie qui se substitue à la pratique religieuse. En Judée même on constate, dès le troisième siècle ; un relâchement du culte des sacrifices et d'autres pratiques matérialistes qui finiront par aboutir à la Synagogue ².

Dans ces conditions, on ne doit pas être surpris de

1. *Revue des Études juives*, v. XIV : Les *Esséniens*.

2. *Ibidem*, p. 193.

trouver, dans l'ancienne littérature juive, des traces d'une vieille tendance de syncrétisme gréco-juif qui consistait à rapprocher le Zeus Olympien, le dieu du tonnerre et des forces de la nature, de Jéhovah, le dieu du tonnerre et des grandes eaux, au moyen d'une interprétation symbolique des termes considérés comme les attributs de ces divinités. Ce jeu mystique devait se manifester d'autant mieux, que rarement un mot se prête à autant de formes allégoriques que le terme hébraïque de Zédec qui désigne la planète Jupiter¹. Zédec est un des anciens dieux planétaires des Hébreux, mais il signifie aussi la « Justice ». Or, cette dernière était devenue avec les prophètes l'attribut cardinal de Jéhovah; elle se trouve, en outre, à la source étymologique même de la dynastie légale des prêtres de Jérusalem, de Samarie et de Onion qui tous descendent de Zadoc, personnage peu historique du temps de David². La secte des Saducéens doit son nom à la famille des prêtres, au moins dans le sens allégorique qu'il a pris après la destitution de la maison de Zadoc. D'ailleurs au premier siècle on a connu une secte qui portait le nom de Melchisédec; il en est question dans l'Épître aux Hébreux attribuée à saint Paul.

« L'auteur de cette épître est « un melchisédecien » convaincu qui finit par se séparer de sa secte pour se rapprocher du culte de Jésus³. »

Melchisédec est pour ses fidèles le roi de la Justice et de la grande force « sans commencement, ni fin », « sans père », « sans mère » et « sans génération ».

C'est le Logos, un Jésus anté-chrétien.

1. צֶדֶק Jupiter; Tripoli, la ville de l'Alliance בְּרִית, fut consacrée aux Cabires, les fils de Sydec-Zedec. Zedec équivaut donc à Cadmos et à Yahu. MOVERS, *die Phönizier*, II, I, p. 555. Malchi-Zedec est le fils d'Hercule et d'Astarté, *ibid.*, I, I, p. 152.

2. On a vu que, du temps de Jérémie, on considérait encore Joadas comme le fondateur de la maison sacerdotale (*Jérémie*, XXIX, 26),

3. *Revue des Etudes juives*, t. V, p. 188.

L'épître semble être l'œuvre d'un Alexandrin, adepte de quelque société mystique, abstinent et ascète comme les Thérapeutes et les Esséniens; peut-être même est-ce leur profession de foi propre.

Nous retenons cette opinion d'un profond connaisseur de l'hellénisme alexandrin que nous n'osons pas contredire. Mais tout en admettant que tel ait été le caractère de la secte melchizédécienne au temps de Jésus, nous voulons démontrer que ce n'était là que la dernière étape dans l'évolution mystique et allégorique d'un ancien mythe hébréo-phénicien sous l'influence grecque.

En réalité, Zédec est un attribut divin dont les débuts se perdent dans les ténèbres de l'antiquité babylonienne. Déjà au troisième millénaire, un roi du nom d'Amizadoc¹ règne à Babylone. La première mention de Jérusalem dans un texte relatif à Abraham, dont le caractère archaïque ne semble pas faire de doute, nous montre Melchisédec, le Cohen de Salem, comme le prêtre auquel Abraham paie la dîme légale.

A l'époque des Juges, les sacrifices qu'on apporte au « Dieu sans nom du Carmel » s'appellent sacrifices de Zédec²; cette constatation nous permet de supposer que cette même divinité était adorée à Jérusalem avant que Jéhovah, le Dieu de Sinaï, ne fût établi dans le sanctuaire de Salomon. Zédec n'en cesse pas moins de demeurer un attribut de Jéhovah.

Le roi-prêtre de Jérusalem, du temps de la conquête, porte le nom d'Adoni-Zédec, simple variante de Malchi-Zédec³. Dans le Livre des Juges⁴, ce roi est appelé Adoni-Bezec, seigneur de l'éclair (et du tonnerre)⁵, ce qui con-

1. Cf. plus haut, chap. III.

2. V. ch. II.

3. *Josué*, X, 1 et 3.

4. *Juges*, 1, 5, 6 et 7.

5. Cf. *Ezéchiel*, I, 14.

firme l'identification de ce nom avec celui de Jupiter. On voit donc qu'il s'agit d'une divinité Zédec qui n'est que le Sydic de Sanchoniaton et le Sydic Baal-Zeus des anciens, attachés au culte primitif de Jérusalem. Si, à l'époque prophétique, le culte du Dieu sans nom se dégage, s'épure, pour devenir le culte du représentant de l'idée de la Justice¹, Jérusalem ne cesse pas pour cela de devenir la ville de « Zédec² », la demeure de « Zédec³ », tandis que les fidèles sont ceux qui poursuivent le Zédec, qui cherchent Jéhovah, « les connaisseurs du Zédec⁴ ». Jéhovah lui-même est appelé dans plusieurs textes avec insistance : « Jéhovah est notre Zédec⁵ ».

Après la Restauration, la famille de Zadoc réussit à l'emporter sur tous ses concurrents et à dominer à Jérusalem et à Sichem⁶.

Elle atteint son apogée sous Simon le Zadic (le Juste ou le véritable Homme de Zédec)⁷. Devant l'infiltration du mysticisme dans le culte de la Judée après l'exil, le principe monothéiste demeure le maître incontestable. C'est même dans cette victoire définitive du Dieu unique et suprême qu'il faut chercher la raison pour laquelle les « séparés » נבדלים, qui ne transigeaient cependant pas sur les questions d'unité divine et de justice et sur la moralité, se laissèrent pénétrer par toutes ces croyances païennes, que les prophètes ne pouvaient assez condamner. C'est que

1. Cf. plus haut, ch. X.

2. *Isaïe*, I, 26.

3. *Jérémie*, XXX, 1, 2, 3, et 4.

4. *Isaïe*, LI (ici, Zédec est parallèle à Jéhovah), 1 et 5 (ici, Zédec est parallèle à יושע); cf. aussi, *Ibid.*, XLI, 2, etc. Le caractère symbolique de ces passages est certain.

5. *Jérémie*, XXIII; 6, XXXIII, 16, etc.

6. La rivalité entre la dernière école prophétique et la maison de Zadoc est attestée par plusieurs passages de *Zacharie* (ch. III) et de *Malachie*. Cf. le texte sacerdotal d'*Ezéchiël* (ch. XL-XLVIII).

7. Que le terme הצדיק ne soit pas propre à ce Simon montre le fait, qu'il y avait deux grands prêtres auxquels la tradition attribue cette épithète.

la période mythologique était définitivement close pour Israël. Jéhovah régnait en maître absolu et indépendant, mais, précisément, l'inconnu, le vide qui subsiste entre les forces célestes et la nature réelle laissèrent le champ ouvert à une infiltration des anciennes idées païennes, mais cette fois celles-ci sont définitivement subordonnées à l'idée monothéiste ¹. C'est ainsi que le mysticisme qui ne menace plus la foi monothéiste, devenue inattaquable, supplante facilement la mythologie. Les anciennes divinités rivales de Jéhovah déchuës reparaissent dans le Judaïsme sous la forme d'anges, de démons ou même de génies nationaux. C'est toute une légion d'intermédiaires célestes entre l'homme et Jéhovah. Êtres spirituels chez les Juifs ayant passé par la philosophie platonicienne, créatures plus ou moins matérielles chez les Judéo-Araméens, ces anges, génies ou démons dominent les derniers livres de la Bible. C'est ainsi que le Livre de Daniel connaît l'existence de « génies » nationaux propres à chaque peuple. L'ange Michel serait même le génie d'Israël ².

Aux génies célestes correspondent les génies terrestres, qui, chez la plupart des peuples de l'antiquité, étaient les rois ou les premiers prêtres. Déjà à l'époque d'Ézéchiel, les Tyriens divinisèrent leurs rois ³. Le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* nous révèle le fait qu'à l'époque où nous en sommes, les grands-prêtres et les rois puniques portaient le titre de Meqom Elim ⁴, c'est-à-dire les remplaçants ou les vicaires des dieux.

1. On remarquera que dans les textes se rattachant au grand-prêtre de la Restauration, Josué ben Jéhozadoc réapparaît comme étant le מִרְיָאךְ ou l'intermédiaire entre Jéhovah et l'homme du temps des Judges (Zaccharie, chap. III, etc.).

2. Cf. surtout les apocryphes: *Le Livre des Jubilés*, celui de *Hénoch*, etc.

3. V. plus haut, ch. XII.

4. Cf. מִקְוֵם אֱלִים. C'est ainsi qu'il faut lire les passages du *C. I. S.* n° 227, 260-262 et 317. La leçon מִיִּקְוֵם אֱלִים qui apparaît dans un texte mutilé cf. PH. BERGER, *Revue Assyriol.*, 1888, p. 30), ne prouve rien.

Il en devait être de même, mais sous une forme plus puriste et allégorique, à Jérusalem. Le culte de cette antique cité sacrée était trop attaché au terme de Zédec, ses prêtres légaux eux-mêmes jouaient trop de leur origine zadocite pour qu'on ne soit, à un moment donné, tenté par l'idée d'une synthèse allégorique entre le culte de Jéhovah-Zédec, dieu de la justice, et de Zeus l'Olympien, interprétation qui serait basée sur l'étymologie même du mot Zédec. En effet, le terme « Zédec » a un trop grand rôle dans les textes post-exiliques de la Bible, pour qu'on puisse n'en pas tenir compte.

Ainsi, le nom de Melchisédec qui ne se rencontre plus depuis Abraham, et qui donne naissance à une secte juive, se retrouve dans un psaume de basse époque, où, à côté du Cohen, figure son synonyme Malchi-Zédec¹. Dans un autre passage les Cohen revêtent le « Zédec² ». Le Livre de Daniel parle de la période mystique du « Zédec » éternel. Le Livre des Jubilés, produit mystique du deuxième siècle et très certainement d'origine hébréo-phénicienne, lequel reflète l'état réel de la synthèse hébréo-phénicienne, montre Sem construisant une ville qui porte le nom de « Zédecat-lehab³ ».

C'est probablement dans ce sens qu'il faut chercher l'étymologie réelle du terme Ha-Zadic, l'attribut des deux grands princes-prêtres de Jérusalem à l'époque ptolomaïque, alors que la bonne entente entre Juifs et Grecs ne pouvait que favoriser un rapprochement des conceptions religieuses des deux peuples.

C'est là surtout qu'il faudrait voir l'origine logique du terme tellement discuté de « Saducéen⁴ » lesquels Saducéens, comme partisans de l'ancienne politique phénico-

1. V. le curieux passage des *Psaumes*, CX, 4.

2. *Ibid.*, CXXXII, 9.

3. Ch. I, צדקת־לבב.

4. En hébreu צדוקי.

hellène des prêtres Sadocites, et comme adeptes du culte de Jéhovah-Zédec, formeront l'aristocratie guerrière et politique d'Israël même, après la disparition des Zadocites à Jérusalem et la réforme pharisienne des Machabées ¹.

Ce qui montre que notre hypothèse n'est pas trop risquée, c'est l'attitude prise par les prêtres sadocites, alors qu'Antiochus Épiphane commençait la persécution contre Jéhova et ses adorateurs. La branche des Sadocites de Sichem ne fait pas de difficultés pour se soumettre à l'introduction du culte de Zeus gréco-phénicien. Plusieurs prêtres officiels de Jérusalem même sont parmi les instigateurs de cette réforme. C'est à cette origine qu'il faut attribuer la conception messianique qui se manifeste sous le symbole d'un taureau blanc. Le *Livre des jubilés* (écrit vers 135 av. J.-C.) dit que le Messie apparaîtra sous la forme d'un taureau blanc. Ce taureau est le symbole de Zeus Melqart le tyrien. Un texte talmudique très ancien, qui se rattache à la persécution d'Antioche, s'exprime comme suit : « Inscrivez sur la corne *du taureau* que vous renoncez au culte du Elion dieu d'Israël ² ». Ce texte, qui dérouté les commentateurs s'explique par l'infiltration de Melqart-Zeus en Judée opposé à Jéhovah-Jupiter, le dieu suprême. D'ailleurs les vestiges du culte du Taureau chez les Juifs se retrouvent dans la liturgie juive de la fête de Pâques.

Seulement, le plus indépendant d'entre les Sadocites, Onias IV, préfère l'exil à une apostasie. Il s'en alla pour refaire une Jérusalem nouvelle à Héliopolis, mais même là, l'ancienne interprétation allégorique du terme « Zédec » ne semble pas avoir été abandonnée. On a déjà cité le passage prophétique sur lequel ce prêtre s'était appuyé pour consacrer un temple à Jéhovah en Égypte. Mais on est surpris de voir que les Septante, la version la plus

1. V., sur cette secte, SCHÜRER, *Gesch. des Judentums*, etc. I, *passim*.

2. מִגֵּרַת תְּעֻמִּית ; Midrash רבה, *Genèse*, IV.

autorisée en la matière, puisqu'elle a été faite en Égypte, traduit les mots עיר ההרם¹ ou Héliopolis par πόλις Ἀθεδῆα, la ville de Zédec. Cette petite substitution nous montre le caractère éclectique et peu orthodoxe de ce temple, destiné à favoriser un rapprochement entre Juifs et Gentils. Une fois de plus, Josèphe a raison de dire qu'Onias escomptait une clientèle indigène².

Cependant avec la victoire des Hasmonéens, les « séparés » deviennent les maîtres de Jérusalem. Un puritanisme et un exclusivisme outrés fondent sur la Synagogue phariséenne. On rompt avec toutes les pratiques venues du dehors. Au terme Malchi-Zédec se substitue définitivement le terme de El-Elion, qui accompagne désormais tous les actes officiels en Israël et qui n'est que la confirmation exclusive de l'ancien dieu hébreu spiritualisé³.

On revient au culte matérialiste et aux pratiques minutieuses des sacrifices et de la pureté du corps ; on reprend l'écriture et la langue hébréo-phéniciennes par réaction contre l'hellénisme syrien. Les textes de l'époque (les derniers psaumes, les vieilles Beraïthoth, le Livre des Machabées⁴) trahissent une renaissance de l'hébreu.

1. *Isaïe*, XIX, 18.

2. Cf. notre ét. *Jud.-Hel. et Judéo-Berbères*, chap. II.

3. Les monnaies et les actes officiels de l'époque portent invariablement les termes כהן גדול לאל עליון. 'GRAETZ, *ibid.*, tr. hébr. I fin et II, p. 1-25. Le véritable sens de cette réforme nous est expliqué par la מגלת העניות chap. II et ch. VII ; dans le premier de ces passages nous lisons : כתבו על [קרן] השור כי אין לכם חלק בעליון [אלהי ישראל]. « Le gouvernement gréco-syrien a ordonné de graver sur la corne du taureau que leurs propriétaires n'ont point part dans le Elion (Dieu d'Israël). » L'autre texte, qui complète le premier, nous explique que lors de la persécution grecque de nombreux Juifs ont trahi la foi dans le « Dieu qui est au ciel ». En revanche, la victoire des Hasmonéens a abouti au rétablissement du culte du El Elion et même, pour mieux célébrer cette réforme du règne du Dieu du ciel, on décida que tous les actes publics porteraient la formule de l'année du règne du כהן גדול לאל עליון.

4. On remarquera que les monnaies de l'époque hasmonéenne et de celle des guerres *Judéo-romaines* ont des légendes en caractères phéni-

Seuls les Saducéens, des sectes puritaines et ascétiques comme les ascètes Malchi-Zédécéens, les Esséniens, etc., garderont les traces de cette ancienne tentative de synthèse sadocite. Chez les uns, cette tendance continuera à s'affirmer : ainsi le Livre des Jubilés reflète le mieux le caractère véritable du culte d'Onias, avec son rituel propre des sacrifices, avec son calendrier solaire, avec ses conceptions d'un « Messie » qui sera comme un « taureau blanc » symbolique, qui rappelle Melqart-Hercule le tyrien¹.

Les autres, tels les Melchisédecéens continueront à cultiver l'ancien mythe de Zédec ou de Zadoc, le vicaire de Dieu, sous une forme allégorique.

ciens. Le style tantôt aramisé, tantôt imité de Ben Sirah, l'araméen des livres d'Esdras et de Daniel, l'hébreu artificiel et barbare des derniers chapitres de Daniel et des chroniques cèdent la place à un néo-hébreu dont procéderont la Haggadah et la Mischna.

1. Les survivances de ce culte solaire se rencontrent jusque dans le Talmud. Ainsi le patriarche Jacob en personne est appelé Soleil et Serapis (*Megilla*, 18a) Joseph procède du soleil (*Baba Batra*, 16a).

APPENDICE III

UN TEMPLE DU DIEU YAHOU A ÉLÉPHANTINE (v^e S.)

Nous avons fait ressortir le caractère syncrétiste absolu de la religion jéhoviste qu'avait pratiquée la colonie militaire et aristocratique venue avec Jérémie à Memphis. Nous avons démontré que ces Judéens étaient restés hébréo-phéniciens, adorant à la fois Jéhovah et la Déesse Céleste (cf. la formule *בן בעל* des inscriptions puniques). Le culte de Tamouz-Adonis ne devait pas leur être étranger non plus. C'est à J. Salvador que nous devons¹ d'avoir reconnu dans les Thérapeutes, secte si chère à Philon, les descendants de ces anciens Hébreux. D'autre part, S.-J. Rapoport a établi l'identité qui existe entre les anciens ascètes rechabites de l'époque de Jérémie² et les Juifs de Khaïbar dont parlent les Midrash, le Coran et les auteurs juifs du moyen âge³. Cependant, même sous la domination persane, lorsque le Mazdeïsme aura contribué à épurer le mysticisme hébraïque, ce syncrétisme ne cessera pas d'exercer son influence sur les colonies juives en Afrique. A ce point de vue la découverte récente, faite à Éléphantine, des papyrus araméens d'origine juive du cinquième siècle, sert de confirmation

1. *Jésus-Christ et sa doctrine*, I, p. 142 et s.

2. *Jérémie*, chap. XXXV.

3. Tout ce problème est étudié par nous dans les *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, app. *Thérapeutes et Maghrabia*.

éclatante à notre thèse sur la persistance d'un judaïsme primitif en Afrique.

Il s'agit des documents authentiques contemporains de la réforme puritaine d'Esdras et de Néhémie, laquelle devait aboutir à la Synagogue orthodoxe et à la séparation définitive des Judéo-Araméens de la Judée du reste des Hébreux.

La ville de Syène est le marché militaire de l'Égypte et des pays du haut Nil. Une colonie hébréo-phénicienne peut y avoir existé du temps de Salomon¹. Le pseudo-Aristée affirme que des militaires juifs y avaient été employés par Psammétique II contre les Éthiopiens. Hérodote² raconte que les Perses entretenaient à Éléphantine une garnison militaire³. C'est dans ce milieu militaire que se trouvait située une colonie juive qui avait, dans un endroit appelé Yeb, une agora (ou un autel) consacrée à Yahou le Dieu du ciel et ayant à son service un clan de Cohenites ou de prêtres légaux. L'onomastique qui se rencontre dans ces documents est hébraïque et théophore. Quand les personnages qui y figurent prêtent serment, c'est au nom de leur Dieu Yahou. Seulement nos papyrus montrent que les scrupules religieux n'embarrassaient pas encore ces Hébreux. On les voit adopter la législation perse et même dans un différend jurer par le nom d'une divinité égyptienne.

Trois papyrus ont d'ailleurs trait à l'organisation du culte de cette colonie juive. Voici le texte et la traduction du plus intéressant de ces documents⁴ :

1. Cf. ch. XIII.

2. II, 17, 18, 28, 30. Il n'est pas douteux, croit M. Isr. Lévi, que la construction du temple d'Éléphantine, soit antérieure à la réforme de Josias (*Rev. des Ét. juiv.*, L. IV, p. 165).

3. Ed. SACHAU *Drei aramäische Papyrus*, Berlin, 1907.

4. D'après la *Rev. des Ét. juives*, t. LIV.

TEXTE

1. אל מראן בנוא פחת יהוד עבדיך ידניה
וכנותה כהניא ביב בירת[א] שלם
2. מראן אלה שמיא ישאל שניא בכנ עדן ולרחמן
ישימנך קדם דריוהוש מלכא
3. ובני ביתא יתיר מן זי כען חד אלה וחין אריכן
ינתן לך וחדה ושריר הוי בכל עדן
4. כען עבדך ידניה וכנותה כן אמרן בירח תמוז
שנת כ' |||| דריוהוש מלכא כוי ארשם
5. נפך ואזל על מלכא כמריא זי אלהא חנוב זי ביב
בירתא המונית עם וידרנג זי פרתדך תנה
6. הוה לם אגורא זי יהו אלהא זי ביב בירתא
יהעדו מן תמה אחר וידרנג זך
7. לחיא אגרת שלח על נפין ברה זי רב חיל
הוה בסון בירתא לאמר אגורא זי ביב
8. בירתא יגדשו אחר נפין דבר מצריא עם חילא
אחרנן אתו לבירת יב עם תליהם
9. עלו כאגורא זך נדשוהי עד ארעא ועמודיא
זי אבנא זי הוו תברו חמו אף הוה תרען
10. זי אבן |||| בנין פסילה זי אבן זי הוו כאגורא
זך נדשו ודשיהם קימו וציריהם
11. זי בששיא אלך נחש ומטלל עקהן זי ארו כלא זי
עם שירית אשרנא ואחרן זי תמה
12. הוה כלא באשה שרפו ומזרקיא זי זהב וכסף
ומנרעמחא זי הוה באגורא ז[ך] כלא לקחו
13. ולכפשעהום ענדו ומן יומי מלך מצרין אבהין
בנו אגורא זך ביב בירתא וכזי כנכוזי על למצרין
14. אגורא זך בנה השכחה ואגורי אלהי מצרין כל
מנרו ואיש מנדעם באגורא זך לא חבך

15. וכוזי כזגה עבדו אנחנה עם גשין ובנין שקקן
 רבשן הוין וצימין ומצריין ליהו מרא שמיא
16. זי החוין בוידרגנ זך כלביא הנפקו ככלא
 מן רגלוהי וכל נכסין די קנה אבדו וכל גברין
17. זי בעו באיש לאנורא זך כל קטילו וחזין בהום אף
 קדמת זנה בערן זי זא באישתא
18. עכיד לן אנרה שלחן מראן ועל יהוחנן כהנא רבא
 וכנותה כהניא זי בירושלם ועל אוסתן אחוהי
19. זי ענני וחרי יהודיא אנרה חדה לא שלחו עלין אף
 מן יום תמוז שנת פ |||| דריהוש מלכא
20. ועד זנה יומא אנחנה שקקן לבשן וצימין נשיא
 זילן כארמלה עבדיין משח לא משחן
21. וחמר לא שתין אף מן זכי ועד יום שנת פ |||||
 דריהוש מלכא מנחה ולבן[ג]ה ועלוה
22. לא עבדו באנורא זך כען עבדיך ידניה וכנותה
 ויהודיה כל בעלי יב כן אמרין
23. הן על מראן טב אתעשת על אנורא זך
 למכנה בזי לא שבקן לן למכניה חזי בעלי
24. מבתן ורחמיך זי תנה במצריין אנרה מנך ישתלח
 עליהום על אנורא זי יהו אלהא
25. למכניה ביב בירתא לקבל זי בנה הוה קדמין
 ומחתא ולבותא ועלוהא יקרבון
26. על מדבחא זי יהו אלהא בשמך ונצלה עליך
 בכל ערן אנחנה ונשין ובנין ויהודיא
27. כל זי תנה הן כן עבדו עד זי אנורא זך יתבנה
 וצדקה יהוה לך קדם יהו אלה
28. שמיא מן גבר זי יקרב לה עלוה ודבחן דמן
 בדמי כסף כנכרים זלף ועל זהב על זנה
29. שלחן הודען אף כלא מליא באנרה חדה שלחן
 על דליה ושלמיה בני סנאבלט פחת שמרין
30. אף בזנה זי עכיד לן כלא ארשם לא ידע ב.
 למרחשון שנת פ |||| דריהוש[מ]לכא

[TRADUCTION]

(D'après Isr. Lévi, in *Rev. des Ét. juives.*)

(1) A notre seigneur, Bagoas, gouverneur de Judée, tes serviteurs Yedoniah et consorts, prêtres de Yeb (Éléphantine), la forteresse, salut.

(2) Que notre Seigneur, le Dieu du ciel, veuille beaucoup ton bien en tout temps, qu'il te concilie la faveur du roi Darius (3) et de sa famille mille fois plus encore qu'aujourd'hui; qu'il t'accorde une longue vie, et sois heureux et bien portant en tout temps !

(4) Maintenant voici ce qu'ont à te dire tes serviteurs Yedoniah et consorts : Au mois de Tamouz de l'année 14 du roi Darius, lorsqu'Arsame s'absenta pour rendre visite au roi, les prêtres du dieu Chnoum de Yeb la forteresse se concertèrent avec Vidrang, ton commandant ici, (6) dans le dessein de détruire le temple du Dieu Yahou, à Yeb la forteresse. Ensuite, cet ignoble Vidrang (7) envoya une lettre à Napian, son fils, qui était chef de corps à Syène la forteresse, lettre ainsi conçue : « Qu'on démolisse le temple de Yeb (8) la forteresse. » Puis Napian prit des Égyptiens et d'autres troupes; ils arrivèrent dans la forteresse de Yeb avec leurs armes, (9) entrèrent dans ce temple, le détruisirent jusqu'au ras du sol, brisèrent les colonnes de pierre, arrachèrent les portes (10) de pierre au nombre de cinq, faites en pierre de taille, qui se trouvaient dans ce temple; quant aux battants des portes qui restaient et aux gonds (11) d'airain qui étaient fixés à ces portes, au toit tout en bois de cèdre, avec le reste (?) des murs et autres choses qui y figuraient (12), tout cela ils l'incendièrent. Quant aux bassins d'or et d'ar-

gent et aux objets qui étaient dans ce temple, ils les prirent (13) et se les attribuèrent à eux-mêmes. Or, c'est déjà sous la domination des rois d'Égypte que nos ancêtres avaient édifié ce temple à Yeb la forteresse, et, lorsque Cambyse vint en Égypte, (14) il trouva ce temple construit. Tandis qu'on démolit tous les temples des dieux des Égyptiens, personne ne fit le moindre dommage à celui-ci. (15) Lors donc qu'on eut ainsi agi, nous, avec nos femmes et nos enfants, nous revêtîmes le cilice, nous jeunâmes et priâmes Yahou, Dieu du ciel, (16) qu'il nous montrât la ruine de ce chien de Vidrang. Les chaînes lui furent enlevées des pieds (?), tous les biens qu'il avait acquis périrent, tous ceux (17) qui avaient voulu du mal à ce temple furent tués et nous vîmes leur défaite. Or déjà avant cela, au temps où ce mal (18) nous arriva, nous avions envoyé une lettre [à] notre seigneur et à Yohanan, grand-prêtre, et à sa suite, les prêtres de Jérusalem, à Oustan, son frère (19), qui est le même qu'Anani, et aux notables juifs. Mais ils ne nous adressèrent aucune réponse. Depuis ce jour de Tamouz de l'année 14 du roi Darius (20) jusqu'à ce jour, nous portons le cilice, nous jeûnons, des femmes sont devenues comme des veuves, nous ne faisons pas d'onctions (21), nous ne buvons plus de vin. Pareillement depuis ce temps jusqu'au jour [20] de l'année 17 du roi Darius, nous n'offrons plus d'oblations, d'encens et d'holocaustes (22) dans ce temple. Maintenant tes serviteurs, Yedaniah et consorts et les Juifs, tous habitants de Yeb, s'expriment ainsi : (23) S'il plaît à notre seigneur, qu'il soit décidé au sujet de ce temple qu'il soit rebâti, car nous ne nous permettons pas de le restaurer. Vois ceux qui ont éprouvé tes bienfaits (24) et tes amis qui sont ici en Égypte. Qu'il soit expédié une lettre à leur destination, au sujet du temple du Dieu Yahou (25) pour qu'il soit reconstruit à Yeb la forteresse tel qu'il était bâti auparavant, et on offrira des oblations,

de l'encens et des holocaustes (26) sur l'autel du Dieu Yahou en ton honneur; nous prierons pour toi en tout temps, nous, nos femmes, nos enfants et les Juifs, (27) tous tant qu'ils sont ici. Que si tu le fais, jusqu'à la reconstruction de l'autel, tu tireras un mérite devant Yahou, Dieu du (28) ciel, de tout homme qui lui offrira des holocaustes et des sacrifices, de la valeur de mille kikar d'argent et d'or. Sur cela (29) nous avons envoyé un rapport. Pareillement nous avons envoyé le récit de tout cela dans une lettre à Delaïah et à Schelémiah, fils de Sanaballat, gouverneur de Samarie. (30) De tout ce qui nous avait été fait Arsame ne savait rien. Le [20] Marheshvan, l'an 17 du roi Darius.

*
* *

Voilà qui est net. Les plaignants disent explicitement que leurs ancêtres avaient édifié ce temple consacré à Yahou le « Dieu du Ciel » à Yeb avec la permission des rois d'Égypte, et que Cambyse trouva déjà ce temple construit. Il s'agit donc des Israélites venus avec Jérémie ou du moins de leurs contemporains. Par une savante collation des textes, M. Israël Lévi démontre que le texte araméen est une traduction de l'hébreu qui demeurerait la langue propre des juifs de Yeb. Nous ajoutons que les hébraïsmes qui s'y rencontrent se ressentent du style du *Pentateuque* seulement. Ce fait, qui confirme l'origine peu orthodoxe de cette communauté, est corroboré par les considérations suivantes. Le Cohen de Yeb qui ne reçoit pas de réponse de Jérusalem et pour cause (le judaïsme d'après l'exil avait condamné tous les sanctuaires et les prêtres qui se trouvaient en dehors de Jérusalem), ne se fait pas scrupule de s'adresser aux fils de Sanaballat, le Samaritain, le rival et l'ennemi de Néhémie.

Le temple de Yahou à Éléphantine tient donc par ses

origines et par son caractère éclectique aux anciens cultes hébréo-phéniciens ¹. Si telle était à cette époque la situation des Juifs en Égypte et dans un milieu plus ou moins araméen, combien plus syncrétistes devaient alors être les premiers établissements juifs des pays méditerranéens éloignés !

1. Le passage suivant, que Josèphe attribue à Onias, nous montre que ce temple ne fut pas unique : « J'ai trouvé presque partout (en Égypte) des sanctuaires élevés contre toute convenance » (*Antiq.*, XIII, 66. Cf. CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'Archéol. Orientale*, VIII, 1907).

APPENDICE IV

HÉBRÉO-PHÉNICIENS ET JUIFS

(Évolution postérieure)

Un sceau trouvé à Carthage appartenait à un certain Joab — on notera la forme théophore pleine de יואב avec la lettre י — et porte un ange aux ailes déployées. Ce sont peut-être des Chérubins d'origine hébraïque. On rencontre parmi les anciens Carthaginois des personnages qui portaient les noms théophores de יואל, יואש (Joël, Joas), avec la suppression de la lettre י très fréquente dans les textes de la Bible postérieurs à l'exil¹.

L'organisation politique et religieuse des Carthaginois dénote des affinités incontestables avec celle des Hébreux de la basse époque. Tout comme Jérusalem, Carthage avait à sa tête un *Synedrion*². Le conseil municipal s'appelait *gerousia*. Des grands-prêtres de la lignée de Hiram semblent avoir présidé au culte du temple de Melqart à Carthage : ce chef spirituel s'intitule lui-même מֶקֶם אֱלִים (le vicaire des Dieux)³. On a vu dans notre appendice sur

1. Cf. *C. R. d. l'Ac. d. I. et B.-L.*, 1905 p. 757; *C. I. S.*, I, 132, etc.

2. *Justin*, I, 18, 7, etc.

3. *C. I. S.*, I, 26, etc. Le terme מֶקֶם signifie dans les textes talmudiques « en place de ». En outre, הַמֶּקֶם est un attribut de la Divinité. Cf. *C. I. S. I.*, 227, 260-262, 377, etc.

« Zedec et Zadoc » que cette idée d'un vicaire des dieux n'a pas été complètement étrangère au culte sacerdotal de Jérusalem. Les deux curieuses inscriptions¹ qui traitent du rituel des sacrifices, bien qu'elles soient adaptées au parler phénicien de basse époque, rappellent trop certains passages des Lévitiques pour qu'on ne soit pas tenté d'y voir une origine commune. A noter que les Carthaginois faisaient accompagner leurs troupes de guerres par un tabernacle sacré et des voyants², et qu'ils envoyaient à Tyr des dimes et des prises de guerre³.

Une classe de scribes סופרים, analogue à celle qui existait chez les Juifs après l'exil, se forme en même temps en Phénicie — à Sidon surtout — et on rencontre plusieurs de ses représentants à Carthage⁴.

Mais ici ne s'arrêtent pas les affinités qui existaient certainement entre Juifs et Phéniciens de l'époque gréco-romaine. En même temps que Jérusalem, Sidon et jusqu'à Carthage subissent les effets de l'aramisation qui domine l'Orient post-biblique.

La langue et l'onomastique des Phéniciens d'outre-mer subissent, d'ailleurs, la même évolution à tendance araméenne que celles des Juifs de Palestine.

Il est curieux de retrouver dans les inscriptions de la Carthage des derniers siècles de son existence et jusque dans la Carthage romaine elle-même, les mêmes noms qui se rencontrent dans le Talmud. Exemple :

סג, ערך, עילא, אבייבוי, באראבא, אדא.

Il en est de même pour la langue. Ce qui distingue les

1. Cf. *C. I. S. I.*, 165, etc.

2. MELTZER, *Gesch. der Karthager*, I, p. 145-146.

3. *Ibid.*, p. 450 et BABELON, *Carthage*, p. 13.

4. *C. I. S.*, I, 273, etc. סופרים. Cf. Esdras « le Sofer ».

5. *Ibid.*, 2653 et 2874.

6. *Ibid.*, t. II, f. 3.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, 2832.

désignations de localités de la basse époque, c'est leur caractère araméen. Déjà le terme קרתא a une allure araméenne; c'est dans le même sens qu'il faut chercher l'explication du nom de Byrsa, qui pourrait être un dérivé de בירתא (cf. בירנות). Le terme de Heraclea Caceaberia qu'Étienne de Byzance traduit : tête de cheval qui s'identifie avec l'araméen קרקבתא-קרקר¹. A cette catégorie de mots appartiennent les termes néo-hébraïques qu'on retrouve dans les inscriptions phéniciennes, tels que : נגר = menuisier; חלת = caverne; קנמי = j'adjure; תפק = tu enlèveras; לכימא = en bas, etc.

Une chose est certaine : la langue punique, bien que mutilée, a survécu à l'existence des colonies phéniciennes². Sa disparition ne daterait que du sixième siècle. Or, cette date coïncide avec une renaissance de sa sœur aînée, la langue hébraïque, qui réapparaît à partir de cette époque sur les épitaphes des pays de la Méditerranée pour se substituer au grec et au latin³; c'est, en outre, l'époque de la formation définitive de la liturgie juive. Or, on est frappé de trouver dans cette dernière des passages entiers empruntés à la terminologie phénicienne. Elle se manifeste par la persistance des superstitions et des coutumes d'origine phénicienne qui se retrouvent encore chez les Juifs africains⁴, dans toute une littérature mystique et anthropomorphique conçue dans un hébreu pur et original (cf. le שער קומה ס יצירה ס, les Midrashim

1. Cf. BARGÈS, *Rech. archéol. sur les colon. phén.*, p. 37 et 187; MELTZER, *ouvr. cité*, I, note 49. La tendance araméenne est confirmée, entre autres, par la C. I. S., I, 1, 3, etc., et par la grande inscription de Micispa, publiée par M. Berger (*Rev. Assy.*, 1888, p. 30 et suiv.).

2. Cf. RENAN, *Hist. comp. des Lang. sémit.*, 1855, p. 23. V. note 7 supplément.

3. La *Jewish Encyclopedia*, art. *Catacombs*, a groupé ces textes.

4. M. VASSEL (*La Littér. popul. des Israël. Tunis. livr. II*) a réuni tous les matériaux qui confirment notre point de vue. La persistance des coutumes puniques a été démontrée par M. Ph. Berger d'une façon décisive (*Rapport sur les tatouages tunisiens, Rev. d'Assyr. et d'archéol.*, 1894, 21, 33).

abondant d'éléments mythologiques et folkloristes hébréo-phéniciens du sixième et du septième siècle), enfin dans un idiome populaire qui contient des éléments africains ou grecs (cf. le style personnel et les idiotismes propres aux œuvres d'Eldad le Danite, (neuvième siècle, recueillis par M. Epstein¹; voir aussi les récits de Elhanan le Marchand, publié par M. Gaster dans son « Chronicle of Jerahmiel »). C'est à cette origine hébréo-phénicienne que j'attribue les vestiges du dialecte hébreu que j'ai retrouvé dans le Sahara².

Nous étudierons dans un travail spécial cette question de la disparition du bassin de la Méditerranée de l'élément phénicien auquel se substitue l'élément juif, tant pour la pratique de la langue que pour l'exercice de la navigation et du commerce³.

Mais dans cette étude consacrée à l'antiquité seulement, nous nous contenterons de réunir quelques données sur l'évolution moyen-âgeuse d'un groupe commerçant ancien dont les origines se perdent dans les ténèbres de l'antiquité phénicienne.

Le bassin du Rhône semble avoir été de tous les temps un centre d'activité phénicienne. C'est ici que la légende localise la lutte de Melqart contre Neptune⁴. C'est dans ce pays que se fondent depuis la plus haute antiquité, les colons rhodiens qui donnèrent leur nom à la ville de Rhodanesia. Bargès⁵ signale près de l'embouchure du Var la survivance de toute une nomenclature d'origine hébréo-phénicienne. Ainsi on y rencontre des Bérotins que cet auteur fait dériver de בריית et qui y seraient venus sous la conduite de Jehus (יהוא ?) de Berut la phénicienne⁶. Une

1. ס אלדר הדני.

2. *Voyage d'ét. juives en Afrique.*

3. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, I, I, ch. VIII.

4. Cf. *Melqart et Josué.*

5. *Ouvr. citée*, p. 60.

6. Aujourd'hui Beyrouth.

vallée y porte encore le nom de Chanaan; ou y trouve, en outre, des localités qui portaient les noms de Manasés, de Salomon, d'Uriel et d'Adon¹.

Seulement, ici ne s'arrête pas le rôle des Rhodaniens. Les villes marchandes situées près de la rive du Rhône connaissent, dès les premiers siècles de l'ère vulgaire, des marchands rhodaniens et même des *Nautæ Rhodaniti*².

On sait, en effet, que les conditions du commerce international n'ont pas subi de transformation radicale, du moins avant que les Croisades n'eussent forcé les portes de l'Orient au profit des Vénitiens. Cependant, entre ces derniers et les Phéniciens, une lacune subsiste: on se demande vainement quel groupe eût remplacé les Phéniciens dans l'exercice du commerce international? Il est vrai que trop d'indices, provenant tant d'Asie que d'Afrique et d'Europe, nous indiquent que l'élément juif a joué, au moins à partir du cinquième siècle, un rôle prépondérant sinon exclusif dans l'existence du commerce mondial antérieur aux Croisades³. Mais il reste à élucider le problème de la transmission du commerce par les Phéniciens aux Juifs, fait sur lequel la littérature juive orthodoxe ne nous renseigne nullement. Or, il se trouve qu'un auteur arabe qui a écrit en l'an 817, c'est-à-dire à une époque où rien n'était changé encore dans les relations internationales, désigne nettement les Juifs commerçants sous le nom de Rodanites.

Dans son *Kitab el Maçalik wa'n l'Mamalik* édité par Barbier de Meynard et M. J. Goeje, Ibn Khordâdbeh trace l'itinéraire complet de « ces marchands juifs rodanites », qui parcourent tout le monde connu des anciens, qui sont

1. Une nomenclature pareille se retrouve dans le Gharian, la Troglodyte tripolitaine.

2. M. Simonsen a signalé ce fait dans la *Rev. d. Et. juives*, t. LIV, p. 141.

3. Nous avons étudié cette question dans les *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*, pas cité. V. les détails chez HERZFELD, *Handelsgesch. der Juden*, 1877, *passim*.

chez eux dans le palais des rois Francs comme dans les ksour du Sahara; qui organisent des expéditions maritimes vers la mer Rouge et les Indes et qui poussent leurs caravanes jusqu'à la Chine et au Soudan.

Ces maîtres du commerce qui continuent à porter le nom de Rodanites, tout en étant Juifs, ne semblent cependant pas être en faveur chez leurs coreligionnaires orthodoxes. Dans les milieux juifs on les appelle tantôt Dodanites¹, tantôt Dardanites (les Juifs indépendants du Caucase et de l'Illyrie chez les rabbins), tantôt Beni Hadanites בני הדני chez Dounash (auteur africain du dixième siècle²), tantôt Danites.

Or, ces *Danites*, comme nous le montre le cas du mystérieux voyageur Eldad, qu'on rencontre jusqu'au seizième siècle, nous sont donnés comme parlant un dialecte hébreu très personnel³. Une fois, ils figurent à côté des adorateurs d'Astarté-Melita dont les adeptes subsistaient encore dans le Soudan du neuvième siècle⁴.

En outre, ils sont tous dissidents et, tout comme les Samaritains, ils méconnaissent les Prophètes et les docteurs talmudiques⁵. Jusqu'au dixième siècle du moins, leur maître et chef unique est Josué fils de Noun. Tous leurs textes commencent invariablement comme suit :
אמר יהושע בן נון כפי משה כפי הגבורה.

Si l'on pense que ces Rodanites ou Dedanites, *alias* Danites⁶, se rencontrent surtout sur toutes les grandes

1. Ibn Daoud dans le סהקבלה fin. (cf. Targoum, Onkelos, *Genèse*, XVI). Cf. Appendice V, où nous reprenons le problème.

2. V. A. EPSTEIN, Eldad le Danite.

3. Neubauer, *Wereare the ten tribes* (*Jew. Quart. Rev.*, t. I, I-IV) et Epstein, *ouvr. cité*, ont résumé la question, sans toutefois la résoudre.

4. EPSTEIN, *ibid.*

5. Ainsi au seizième siècle, le rabbin David ben Zemera du Caire ne sait s'il doit considérer ces Danites comme Juifs ou comme Caraites.

6. La confusion entre ces deux leçons règne déjà dans les textes bibliques. La *Genèse* (X) a דדנים tandis que les *Chroniques* (II) ont דדנים. Les Septante ont invariablement Rodanites.

routes commerciales autrefois occupées par les Phéniciens ; que la Synagogue orthodoxe semble les ignorer intentionnellement, comme elle ignore tous les judaïsmes qui existaient certainement depuis la plus haute antiquité, en Gaule comme en Espagne, en Berbérie comme en Éthiopie ; que la disparition des idiomes phéniciens coïncide avec une renaissance de l'hébreu chez les Juifs et avec la pénétration jusque dans les milieux juifs orthodoxes de toute une littérature mystique et même mythologique ; que ce phénomène est caractérisé par la recrudescence des superstitions et des survivances païennes dont le rabbinisme lui-même se ressentira et d'où sortira la Kabbale ; si l'on pense surtout que les premières données que nous possédons sur le judaïsme français ou autre (cf. Isr. Lévi, *Hist. des Juifs en France*, ²) ont trait à ces conceptions mystiques et anthropomorphiques d'origine phénicienne probable, ne serions-nous pas en droit d'émettre cette hypothèse hardie, mais non moins logique qui ressort de tout ce qui précède ?

Les Juifs des côtes du bassin méditerranéen et de ses dépendances seraient, en grande partie, les descendants directs des anciens colons hébréo-phéniciens de l'antiquité.

1. MOVERS, *die Phönizier*, II, III.

2. Voici, d'après cet auteur, les premiers faits de l'histoire des Juifs en France :

Les Juifs apparaissent pour la première fois dans l'histoire des Gaules, comme marchands, marins, trafiquants d'esclaves, médecins (p. 10), militaires, etc. Ils y personnifient la classe commerçante, si bien que « quand les Normands débarquent sur les côtes de la Gaule narbonnaise on les prend pour des marchands juifs (p. 21). Les premières notions qui nous arrivent des Gaules nous parlent des conceptions de basse mystique et de gnosticisme grossier qui représentent Dieu sous une forme corporelle (p. 20). Le rabbinisme n'y pénètre que vers le dixième siècle (p. 27). Les historiens de l'île de Malte consacrent de multiples études aux survivances des influences phéniciennes (cf. Preca, *Malta Cananea*, Carouana, etc.).

APPENDICE V

DANITES ET RODANITES

A côté des tribus nomades et agricoles, il y avait sur les deux rives de l'Érythrée, des tribus marchandes de religion juive. Nous avons déjà étudié l'histoire des relations maritimes qui existaient entre Édom et la Judée et entre les Sabiens et les Dédanites de l'époque biblique. Il faut supposer que¹ sous la poussée des guerres d'invasion de Nabuchodonazar, un bouleversement général se produisit dans la constitution ethnique des régions méridionales de l'Arabie². Les Sabéens tendent à disparaître et leurs derniers groupes se transportent sur les côtes africaines. Les Dédanites sont refoulés vers le Sud où ils se divisent plus tard, tantôt³ sous le nom de Dédanites, tantôt sous celui de Rodanites⁴. Pline⁵ les connaît sous le nom d'Attana, ce dernier nom pouvant s'expliquer par l'arabe Ad-Dan⁶. Movers rapproche ce dernier terme de celui de דַּן (Ou-Dan), peuple marchand du sud arabe du temps d'Ézéchiel⁷. Ces Ou-Danites qui seraient les ancêtres des Had-

1. *Les Hébreu-Phéniciens*, ch. XIII; OTTO WEBER, *Arabien vor dem Islam* et append. IV.

2. MOVERS, *die Phönizier*, II, III, p. 303.

3. TARGOUM ONKELOS, *Genèse*, XXV, 3.

4. Cf. notre ch. VII.

5. *Hist. Nat.*, VI, 32, § 147.

6. MOVERS, *ibid.*, 303.

7. *Ezéchiel*, XXVII, 19. Cf. les Dana-ouna, peuple maritime des textes égyptiens.

Danites ou Danites du moyen âge occupaient les débouchés maritimes d'Aden et de ses dépendances jusqu'au golfe Persique. En même temps, on rencontre dans ces mêmes passages une autre population maritime qui portait le nom de Yenos ou Yanos et que Movers rapproche de celui d'Yenisos et de Yanos. Ces Yoniens seraient peut-être les Yavan(os) de Ouzal (Zânéa) d'Ézéchiel ¹.

A ces deux peuples succède, à partir du troisième siècle avant J.-C., une nouvelle population riveraine connue chez les anciens sous le nom de Guerréens Γεργεοί ². Ce peuple, dont l'origine est inconnue, demeure pendant plusieurs siècles le maître du commerce maritime et des débouchés méridionaux. Il domine les bords de la mer Rouge et du golfe Persique; il se sent assez fort pour aller porter le pillage jusque sur les côtes de la Perse, de l'Éthiopie et des Indes. Le caractère sémitique de cette population étant certaine, on serait tenté de rapprocher le terme de Guéra, גּוּרָא de celui des הגּוּרִיָּאִים, nomades qui jouent un certain rôle dans les annales bibliques et auxquels les Rubénides avaient enlevé leur territoire ³. Or, le terme גּוּר ou הַגֵּר (l'errant, l'étranger) fait immédiatement penser à celui des Djeroua guerriers juifs qui jouent un rôle capitale dans l'histoire des Berbères ⁴, de même qu'à celui des Phalacha-Philistins, la racine פֶּלֶש n'étant elle-même qu'un synonyme éthiopien du גּוּר hébreu. D'ailleurs, les Phalacha ne doivent ce terme ethnique qu'à leurs voisins non juifs, tandis qu'eux-mêmes ils se donnent le nom de *Qar(an)* ou *Gar(an)* ⁵. Ce rapprochement linguistique est corroboré par des données historiques qui témoignent

1. *Ezéchiel*, II, III, p. 286 יוֹן בְּאֵיזֶה.

2. Aristobule chez Strabon, XVI, 3. MOVERS, II, III, p. 291 et 302-305.

3. I *Chroniques*, V.

4. IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, I et II (cf. notre étude *Jud.-Hel. et Judéo-Berbères*, I, II et III).

5. קָרָן. cf. D. Maguid, *שאר עמנו מכוש* recueil Meassef, Saint-Petersbourg, 1902, p. 227-239.

d'une suprématie marchande dont les Juifs auraient joui dans l'Arabie préislamique.

Ainsi nous savons que l'empereur Constance fut obligé de renoncer à l'établissement de relations maritimes avec les Indes devant la résistance des Juifs du port d'Aden¹. L'île de Yataba située en face de cette dernière ville était le siège d'une république juive indépendante². Il en devait être de même de l'île de Tylos que fut occupée par les Attana — ou ad-Dana — de Pline. Quant à la fameuse tribu maritime juive de Yanos, elle a sa place à part dans le folklore juif du moyen âge. Or, elle ne serait autre que les Younéens des anciens, le Yavan d'Ouzal d'Ézéchiel³. On sait qu'une principauté commerçante juive, ayant une origine arabe probable subsista aux Indes jusqu'au quinzième siècle⁴.

D'ailleurs, des colonies de pirates juifs qui s'aventuraient jusqu'en Éthiopie, existaient encore en Arabie au douzième siècle⁵.

La dynastie chrétienne de l'Éthiopie, secondée par l'empire de Byzance, ayant voulu s'emparer du commerce maritime⁶, déclencha les guerres sanglantes du sixième siècle, qui durent modifier profondément l'état des choses.

Les Guerres disparaissaient de bonne heure de l'Arabie et, si nous en jugeons d'après le chemin que suivirent leurs successeurs, c'est en Afrique qu'il faudrait chercher leurs traces. Les Phalacha et les Djeroua, que deux documents désignent sous le nom de Philistins⁷ seraient peut-

1. GRAETZ, d'après Caussin de Perceval, éd. hébr. III, p. 46-47.

2. PROCOPE, *de Bello persico*, L, 9.

3. Cf. A. EPSTEIN, *Eldad Ha-Dani*.

4. V. SLOUSCH, *les Juifs et le judaïsme aux Indes*. (*Rev. du Monde musulman*, mai 1908).

5. BENJAMIN DE TUDÈLE, *Itinéraire*.

6. Ces guerres caractérisées par l'épopée de Dou Nouas sont racontées par GRAETZ, v. III (éd. hébr.).

7. J. GRABERG, *Specchio geogr. e statistico dell'impero de Marocco*, Ge-

être leurs descendants. Quant aux Had-Danites ou Rodanites, leurs descendants se retrouvent au moyen âge, alors qu'ils sont maîtres du commerce mondial¹.

La tribu mystérieuse de Yanos elle-même se rencontre en Éthiopie et jusqu'au Soudan. Si bien qu'on a voulu voir dans ce terme géographique l'origine de la légende du prêtre Jean.

Une fois de plus la littérature hébraïque apporte une contribution importante à la solution du problème des origines asiatiques des Africains.

nova, 1834, p. 88 (cf. MOVERS, II, III, p. 337 ; V. aussi notre *Voyage d'El. juives en Afrique*).

1. Cf. notre ét. *Jud.-Hel.*, etc., I. I., ch. VIII.

NOTES

1. — Éponymes ou divinités génériques.

Cf. PHILIPPE BERGER, *la Phénicie*, p. 6 ; MASPERO, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, p. 295 ; LENORMANT, *la Légende de Cadmus et les établissements des Phéniciens en Grèce* ; *Grande Encyclopédie*, art. Cadmus ; PRELLER, *Griechische Mythologie*, II, p. 22-9 ; MELTZER, *Geschichte der Karthager*, I, notes.

MOVERS dans son ouvrage capital, *Die Phoenizier*, approfondit la question, mais il exagère certainement, lorsqu'il cherche à tirer des conclusions historiques des divers mythes qui s'y rattachent. Ainsi (v. II, l. 2, p. 58 et suiv.), il tente d'appliquer les diverses versions aux différentes étapes, que la colonisation phénicienne avait parcourues. Si bien que cet auteur croit pouvoir diviser l'histoire des Phéniciens en plusieurs périodes successives, comme suit :

a) Époque méditerranéenne ou préhistorique, qui correspond aux migrations de Chronos-El, dont nous parle la mythologie grecque ; b) Époque sidonienne, qui correspond à la légende d'Astarté, divinité locale des Sidoniens et qui, selon cet auteur, ne serait qu'une version sémitique du culte d'Isis et d'importation égyptienne ; c) Époque cadméenne, caractérisée par le mythe Chronos ou Cadmos l'Errant, dont l'activité est d'ailleurs peu précisée par lui et d) Époque héraclienne ou tyrienne, la plus connue des peuples classiques.

Malgré toute son ingéniosité, ce système ne doit pas être pris à la lettre, pour la simple raison que les textes mythologiques, sur lesquels Movers s'appuie, varient avec les auteurs et les origines et manquent d'unité et de cohésion.

Cependant, un examen attentif des textes multiples que cet historien a su grouper avec autant de sagacité que d'érudition, joint à une étude approfondie des textes bibliques et des données archéologiques, nous permet de reprendre pour notre propre compte les seuls éléments qui restent solides dans ces mythes, savoir : ceux d'entre les noms propres, les figures et les descriptions de cultes qui sont d'origine hébraïque certaine. On aura beau discuter et chercher des explications diverses à des termes tels que Cadmos, Cadmiel, Melqart, Bel-Baal, Ereb-Eremb, Adonis, etc. ; on aura beau discuter le caractère sémitique du culte des Cabires et de Dionysos, pour l'hébraisant leur origine sémitique, leur affinité avec les cultes syriens correspondants ne peuvent pas faire de doute.

Cependant, si l'on veut mieux saisir l'intérêt ethnographique et historique que ces noms présentent pour une compréhension plus nette de l'histoire antique, il faut surtout tenir compte du rôle que jouent, chez les anciens, les dieux locaux ou les éponymes de chaque peuple et souvent même de chaque cité ou tribu. Sous des termes multiples, c'est toujours la même divinité qui se perpétue, mais qui change de nom, selon que tel ou tel peuple prend son essor et l'emporte sur ses voisins, ou selon qu'il change d'habitat. Si nous faisons abstraction des deux noms plus ou moins communs à tous les Sémites, celui de El (El Elion le Dieu Ciel ou Chronos) à l'époque ancienne et celui de Baal-Bel (le Seigneur, le plus souvent le Dieu solaire) et d'Adon (qui a la même signification) à l'époque historique, tous les autres noms de divinités s'expliquent par les origines génériques. Par exemple, Ma'on-Minos est le dieu Ciel des Ma'onim à une époque anté-biblique; Qedom est le dieu, de tous les sémites orientaux; Sem est probablement le El-Sham (du Ciel), comme Ham serait le אל חמא = בעל חמא (Dieu soleil), etc. Les tribus d'Israël elles-mêmes ne font pas exception à la règle : presque tous les noms de ces tribus correspondent à des noms de divinités. Ainsi le nom de שבט שבעון dérive probablement de שם-בען; c'est la fusion entre l'ancien dieu Ciel-Shem et le dieu local de Ma'on dont les Siméonites occupent le territoire. Celui de יהודה s'explique par le nom de Dieu-Tonnerre, un des attributs de Yahou (en arabe ה'יד signifie encore tonnerre), אש שחר est composé de אש שחר, l'homme de Sacar, divinité phénicienne qui se retrouve en Afrique et dont le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* nous fournit plusieurs exemples. La Massora a donc raison de transcrire ce nom avec deux ש. Le nom de זבול s'explique par celui du dieu (1) בעל זבול. גד est le Dieu-Fortune des Phéniciens : אשר (2) est le Esmoun-Esculape des environs de Tyr; le nom de יעקבאל (3) se retrouve dans les inscriptions égyptiennes antérieures à la formation même du peuple d'Israël; on constate l'influence égyptienne dans le terme de פומיפר כהן אן le prétendu ancêtre des Josephites et dans celui de בן-אמיני l'ancien nom générique de Benjamin; il est difficile de ne pas y reconnaître le dieu אן On-Hélios.

Quant aux noms de tribus de ראובן et de לוי, ils semblent être tous deux d'origine libyenne. Les textes égyptiens, ne faisant pas de différence entre les lettres L et R écrivent Rebu au lieu de Lebu; Reuben l'aîné, le בכור destitué au profit de Lévi, pourrait donc être une altération sémitique du nom de Leb ou Libyens. Quant au nom de לוי (cf. לאה la femme de Jacob), NIEBUHR (*Gesch. des Hebr. Zeitalters*, p. 32) l'a déjà rapproché de celui des Lebu-Loua (les Libyens). Nous verrions volontiers dans les deux autres noms génériques נפתרי et דן des survivances de divinités méditerranéennes qui proviennent de Danaus (4) et de Neptune.

L'hypothèse ne serait pas suffisamment fondée, si elle n'avait pas pour

1. Cf. plus haut, chap. IV.

2. *Ibid.*, ch. IX.

3. HOMMEL, *Gesch. des alt. Morgen.*, p. 68.

4. Cf. plus haut, ch. VIII.

elle le fait capital qui ressort de tout ce qui précède, notamment que chaque peuple ou tribu porte le nom d'une divinité éponyme, localisée dans le pays qu'elle occupe¹. La fédération des douze tribus représentée par l'autel du *Berit* et présidée par Yahou forme le panthéon d'Israël.

Envisagée à ce point de vue, l'histoire des migrations des Sémites et des croisements entre les races, gagne beaucoup en clarté.

2. — Le commerce de la Judée.

Elat et Ezion Geber (l'Aqaba de nos jours) occupent une place considérable dans l'histoire des relations maritimes de la Judée avec les peuples du Sud. Déjà sous Moïse, les Beni-Israël auraient campé à Ezion-Geber (*Nombres*, XXXIII, 35 et 36 ; *Deutér.*, II, 8). David étendit sa domination sur les nomades hamitiques qui occupèrent une partie de la presqu'île du Sinaï (cela résulte de I *Chron.*, IV, 40 *כִּי מִי חָם הַיִּשְׁבִּימִים*). Les Israélites de la tribu de Siméon occupèrent depuis les rives du golfe (*ibid.*, 41). Salomon, désireux de reprendre les anciennes excursions maritimes vers Ophir, se rend en personne à Elat et à Ezion-Geber (cf. II *Chron.*, VIII, 17-19), où il organise, avec l'aide de capitaines de Hiram et de matelots israélites, des expéditions vers les pays du Sud (I *Rois*, IX, 26 ; X, 22, etc.). Le roi Josaphat reprend cette tentative (I *Rois* XXII, 49) qui ne lui réussit d'ailleurs pas. Après la victoire qu'il remporte sur Edom, le roi Uzias réussit à reprendre le port d'Elat (II *Rois*, XIV, 22). Successivement Aram et Edom réussissent à s'emparer de la ville d'Elat. Rezon, le roi d'Aram, en chasse les Juifs pour établir dans cette ville des Edomites (*Ibid.*, XVI). Cependant sous Ezéchias plusieurs clans de la tribu de Siméon parviennent à refouler les Ma'onites et les Edomites de la presqu'île. Plusieurs indices bibliques (II *Rois*, XIV, 22 ; XVI, 6, *Isaïe*, II, 6 et suiv., III, 18-24) témoignent de l'essor commercial pris par la Judée du huitième et du septième siècle. Dans un passage prophétique (*Joël*, IV, 6), on oppose l'activité commerciale des Judéens, qui s'exerçait par l'intermédiaire des Sabéens, à celle des Tyriens par rapport aux Grecs. La période sabéenne qui se succède à celle des Minéens commence vers le huitième siècle av. J.-C. (WINCKLER, *die Völker Vorderasiens*, p. 17). On rencontre depuis des Juifs en Arabie (V. notre appendice V.). Toutefois M. Clermont Ganneau vient de communiquer à l'Ac. d'I. et de B.-L. (Séance du 16 octobre) une inscription minéenne de Delos qui date du troisième siècle av. J.-C.

3. — Les Danites à Jaffa.

Cf. NIEBUHR, *Gesch. des Zeitalters der Hebräer*, p. 30-38 et 88. Cet auteur, d'accord avec Budde et Pietschmann, rattache à ces événements le passage archaïque de la *Genèse*, IX, 26. Seulement il le lit de la façon suivante : *ברוד יהוה אלהי שם [ש] ויהו כנען עבד לו : יופת אלהים יופת וישכן באהלי שם [ש] ויהו כנען עבד למו.*

Il s'agirait de la ville de Jaffa (la Japhth Palias de la mythologie) dont

1. C'est le *שר* ou le génie propre à chaque peuple (cf. *Daniel*).

les peuples de la mer (les fils de Japet) s'emparent vers le quatorzième siècle. Ces Japétites, adorateurs du soleil et ennemis des Cananéens, seraient-ils les Danites, dont l'origine étrangère nous semble être plus ou moins certaine (cf. *Josué*, XIX, 46)? Un mot sur la valeur étymologique du nom de Jaffa. On ne tient pas assez compte de l'orthographe hébraïque de ce nom, qui ne s'écrit pas יפה mais יפו (*Esdra*s, III, 7, a même la leçon de יפוא). Le terme serait de même origine que le mythe de Japhetot (le titan frère de Chronos, auquel l'antiquité rattache ce nom). On devrait le prononcer Jappo ou même Yippo. Dans ce cas, l'origine très contestée du nom de la ville africaine d'Hippo (Hyppo) s'expliquerait par ce même terme de יפו.

4. — Traditions bibliques antérieures à l'Islam.

L'Éthiopie est riche en traditions juives antiques. Les rois David, Salomon et le grand-prêtre Zadoc lui-même figurent dans le folklore local. Jérémie y joue un certain rôle (cf. R. BASSET, *les Apocryphes Éthiopiens*, I, p. 2), Moïse lui-même y aurait régné pendant 40 ans (*JOSÈPHE, Antiquités*, II, 18). Tout un cycle midrashique a trait aux guerres que les Israélites et les Iduméens y auraient soutenues contre les Beni-Qedem (cf. *ספר הישר*, ילקוט שבוט, etc.).

Dans la grande Syrte, les Juifs de Borion attribuaient l'origine de leur synagogue au roi Salomon (PROCOPE, *De Ædificiis*, 6, 29). Au Maroc, les traditions concernant Daniel, Joab et Salomon sont relevées par LÉON l'Africain, par Chénier et, en dernier lieu, par M. DOUTTÉ (cf. SLOUSCH, *Ét. sur l'histoire des Juifs au Maroc, Archives Marocaines*, IV et VI, *passim*). Dans l'île de Djerba, une pareille tradition persiste encore (cf. CAHEN, *Hist. des Juifs de l'Afrique septent.*). En Espagne surtout, des traditions analogues et émanant d'une époque anté-islamique, pullulent. On y retrouve de nombreuses villes qui portent les mêmes noms que celles de la Palestine (Escaluna, Maqeda, Jopes, Aseca, Gadara, Rimon, etc.). Cf. GRAETZ, trad. hebr., III, p. 65-66 et FAGNAN, *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne* (Al Bayani el Maghreb), p. 40.

5. — Le mythe de Hiram.

MOVERS suppose (*ibid.*, II, I, p. 339) que Hiram construisit dans l'île de Tyr un temple analogue à celui de Salomon et qu'il y introduisit les mêmes pratiques cultuelles que celles de Jérusalem. Le folklore midrashique s'occupe beaucoup de Hiram. Il prétend que Hiram aurait vécu mille ans dans un Paradis et qu'il aurait construit un temple composé de sept cieux en verre situé en pleine mer. (Cf. YALKOUT SIMÉONI, EZECHIEL; *Origène, Homil.*, Ezéchiel, XIII, connaît déjà ces traditions). Le culte de Hiram ou de Hurmubel (חורמובל) doit être à l'origine de celui de Melqart. Le fait que la Haggada lui attribue une vie de 1000 ans, qui est celle du Phénix (le génie des Phéniciens), et qu'elle le fait habiter un Paradis composé de sept cieux, justifie notre hypothèse sur l'identité que le grand roi tyrien présenterait avec Melqart בולך קרת, le roi de la Cité.

6. — *Les Cananéens et Carthage.*

Le *Talmud* affirme que le Guirgashi, le Qeni, le Qenisi et le Qadmon émigrèrent en Afrique. Le Qenisi aurait même fondé Carthage ! (V. plus haut p. 63.) En réalité, Carthage l'ancienne ne pouvait pas encore jouer un rôle commercial important. Nous avons des raisons de croire que les Cadméens et les Cananéens émigrés en Afrique s'y adonnaient surtout à l'agriculture. On remarquera que Cadmos et Melqart enseignent l'agriculture aux Grecs et aux Lybiens, qu'un traité important sur l'agriculture d'origine carthaginoise fût très célèbre dans l'antiquité. D'autre part, on sait que les Maures se livraient à la navigation. (Cf. YANOVSKY, *Carthage*, p. 132). L'essor pris par Carthage ne commence qu'à partir du moment où les colonies méditerranéennes menacées par les Grecs se groupent autour de l'aristocratie tyrienne, laquelle se fonde dans la cité nouvelle (huitième siècle, cf. *Thucydide*, VI, 21). Ce n'est qu'à partir de cette époque que les auteurs hébreux commencent à désigner particulièrement Carthage sous le nom de Tarshish. Ce dernier terme est à juste titre rapproché de celui de *Θαλασσης* (cf. *מדינת הים* dans le *Talmud*). La pierre précieuse qui dans la Bible porte le nom de Tarshish semble être celle que Pline désigne sous le nom de *Carbunculi Carchadonii* (*ibid.*, p. 136). Les Septante, qui traduisent souvent Tarshish par le terme de *πλοία θαλασσης* (cf. *Isaïe*, XI, 16), traduisent avec raison les passages de *Isaïe*, XXIII, 1 et *Ézéchiel*, XXXVII, 12 par celui de Carthage. La version de Josèphe (*Antiq.*, I, 6, 1) n'a trait qu'à la liste généalogique primitive de la Bible.

7. — *Les Hébreo-Phéniciens et la liturgie juive.*

Il est curieux de retrouver dans les textes liturgiques de la Synagogue des expressions et des termes qui lui sont communs avec plusieurs textes phéniciens ou puniques. Ainsi le terme votif *אשר בך* est encore en usage chez les Juifs. On a déjà cité le texte concernant Josué ben Noun, l'émule du Poisson. Plus instructifs sont les passages suivants : (C. I. S. I, 1). *ותתן לו... הן לעיני אלנים [אלהים] ולעיני עם ארץ* (*Ibid.*, I, 86). Plusieurs textes phéniciens semblent être empruntés à la Bible. Exemples : *כשכב אתרפאם* (C. I. L. S. 2) ; *תעבת עשתרת הדבר הוא* (*Ibid.*, I, 3) ; *צמח צדק* (*Ibid.*, I, 86) ; *צדק ארץ ים וישון* (*Ibid.*, I, 1). Sidon la maritime et Sidon terre de Yechouroun. On est tenté de voir dans ce dernier mot *ישר* ou le synonyme d'Israël, les Phéniciens ayant occupé le territoire des tribus du nord. Si bien que les Samaritains du deuxième siècle (av. J.-C.) se réclamaient eux-mêmes d'une origine sidonienne. Sous ce rapport, une étude des termes angéologiques de la liturgie et du Midrashim qui contiennent des éléments mythologiques et des traditions hébreo-phéniciennes (cf. entre autres, le rôle des Beni-Qedem en Arabie et en Ethiopie selon le *סהישר*) présenteraient un véritable intérêt historique.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. INTRODUCTION	7-14
II. Les Beni-Qedem dans la Bible	15-28
III. Canaan et Couth	29-40
IV. Cadméens et Phéniciens.	44-52
V. Les Hébreux	53-56
VI. Les Méditerranéens en Palestine	57-60
VII. Les Philistins en Palesline.	64-69
VIII. Tribus maritimes d'Israël : les Danites	70-80
IX. La tribu d'Asher.	81-86
X. La tribu de Zabulon	87-94
XI. Les origines de Melqart.	95-104
XII. Yahou et Melqart	105-114
XIII. Jérusalem et Tyr.	115-122
XIV. Les Hébréo-Phéniciens dans la Méditerranée	123-129
XV. La fin d'une civilisation	130-137
XVI. Conclusion	138-146

APPENDICES :

I. Melqart et Josué	147-171
II. Zadoc et Zédec.	172-180
III. Un temple du Dieu Yahou à Eléphantine	181-188
IV. Hébréo-Phéniciens et Juifs.	189-195
V. Danites et Rodanites	196-199

NOTES SUPPLÉMENTAIRES :

			Pages
1 à la page	7 du texte		200-201
2 — 22-23-116 —			202
3 — 73 —			202
4 — 78-127-195 —			203
5 — 99 —			203
6 — 102 —			204
7 — 166-191 —			204

Vu le 2 octobre 1908,

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

2276. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.
